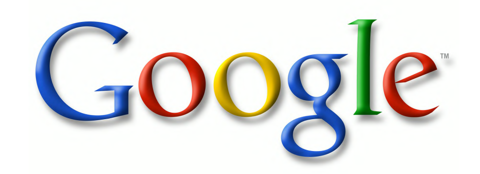
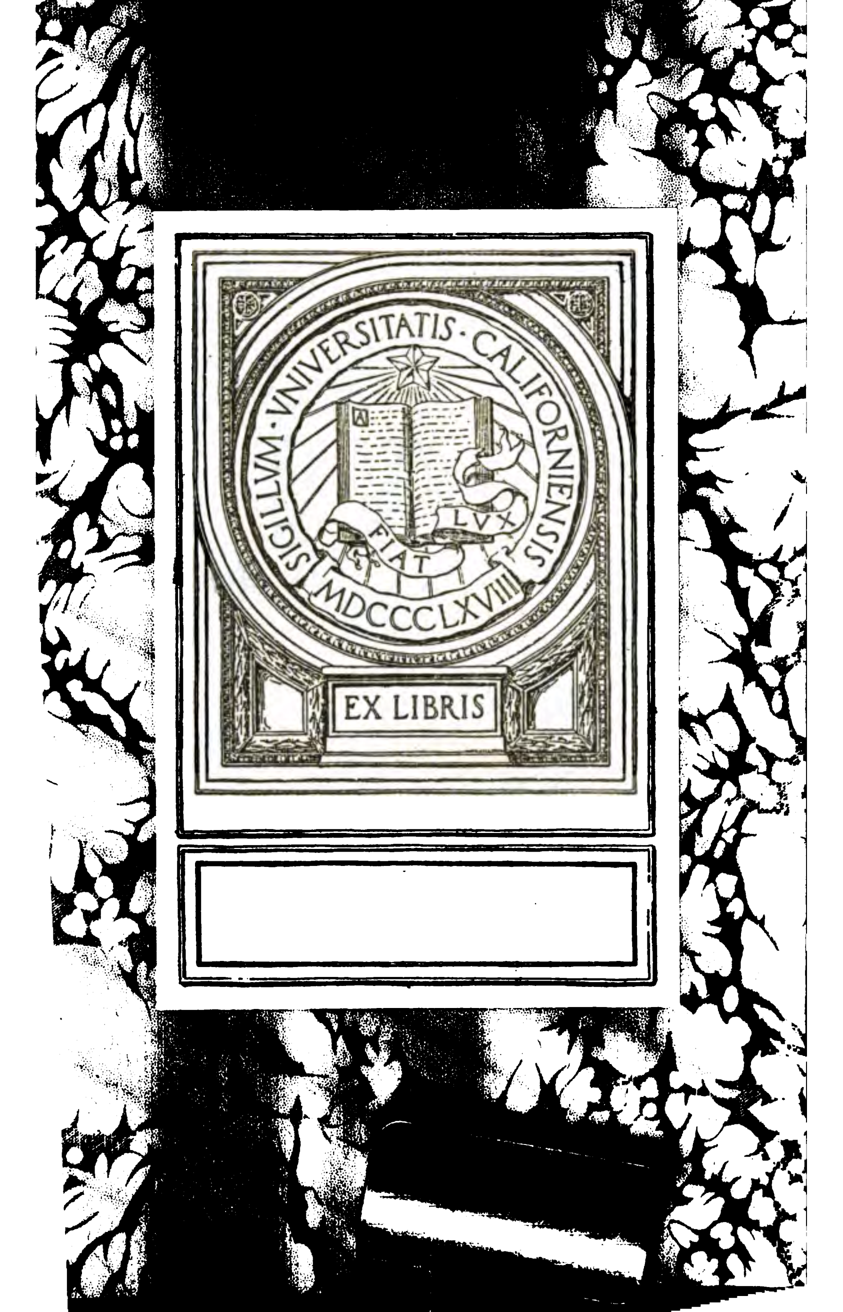
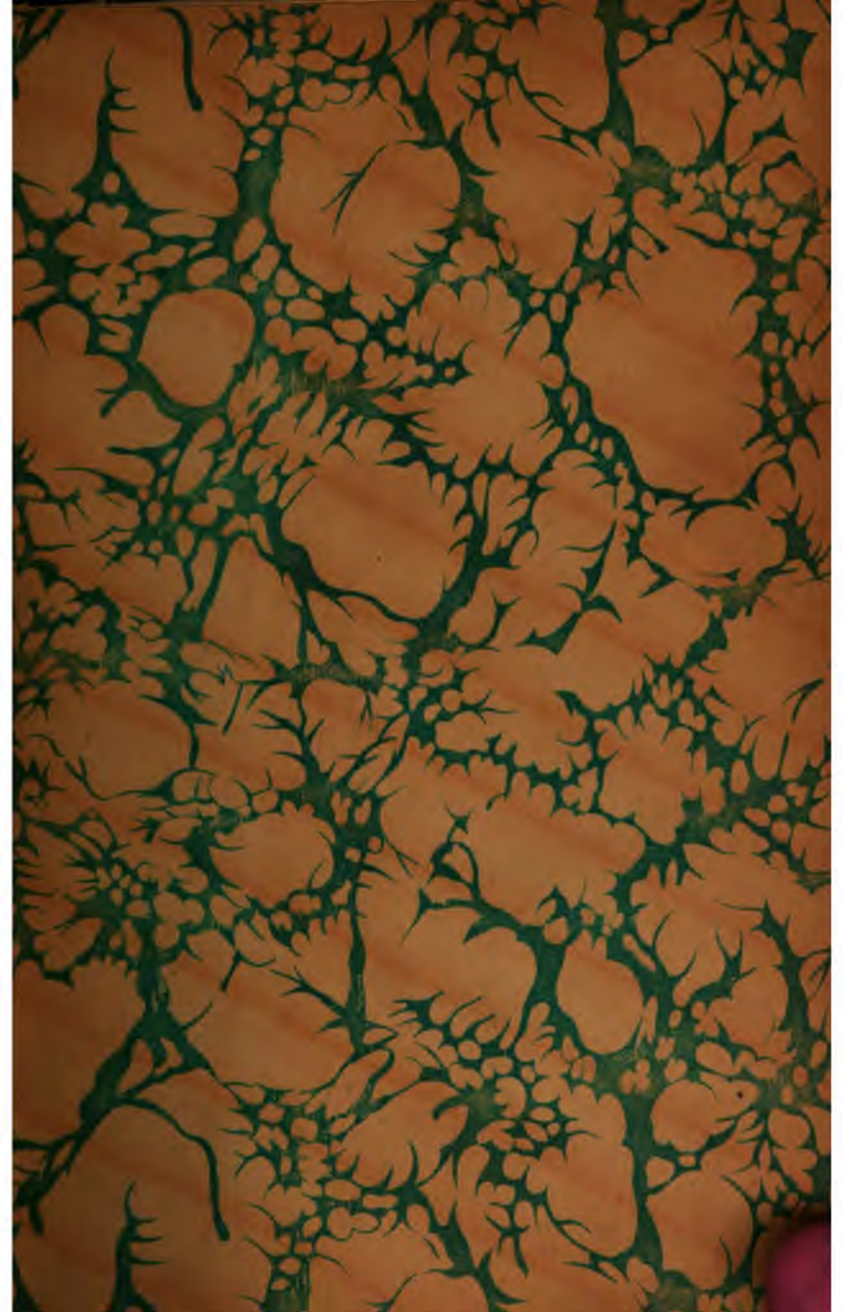



UC-NRLF
$B 312 028


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



Torches et Lumignons

SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE

par J.-H. ROSNY Aîné

DE L'ACADÉMIE GONCOURT



ÉDITIONS "LA FORCE FRANÇAISE"

53, Rue Réaumur, Paris (2e arrt)

MCMXXI



TORCHES ET LUMIGNONS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

---

4 exemplaires sur papier du Japon hors commerce, marqués de A à D.

6 exemplaires sur papier du Japon, paraphés par l'auteur et numérotés de 1 à 6.

40 exemplaires sur papier de Hollande, paraphés par l'auteur et numérotés de 7 à 46.

54 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, paraphés par l'auteur et numérotés de 47 à 100.

Torches et Lumignons

SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE

par J.-H. ROSNY Aîné

DE L'ACADÉMIE GONCOURT



EDITIONS "LA FORCE FRANÇAISE"

53, Rue Réaumur, Paris (2e arrt)

MCMXXI



I

LES DÉBUTS : « NELL HORN »

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS : « NELL HORN »

Il y avait en ce temps, rue Drouot, une petite librairie captivante où l'on publiait des livres rares ou choisis : *Tous Quatre*, de Paul Margueritte ; *le Traité du Verbe*, de René Ghil ; des œuvres de Jean Lorrain, Méténier, Rameau, Camille de Sainte-Croix, etc.

J'ignorais ces écrivains, et toutefois il me semblait que ce *devait* être une maison où l'on éditait des jeunes, des jeunes venus comme moi des ténèbres du dehors. Je ne me trompais point, et je pourrais m'octroyer un instinct divinatoire, si les souvenirs n'étaient trop précis : c'est un pur hasard qui a coïncidé avec un autre hasard.

C'est là que j'arrivai un après-midi d'automne.

Un petit homme, aux yeux dormassants, se tenait derrière un bureau paré de paperasses ; je garde encore la mémoire d'une odeur qui se retrouve, en plus fort, dans les bibliothèques où pullulent les *Revues des Deux Mondes* parues depuis la fin du Second Empire. (Je ne sais quel écrivain a dit : « Notre mère grand des Deux Mondes ne sent pas bon !)

Le petit homme avait un air si falot que je tins pour assuré que *Nell Horn* ne serait pas éditée dans la maison. Son verbe était aussi torpide que son visage, et, comme je l'avais pressenti, Giraud dégageait une puissante odeur de spiritueux. La réception fut courtoise et presque aussi timide que ma requête. Les propos de Giraud furent si insignifiants qu'il aurait fallu les noter tout de suite pour en conserver quelque trace.

Il me renseigna sur l'excès des manuscrits et me consola vaguement en affirmant qu'on en éditait un ou deux de-ci de-là. Puis il prit le paquet et remarqua, d'un air évasif, qu'il était lourd, ce qui lui semblait évidemment d'un présage assez fâcheux sinon funeste. Mon adresse inscrite (elle l'était déjà copieusement sur l'enveloppe du manuscrit), il me prédit une

réponse dans un délai de quatre ou cinq semaines, vu la diligence de son lecteur.

Je sortis de là profondément découragé, encore que j'y fusse entré sans espérance. Mais il y a toujours, au fond des abîmes, quelque chose qui fabrique de l'espoir à notre insu... Le moment était farouchement sombre, — fin de jeunesse et fin de ressources, — un petit an mil individuel, riche d'angoisses. Je me tournai sur le seuil, vers le bec de gaz sifflant qui chauffait le crâne chauve du petit homme, puis je partis dans le demi-soir où coulait une bruine, où s'élevait une moiteur de marécage...

Englouti dans la foule, je me faisais l'effet d'un lémure rôdant parmi les lémures ; je dégustais une des rêveries les plus nauséabondes de ma vie. Je la « dégustais », dis-je, car je n'en évitais aucune désolation, je la mâchais avec une patience lugubre.

Comment me sauver? Comment traîner mon misérable radeau sur la mer des détresses? Cette humanité qui m'accompagnait sur la voie douloureuse, ce n'était que frères ennemis, pauvres bêtes condamnées à une concurrence maléficieuse...

Le lendemain, j'avais repris mon équilibre. Ce

n'était pas — ce ne fut jamais — de l'optimisme. Pauvre d'illusions, doué d'un sens affligeant des incohérences et des brièvetés, je m'enveloppe d'une brume, mais je suis armé d'une volonté opiniâtre, tenace et très persévérante. L'amour de la vie me soutient : personne sans doute ne l'a plus intense et plus acharné. De surcroît, en 1885, l'armature de la jeunesse enveloppait ma chétive destinée. Et, si je ne me nourrissais guère d'illusions, je m'enivrais de rêves. Je vivais mes œuvres et plus encore leurs éléments. Elles étaient si nombreuses, ces œuvres, que je n'arrivais pas à les dénombrer avec exactitude.

Je retouchais les *Xipéhuz*, je terminais mon *Livre étoilé*, qui n'a pas vu et ne verra pas le jour des librairies ; je rassemblais les foules du *Bilatéral*, je notais *Marc Fane* et même les linéaments de *Daniel* ; je me perdais dans les songes sans fin de *la Légende sceptique*, je rédigeais *l'Immolation*, j'esquissais un roman des *Cavernes*.

A côté de ces œuvres, qui furent menées à leur fin, quelles légions qui ne devaient pas naître... ou qui devaient se perdre dans d'autres! Que de contes, de poèmes, de comédies, qui ne seront

jamais publiés (j'ai perdu la plupart des manuscrits), que de projets théâtraux, philosophiques, scientifiques, historiques, préhistoriques ! Comme j'ai rêvé, avec quelle abondance, avec quelle diversité, sans que cela me cachât le réel !

Mes cahiers fourmillent de notes, prises dans les rues, dans les champs, dans les réunions publiques, au café, dans mon home, où je relatais la vie des enfants, et encore mes propres actes et ma propre mentalité. Ainsi, le réalisme se mêlait intimement et constamment au plus chimérique idéalisme.

Ceux qui ne me conçoivent pas sous les deux aspects ne peuvent avoir aucune idée juste ni sur mon caractère ni sur mon œuvre : tous mes rêves sont profondément nourris de choses vues et entendues.

Je demeure aussi incompréhensible si l'on oublie mon goût extrême pour la métaphysique et pour la science. La science est chez moi une passion *poétique* ; elle m'ouvre par myriades des défilés ou des pertuis dans l'univers ; elle ne m'apparaît jamais morte. Ne croyez point, comme on l'a écrit, que j'aie pour elle une vénération mystique : je la dépasse, je la réforme,

je ne me laisse influencer par aucune théorie. Ce sont les possibles de la science qui me saisissent et sont la pâture de mes chimères, comme les faits de l'histoire et de la vie quotidienne.

Mais passons. Ce que je voudrais montrer, c'est le pauvre homme que j'étais, avec ces éléments de réalité et de rêve, de vie immédiate et d'histoire, de science, de philosophie, de littérature, bourdonnant dans ma tête et grouillant sans cesse... Je n'imagine rien de plus passionnant que ces jours précaires, remplis par un travail presque inouï, par une fermentation continue de la pensée, de l'imagination, par l'étude et l'observation. J'avais une chance que j'ai encore : mon cerveau ignore presque la lassitude... Je puis travailler indéfiniment, et j'ai aussi une énergie lente, que rien ne décourage.

De 1884 à 1888, j'épuisai à Paris les dernières douceurs de la jeunesse, les derniers éclairs de l'*espoir sans forme*. Mes souvenirs me tenaient et mon être s'élançait vertigineusement, non vers la gloire, non vers la fortune, mais vers l'inaccessible, vers tout ce qui est promis dans je ne sais quel district ineffable de l'organisme où le monde, longtemps, s'obstine à renaître, où l'on aperçoit *presque* ce pays fabuleux que je

nomme; depuis un matin du commencement de l'adolescence, le Pays des Sept Fleuves.

J'étais un grand rôdeur. Chaque jour, j'errais trois ou quatre heures. Que de fois j'ai, le même jour, exploré la Villette, le quartier Saint-Denis, le quartier Latin et Montrouge, ou bien Auteuil, Passy, l'Étoile, les Champs-Elysées, le Louvre et Notre-Dame, ou encore Sèvres et Saint-Cloud, à moins que ce ne fût Charenton, Fontenay-aux-Roses, les bords de la douce Yvette...

Presque toujours à pied, malgré une indolence native. Mais la marche ne me semblait pas un travail ; j'étais entraîné par une force rêveuse qui ne me laissait plus sentir la fatigue. J'aimais aussi la causerie avec des inconnus et surtout avec les révolutionnaires.

A cette époque, ils avaient un grand charme. L'âme de quarante-huit habitait encore en eux, et les possibilistes eux-mêmes, qui déjà s'endurcissaient pour la lutte des classes, ne mêlaient pas trop de réalités à leurs utopies. Je connaissais vingt lieux où les révolutionnaires se rencontraient, et j'assistais assez assidûment aux réunions publiques.

Les réunions dans le square de la Bourse étaient singulières. En été, vers trois, quatre,

cinq, six heures même, des groupes se formaient là, qui disputaient passionnément. On y rencontrait des bonapartistes, des royalistes, des socialistes, des anarchistes (alors dans leur nouveauté), des ultramontains, des revanchards. Les plus captivants, à mon sens, étaient d'anciens communistes. Ils débordaient de souvenirs et d'anecdotes.

Celui qui m'a servi à dépeindre R... avait une grande voix rauque, un visage laid, congestionné, de lourdes poches aux paupières ; il croyait éperdument à la justice et au bonheur. Pour lui, l'Eden était proche. Les dernières pulsations de l'égoïsme et de la bêtise allaient s'éteindre. Une abondance infinie supprimerait les vaines convoitises, et je me souviens qu'il voyait toutes les routes du monde couvertes d'arbres fruitiers, où le promeneur n'aurait qu'à lever la main pour cueillir des fruits délicieux.

D'autres me plaisaient aussi qui, édentés et cordiaux, remontaient à 1848 et se baignaient dans une rhétorique fabuleuse. Ces vieilles barbes avaient des âmes d'enfants et une telle réserve d'espérance que plusieurs siècles n'auraient pu la tarir. Ils me faisaient comprendre le charme fou du romantisme...

Parmi les nouveaux, il y en avait aussi de très candides, avec une teinte de férocité mystique, tel Malicaud (je ne me souviens plus de son vrai nom), lequel était absolument sûr que, si on tuait mille hommes choisis parmi les célébrités bourgeoises, la société serait sauvée. Quelques-uns se montrèrent franchement antipathiques, âmes de tyrans ratés, qui vomissaient des théories tranchantes, et dont les yeux décelaient la haine de revanche ou la férocité native. En général, les tranche-montagne étaient de bons enfants, qui adoraient le bavardage, la tabagie, la chopine ou le petit verre. Ils mijotaient dans la fiction ; ils tenaient la clef et les remèdes ; la société était une erreur qu'on pouvait corriger avec quelques retouches un peu brutales, et ils n'avaient aucune idée des résistances que pouvait faire une machine construite aussi péniblement, à travers tant de millénaires. Quoi ! les hommes n'avaient qu'à être comme eux, *et ça y serait* ! Etait-ce si difficile? Ils ne s'apercevaient pas même que déjà, vieilles barbes, communistes, possibilistes, blanquistes, anarchistes, comportaient tout ce qu'il fallait d'éléments disparates pour s'entre-manger le nez pendant des générations.

En somme ils m'intéressaient prodigieusement. Avec eux je goûtais l'essentiel de la psychologie sociale, j'assistais tout ensemble à la formation de croyances et de mœurs nouvelles. J'avais aussi le spectacle de ce qu'il y a de touchant et de comique dans les controverses humaines, surtout quand elles se rapportent à des fins actives.

Souvent, ils m'attendrissaient. Une société, après tout, n'est jamais qu'un total de tâtonnements, et son évolution obscure a besoin de la fermentation des idées : ces hommes représentaient quelque chose de fort respectable, en dehors de l'idée de révolution. Mais cette idée me gâtait tout.

En posant comme un moyen constant ce qui ne peut être que l'explosion de longues révoltes latentes, les révolutionnaires me donnaient une impression de démence.

N'importe ! Bons révolutionnaires d'antan, j'ai gardé un souvenir très doux de nos rencontres ; vous avez été mêlés aux derniers soubresauts de ma jeunesse : il y avait dans vos âmes une candeur exquise et quelques gouttes de ce lait de la bonté humaine dont parle le vieux Will. Il y avait aussi, hélas ! les ferments

d'antagonisme, les acides de la vanité, les jalousies et les ruses qui, au lendemain des révolutions, recréent les lois d'airain...

J'attendis cinq ou six semaines la décision de Giraud. Elle vint sous les espèces d'une lettre imprécise qui m'invitait à une entrevue. C'était l'heure du destin. Je me retrouvai dans la boutique ombreuse, vis-à-vis du vieux bonhomme plus rouge encore, dont les yeux noirs, opaques, insignifiants comme des yeux d'insecte, me parurent redoutables. Tout de suite, ce fut une profonde douceur :

— La personne qui a lu le livre a été très touchée... elle le trouve excellent... Si vous l'exigez, on le publiera tel quel, mais on croit devoir recommander quelques suppressions... On croit ne pas devoir vous les indiquer... Un homme de votre valeur saura élaguer lui-même les passages qui font longueur...

Ainsi parlait à peu près le vieux Giraud, d'une voix aiguë, avec un sourire bénévole, et ce fut une des joies vives de ce temps. Je remportai mon manuscrit ; je marchais sur les nuées ;

malgré ma défiance, j'ouvris le pigeonnier aux oiseaux du rêve. Tout ce jour, le succès me parut possible... Je me répétais avec ravissement : « La personne qui a lu le livre a été très touchée ! » Alors pourquoi dix mille, vingt mille personnes ne le seraient-elles pas? L'œuvre était dramatique, le sujet nouveau et à portée de toutes les âmes..

Je fis d'un trait les coupures, assez importantes, et trois jours plus tard je rapportais le manuscrit. La « personne » ne me fit pas attendre. Avant la fin des huit jours, Giraud me dit :

« C'est parfait... Vous avez justement fait les suppressions qu'on vous aurait demandées... Nous sommes donc d'accord... Je vais vous soumettre un projet de traité... »

Il avait sous la main un texte que je lus à peine, que j'acceptai d'enthousiasme... Je connus quelques jours encore l'excitation agréable et les visions d'un destin comparable au destin de ces hommes dont les noms avaient retenti à tous les échos de mon adolescence.

J'habitais alors rue Gay-Lussac, dans un rez-de-chaussée morose, qu'embaumaient parfois les plantes et les poudres d'un herboriste. Ce logis

me déplaisait souverainement : j'ai toujours raffolé des ciels, et mon rez-de-chaussée en était dépourvu. Heureusement le Luxembourg était proche, où je retrouvais les arbres et les luxueux nuages. Je ne crois pas que beaucoup d'hommes aient autant que moi contemplé les nuages : on trouvera les traces de cette passion dans *Nell Horn, l'Immolation, le Bilatéral,* où le firmament joue constamment un rôle. Mes cahiers de notes sont remplis de ces paysages qui se font et se défont dans les vapeurs, dans ces vapeurs légères sans quoi toute vie continentale ou insulaire serait abolie en peu de saisons.

Je n'oubliais jamais leur rôle ; je percevais en eux l'essence de notre vie avec une douceur religieuse. Au reste, j'avais une passion égale pour la Seine et pour les moindres rios, pour toutes les petites mares que je rencontrais au cours de mes pérégrinations. J'éprouve encore maintenant avec force le sentiment qui me faisait écrire : « Toute chose de l'eau m'enchante et m'emplit de poésie. Souvent le mot seul suffit pour m'entraîner dans les plus délicieuses rêveries, pour me faire oublier les tristesses de l'heure présente. Qu'un nuage accoure dans le grand vent d'ouest, qu'une brume s'accroche à la col-

line ou sur la cime des peupliers, qu'une mare fleurisse dans une prairie, que la jolie pluie de printemps s'arrête et reprenne, ou que l'automne pleure à longs traits, tout de suite, je vois les origines, les choses antiques et augustes, nos pauvres ancêtres végétant au bord des lacs, l'Hindou adorant son beau Gange, l'Égypte heureuse de l'inondation féconde, les populations aquatiques de la Chine, les effrayantes forêts d'Afrique où des peuples nains habitent les marécages, et les confuses, naïves et adorables légendes sur les Hommes-Poissons, les Sirènes, les Ondines. »

Ma vie intime se condensait sur mes enfants. *Nell Horn, le Bilatéral, Marc Fane,* décèlent la joie que j'avais d'assister à la croissance de leur corps et de leur intelligence, l'inquiétude aussi qui naît perpétuellement de la fragilité de ces petites créatures, qui ont reçu la puissance prodigieuse de *croître,* ce qui est une victoire sur tout l'univers, mais aussi une faiblesse qui les livre à la multitude funeste des êtres infinitésimaux.

LES DÉBUTS : « NELL HORN »

Vint le temps des épreuves. Elles ne furent pas agaçantes comme celles du *Bilatéral*. Cependant, elles diminuèrent beaucoup le prix que j'attachais à l'ouvrage, et, lorsqu'il fut mis en vente, j'aurais juré qu'il n'aurait aucun succès. En somme, il n'en eut guère auprès du public. Je revois encore ce pauvre volume, d'un jaune faux, aux étalages des libraires, et surtout à l'Odéon, où je ne pouvais m'empêcher de lui rendre visite... C'était l'été, juillet, en 1886. Presque tous les gens capables de débourser 2 fr. 75 pour un volume avaient disparu. *Nell Horn* se couvrait de poussière. Je ne m'en étonnais guère, mais je souffrais ; l'ennui semblait crouler sur moi comme un éboulis. Et je me demandais avec effroi qui donc achetait des livres. Combien rarement j'avais vu des acheteurs, je ne dis pas pour *Nell Horn*, mais pour n'importe quel roman, fût-ce de Zola, Daudet, Maupassant, les rois de l'heure ! A l'Odéon, on feuilletait démesurément, vingt mains poissaient et écornaient les volumes ; — mais l'homme qui se décidait à verser un écu à la petite caisse était un animal presque fabuleux.

L'été passa ; il devint évident que même le premier mille de *Nell*, pour lequel j'avais reçu,

avec un plaisir craintif, 250 francs d'honoraires, que même le premier mille demeurerait pour la plus grande part aux mains de Giraud et compagnie.

Cependant, le livre ne passa pas inaperçu. Il eut quelques articulets élogieux ; il y eut même un bel article. Le bel article parut, chose étrange, et tout à fait inattendue, dans le *Cri du Peuple*. Le livre plaisait à Séverine, qui l'avait fait lire à Fournière. Et Fournière remplit mon cœur d'une douce joie en exprimant son amour pour ce livre. D'autre part, je recevais une petite lettre très aimable : Edmond de Goncourt m'invitait à lui rendre visite.

Cet événement jouit encore dans ma mémoire d'un privilège étonnant. Il marqua mon avènement effectif au rang d'homme de lettres. Car je ne connaissais que de vagues littérateurs, personnages fuligineux au fond de brasseries fuligineuses. A peine si j'avais rencontré Méténier, Cim et un pauvre garçon nommé Robert Bernier — dans la boutique de Giraud.

Je parus devant Goncourt, un mercredi d'automne, non pas au « Grenier », mais dans le cabinet de travail. Depuis plusieurs jours, j'étais agité, je sursautais la nuit. Ce fut ma

dernière illusion *humaine.* J'attendais quelque chose d'extraordinaire. Goncourt résuma tout ce qui me restait de culte ; il fit revivre ces figures que construisait mon adolescence avec Lamartine, Vigny, Hugo, Balzac, Musset. Je vis un vieillard plus beau que je ne l'avais imaginé, dans une lumière ravissante, et toutefois l'entrevue fut banale.

Il aurait fallu le fluide de Daudet pour prolonger un peu la fable du Grand Homme. Goncourt se montra très gentil ; il me plut ; j'imaginais qu'il me voyait avec des yeux de voyant, mais il ne me versa aucune lumière ni aucune chaleur. Je lui gardai l'admiration, la vénération dues à toute son œuvre et à la noblesse de sa vie, et, simultanément, je reléguai avec son image d'antan toutes les images héroïques et sublimes au fond des souvenirs d'enfance. Elles y demeurent, créatures de légendes, privées de leurs dernières pulsations, depuis l'entrevue d'Auteuil.

II

LE GRENIER GONCOURT

CHAPITRE DEUXIÈME

LE GRENIER GONCOURT

GONCOURT, Daudet, Huysmans, Zola, Rodenbach, Mallarmé, Hervieu, Bonnetain, Rod, Jean Lorrain, Carrière, Primoli, Hennique, etc.

Quand j'évoque le « Grenier » Goncourt, un long cortège de fantômes s'élève du séjour des mânes. Presque tous ceux qui fréquentaient là sont dans la terre profonde ; les survivants traînent les os secs de « l'odieuse vieillesse ».

Le « Grenier » était situé au haut d'une maison où les Goncourt avaient assemblé la récolte charmante du collectionneur. Autour, on apercevait cent jardins, l'enchantement de la vieille France, des arbres, des herbes, des co-

rolles sans nombre : le jardin des Goncourt était fin et précieux ; je n'ai jamais vu de plus délicieuses pivoines. Il figurait le séjour des fées claires, mais l'hôte avait une âme chagrine, inquiète et déçue.

Combien vivent encore qui connurent ce beau vieillard dont la tête blanche, à l'église, au théâtre, dominait la foule comme un phare? C'était presque un visage militaire, toutefois affiné, avec le teint d'un adolescent et des yeux d'un brun rare, délicats et timides. Des cheveux d'argent, drus et bien plantés, ajoutaient à l'éclat de cette physionomie. L'homme était taillé en force, de haute stature et sans lourdeur : Jules de Goncourt croyait qu'en d'autres temps son aîné eût fait un beau soldat, un chef de trabans ou de mousquetaires

La voix décevait un peu. On l'imaginait grave et sonore, elle se révélait presque aiguë, presque grêle. Les mains fines et nerveuses, pourtant robustes, décelaient les antipathies de l'hôte plus encore que ses sympathies : elles fuyaient certaines étreintes d'une façon si franche qu'il fallait bien s'en apercevoir.

Goncourt a dit de lui-même, avec raison, qu'il était un sensitif. La moindre contrariété

le troublait à l'excès ; la plus légère critique l'atteignait au cœur : quarante ans de vie mondaine n'avaient guère amoindri sa timidité. Il appartenait à la race qui se livre ingénument, dévoile sans cesse ses faiblesses, ses vanités, ses penchants, ses colères.

Inutile d'être un observateur perspicace pour apprendre l'essentiel de sa nature ; mais ses nuances échappaient à beaucoup de personnes. A cet égard, certains, qui croyaient tout savoir, se trompaient étrangement, et Daudet lui-même, — de tous les hommes celui qui a le mieux *saisi* Goncourt, — commettait quelques méprises. Il aurait fallu posséder le même clavier nerveux, les mêmes tonalités presque imperceptibles.

L'originalité de Goncourt résidait là, et cette originalité, qui ne constituait pas un caractère mais un tempérament, trompait Goncourt lui-même.

C'est indirectement qu'il se faisait comprendre, par de petites touches, par des éclairages obliques. Souvent, il faisait songer aux enfants sensitifs, à cet inexprimable épars, qui touche peu à l'intelligence, pas du tout à la réflexion, et qui pourtant s'élève au-dessus de l'instinct.

Les esprits abstraits ont une tendance à dédaigner ces natures, et c'est une grande sottise.

Quoi qu'il en soit, Edmond de Goncourt était aussi inaccessible dans le détail des sentiments et des sensations qu'il était accessible dans les ensembles. Son extrême franchise le livrait à ses ennemis. C'était, selon la remarque de Daudet, un esprit qui parlait tout haut. Ses moindres déconvenues, il les racontait naïvement, il les confondait avec les événements qui intéressent tout un peuple. Un coup d'État, une déclaration de guerre pouvait lui faire écrire : « Je n'ai pas de chance, c'est juste au moment où j'allais paraître ! » Ses ennemis virent là de l'égoïsme, l'indifférence à tout ce qui ne l'atteignait pas directement, fût-ce les malheurs de sa patrie. Personne au rebours n'a plus amèrement souffert de nos désastres. Il était patriote avec fanatisme ; il avait pour la France un amour jaloux, qui le rendait même injuste pour tous les autres peuples : les défaites de 1870 lui causèrent un chagrin et une humiliation qui ont persisté jusqu'à sa mort.

Néanmoins, j'ai vu peu d'hommes exagérer à ce point les incessantes déconvenues de la vie littéraire. Une piqûre dans le plus chétif pério-

dique le touchait au vif. « Je suis un écorché ! » disait-il. Il l'était terriblement lorsqu'il s'agissait de ses livres. Une longue carrière, la fréquentation et la rencontre de tant d'individus vénéneux, faux, ironiques, brutaux, n'avaient pu lui faire une philosophie. Comme à ses débuts, toute agression le trouvait haletant, effaré, furieux, désespéré, désemparé ; la dix-millième attaque atteignait un homme aussi désarmé que la première.

Cela s'aggravait d'un sens excessif de la gloire. Cet homme, qui n'avait aucune foi religieuse, croyait désespérément à l'immortalité des livres. Un jour que nous parlions de la fin de la terre, et que j'émettais quelques hypothèses, il m'interrompit avec colère :

« Alors, j'aurai travaillé pendant quarante ans, je me serai privé de mille choses qui m'auraient été si agréables... et tout ça pour que la terre finisse ! »

Imagine-t-on sentiment plus intense de la durée? Ce sentiment contribuait à lui faire une conception très belle de l'art. Personne n'attachait autant d'importance à ces œuvres fragiles que l'homme trace avec une plume, des pinceaux ou des ciseaux. C'était une passion mystique.

Rien ne lui semblait comparable à un beau livre, à une belle toile, une belle statue, un beau bibelot. Ce culte, fervent et continu, transparaissait à travers tous ses actes, toutes ses paroles ; jamais l'homme de lettres et le collectionneur ne s'effaçaient devant les circonstances.

Cependant, lorsqu'il n'était pas original, le beau lui semblait de qualité inférieure. Préoccupé en tout de l'exceptionnel, il voulait que le trait et l'épithète fussent rares, il recherchait avec avidité ce qui, dans la vie, apporte une impression imprévue, une forme inédite, une nuance inconnue. Réactionnaire en politique, c'était un artiste révolutionnaire. A grand' peine, Daudet a pu lui faire aimer un peu Virgile, mais, au total, les classiques lui apparaissaient pauvres, monotones, sans couleur ni saveur. Surtout il leur déniait toute observation fine, toute psychologie nuancée.

Goncourt n'avait guère d'idées générales. Elles l'intimidaient, elles le fâchaient ; il inclinait à les croire inutiles et presque nuisibles. Nous étions deux ou trois qui ratiocinions par ntermittences, et qu'il écoutait avec une sorte de frayeur, exclamant par intervalles :

« Vous me cassez la tête ! »

Il personnifiait volontiers la philosophie dans Renan, qui était parmi ses bêtes noires et à qui il déniait tout sens de la réalité.

« Il ne connaît pas seulement la couleur du papier qui tapisse sa chambre à coucher; il voit tout en brouillard, les êtres, l'amour, la nature. Sa pensée nage dans le vide! »

J'ai écrit que Goncourt était réactionnaire ; il vaudrait mieux dire traditionaliste. En tout ce qui ne touchait pas l'art, surtout la littérature, il détestait le présent. La République lui semblait odieuse et ridicule, l'industrie dégoûtante.

Une petite pièce qu'il a fait jouer au Théâtre Libre résume parfaitement ce qu'il pensait de la civilisation moderne : le chemin de fer, le télégraphe électrique, le feu au charbon, le bateau à vapeur, le téléphone, la démocratie, les usines, tout se confondait dans un mot exécré : *le Progrès*. Il haïssait le Progrès comme un être vivant, presque autant qu'il haïssait Sarcey, et Sarcey représentait pour lui un monstre fabuleux, dont le seul nom l'exaspérait.

Goncourt était un grand honnête homme, d'une loyauté extrême, presque extraordinaire,

dans ce monde littéraire où la perfidie domine ; il n'intriguait pas, il n'usait guère de tactique, il restait fidèle à ses vieilles amitiés, dont les plus vives étaient, je crois bien, Daudet et la princesse Mathilde. Son affection pour la princesse comportait je ne sais quelle pointe de vénération tendre, vénération qui se rattachait moins à la personne qu'à de beaux souvenirs, aux étincelants épisodes de ce second Empire où s'étaient mêlés les débuts et les premiers succès. Des réceptions chez la jeune princesse avaient fasciné, souvent ému, les deux frères. Edmond gardait une de ces lueurs qui ne s'éteignent jamais sur les cimes d'une vie.

Comme causeur, il procédait par petites touches ; il aimait les définitions en raccourci ; parfois, un trait faisait subitement apparaître le défaut ou la qualité des individus, la caractéristique des événements. Ses propos, pessimistes et satiriques, au moins d'intention, se rapportaient fréquemment à sa propre personne, ou plutôt à son œuvre. Il ne se trompait pas en accusant ses contemporains d'injustice, mais il s'exagérait leur malveillance. Dans un article où d'autres recevaient sur la tête tous les pots de chambre d'un méchant gazetier, Goncourt

n'apercevait que la petite flèche qui lui était décochée. « C'est la gloire, mon Goncourt ! » disait Daudet, lorsque l'autre se répandait en plaintes éperdues.

Tout de même, les Goncourt n'eurent jamais et n'ont pas encore le rang qu'ils méritent. S'ils connurent des succès, si Edmond eut même les forts tirages de librairie en même temps que les nombreuses représentations théâtrales (Réjane a joué *Germinie Lacerteux* plus de cent fois), la gloire des deux frères ne fut jamais franche ; leur renom actuel reste fort au-dessous du renom des Flaubert, des Baudelaire, des Zola, des Maupassant. On oublie trop qu'ils furent des novateurs, que la littérature leur doit une psychologie nerveuse, fort originale.

Comme je l'écrivais, en 1896, « leur analyse ne fut ni la puissante fouille de Balzac, ni le va-et-vient de l'agile Stendhal, ni l'accumulation britannique, ni la précision splendide de Flaubert.

Ils manifestèrent la nervosité la plus fine, ils eurent une croyance naïve en leurs propres individus ; ils s'arrêtèrent à noter ce qui semble fugitif et transitoire dans la vie, mais se répète si souvent et influence tellement les destinées,

que c'est aveuglement de n'en pas apercevoir l'importance. Ils décomposèrent des gestes, des faits, des aspects de nature et de cités, avec une agilité incomparable, et firent des instantanés merveilleux, dont la somme est une œuvre, une très belle œuvre. Guère d'idées générales, soit, mais quelque chose qui vaut toutes les idées générales : de nouveaux éléments de beauté. On a dit qu'ils avaient révélé des nuances, mais non créé des types. Cela est très faux. Il n'y a pas de types plus types que *Renée Mauperin, Germinie, Jupillon, Manette, les Zemganno, la Faustin...* »

On recevait simplement au « Grenier ». Inapte à cacher ses préférences ou ses antipathies, le maître de la maison manifestait une cordialité inégale : tels visiteurs furent accueillis avec maussaderie, comme ce pauvre géant de Remacle, encombrant par ses gestes destructeurs, ou Caraguel, dont les théories, lancées avec une vigueur agressive, agaçaient Goncourt et Daudet. Je ne sais si Zola percevait le visage renfrogné de l'hôte à son approche et la crispa-

tion de l'avant-bras qui accompagnait une poignée de main extra-molle. Le maître du « Grenier » détestait Zola : à part quelques éloges de commande, il ne manquait jamais d'en dire du mal. C'est un sujet où il devenait presque éloquent. Il accusait le père des *Rougon-Macquart* d'avoir si largement profité des œuvres d'autrui, et surtout de l'œuvre des Goncourt, qu'il ne lui restait qu'une manière de puissance vide, un ronron de machine.

Daudet était la figure éclatante du « Grenier ». Je l'ai vu là de près, pour la première fois, à la fin de 1886 : à mon entrée, il se levait du divan, au fond de la salle, faite de deux chambres dont on avait abattu la cloison ; il se dirigeait vers la petite table, placée auprès d'une fenêtre, et que garnissaient du cognac Martell, des flacons de bière, des cigarettes.

Je ne m'attendais pas à cette marche roide et tremblante, une marche sur le sable et sur les talons. Petit, sec, une chevelure de tzigane, des traits de notre Midi mêlés de lignes arabes, il avait ces beaux yeux myopes, aveugles à distance, qui s'animent et se vivifient à mesure qu'on approche. Il se versa un doigt de fine champagne et revint vers le sofa.

En ce temps, beaucoup de jeunes l'attaquaient durement. On exagérait ses ressemblances avec Dickens ; on lui attribuait une habileté excessive. J'avais ramassé des oreilles de lièvre, je regardais avec précaution la fine silhouette, le visage un peu long, en chanfrein, mais je ne résistai guère au charme si vivant qui s'exhalait de cet homme. C'était le roi des causeurs.

Pour garder leur taille, Goncourt, Loti, Zola, Maupassant, Huysmans avaient besoin de leurs livres. Daudet, égal aux siens, avait encore des réserves de vie qu'il n'a point tenté de rendre par la parole écrite. Toute l'aventure humaine débordait. Son expérience était extraordinaire, sa divination effarante. Dans tous les événements de son existence, il avait porté une âme ensemble passionnée et attentive, ardente et aux aguets, un instinct très fort, et le rythme, la faculté de vibrer en concordance avec la nature et les êtres. Parachevé par la douleur, c'était un philosophe concret, qui remplaçait les idées générales par une pullulation de faits, la plus fine essence de vie.

Quand ça lui chantait, il avait l'esprit des mots et pouvait jouter avec Scholl, ou l'ironie bouffe, et il égalait Hébrard ; en outre, tout

le clavier des émotions humaines. Un mot l'éveillait. Que de fois l'ai-je vu rêveur, contemplant ses ongles (une habitude mélancolique : il songeait que ses ongles continueraient à croître quand il serait mort), et tout à coup, saisissant au vol un bout de phrase, partant en discours d'enchanteur. Il avait tous les âges, s'intéressait à toutes les situations humaines, franchissait toutes les distances, imaginait toutes les professions. Nous avons eu des causeries délicieuses, sur des fuites de gamins au long de la rivière, par des terrains vagues, dans des fabriques abandonnées, et tout de suite après, de terribles considérations sur l'amour, ses trahisons, ses frénésies, ses lâchetés, ses bassesses ; des explorations dans le fond noir des âmes, des visions sur les manies, les déformations, les demi-folies des hommes les plus sages.

Homme complet, il avait traversé tout le cycle civilisé et une zone du cycle sauvage. Ce fut durant l'enfance un indomptable vagabond, un coureur de rues, de terrains vagues et de berges, fou de canotage et qui n'admettait pas qu'aucun camarade fût plus que lui téméraire. Il avait assisté à la ruine de ses parents et noté les

phases de la chute avec une étonnante précision.

Pion, en province, il subit les ennuis de l'adolescent pauvre de pécune, riche de passions, riche de rêves. Jeune homme de lettres à Paris, aux jours de disette, il mangea dans les restaurants d'affamés, dans les bouges des Halles et passa des nuits sans gîte. Petit secrétaire, petit scribe plutôt chez Morny, il épiait la comédie politique et mondaine. Tout s'exaspérait dans ce tempérament frénétique, aux éveils de bohémien lancé hasardeusement dans l'étendue. Convulsives fringales de la femme, beuveries qui n'étaient pas dues à l'intempérance, — sa nature était sobre, — mais au besoin d'être parmi les âmes, les destinées, les clameurs, les sursauts des vivants, Daudet a vécu toutes les détresses, mais aussi toutes les joies des pauvres, les fêtes de quatre sous, les parties de plaisir où l'on biture dans un cabaret de la banlieue pouilleuse, les réveillons où l'on chante autour d'un feu mourant, les brusques ripailles qui succèdent aux longues famines.

Quelle curiosité dans cette conscience ! Quelles envies, — vraies fringales psychiques, — de troquer sa mentalité contre celle d'autrui, et par là toutes les camaraderies, les plus belles,

les plus fâcheuses, les plus nobles, les plus baroques, les plus mélancoliques, les plus joviales...

Généreux de nature, son rêve favori était de créer des joies, ce qu'il appelait être marchand de bonheur. Je l'ai surpris interrogeant des visiteurs, uniquement pour se rendre compte de leurs désirs, de ce qu'ils auraient voulu avoir pour être contents, quel était leur idéal d'habitation, de mobilier, de confort...

Il méditait là-dessus, il faisait la psychologie du bonheur humain : quoiqu'il connût l'inconscience des êtres et que, le rêve assouvi, ils veulent immédiatement davantage, il se figurait des vies constantes, de petits paradis où l'on oubliait la loi cruelle des humains et des bêtes.

Comme tous les hommes de cette trempe, il avait des puérilités charmantes ; il aimait surprendre les infortunés par la féerie du bienfait où l'on se trouve pris comme dans un piège. Célibataire, il eût été follement prodigue ; mais, père passionné, il voulut que la progéniture eût bon rang dans la société, bonne apparence, bonne tenue. En ce sens, il était bourgeois, et bien plus qu'on ne l'eût deviné : un régulier, disait Vallès.

Véridique au total, son tempérament l'emportait à des « *farandoles* » :

« Je suis un menteur repenti, aimait-il à dire. Dans ma jeunesse, les reflets du miroir étaient trop vifs, je mentais sans savoir, ébloui, et mon Dieu ! pas pour mentir, ni surtout pour en tirer avantage, par plaisir personnel ou pour faire plaisir. Aujourd'hui encore, quand je mens, — rarement, j'espère ! — presque toujours c'est pour épargner une peine, éveiller une sympathie ou une joie. Ne me faites pas dire que je n'ai jamais commis le mensonge pour me tirer d'embarras, non ! Je ne suis pas un saint. Mais ces mensonges-là, je n'en ai pas plus usé que les plus francs, les plus sincères... »

Il avait le défaut méridional, contre lequel il se débattait, de promettre et d'oublier, surtout lorsqu'il s'agissait de promesses légères. L'envie de plaire et, plus encore, l'ennui de déplaire, lui faisaient souventes fois exagérer ses éloges et sa cordialité ; il avait en horreur une atmosphère froide ou hostile ; il voulait réchauffer et adoucir, chose impossible sans une part de feinte. Il se prenait à cette feinte ; il en faisait aisément une réalité pour lui-même.

Vaillant, il eût été capable d'héroïsme, un

héroïsme impétueux de charge à la baïonnette ou au sabre. Les muscles, les nerfs et l'instinct agiles, il maniait dextrement l'épée. Je l'ai vu, déjà ataxique, à peine d'aplomb sur ses jambes, ferrailler, contenir un escrimeur valide par des parades, des ripostes précises, — et n'oublions pas sa myopie.

Il serait surprenant qu'un tel homme n'eût pas adoré les femmes. L'amour, l'amour éphémère, l'avait d'abord sollicité à l'excès. Il s'étonne lui-même de ce qu'un charme l'ait fixé : ce fut pour le mariage. Mais, dans sa jeunesse d'incendie, les aventures avaient pour la plupart été foudroyantes, et rarement avec des rêveuses. Il savait reconnaître les femmes de sa lignée ; il avait un sens extraordinaire, qui le trompait bien rarement, et aussi un ascendant que tout observateur discernait facilement en lui.

Au reste, tout en lui attirait, tout marquait un de ces êtres que la nature a construits pour la séduction. C'est à l'amour qu'il reprochait de lui avoir fait commettre les actes qu'il regrettait.

« Parmi ceux qui reçurent, fût-ce faiblement, le don de plaire, demandait-il, lequel n'a pas de

lourds reproches à se faire? Je suis un brave homme, après tout, incapable de faire sciemment le mal à qui ne m'a pas offensé. Hélas! tout ce qui est ténébreux dans ma vie, c'est la faute de l'amour. »

J'ai dit que, dans le « Grenier », il était la figure centrale, le grand premier rôle. C'était sans effort et sans le vouloir. Il y avait quelque chose de saisissant à voir cet homme affaibli, très malade en somme, venu souvent avec le visage contracté de souffrance, ressusciter soudain et, pendant des heures, d'une voix merveilleusement précise et scandée, dépenser à flots la verve, la sensibilité, l'observation, plus vivant que le plus vivant des jeunes hommes.

Comment *pouvait-il* être atteint de ce mal qui immobilise et minéralise les mouvements, lui si riche d'énergie nerveuse, si précis, si adroit, si preste? C'était tellement contre la logique qu'on se demandait comment il ne se produisait pas en lui une révolution de tout le système, qui chasserait la paralysie. De fait, il avait des révoltes extraordinaires. Je l'ai vu,

quand un ennemi l'observait, se redresser, et d'un effort effrayant, marcher ferme, sans broncher, tout au travers d'une salle. Plus tard, quand le mal avait encore fait des progrès, qu'il ne marchait plus qu'appuyé sur quelqu'un, et pour quelques pas seulement, un jour qu'il sortait d'une maison, au bras d'Hennique, pour rejoindre sa voiture, une petite foule était venue, qui l'épiait avec une sympathie apitoyée. Ce fut foudroyant. Il quitta le bras d'Hennique, il marcha comme Lazare à la voix du Christ.

Il souffrait avec un grand courage ; il y avait plus de mérite que la plupart des hommes, à cause de cette sensibilité si aiguë, si passionnée de mouvements, d'êtres et de choses.

Je le revois en hiver, au temps où l'on répétait *Numa Roumestan* à l'Odéon, vers le déclin du jour. Des nues d'étain couraient sur Auteuil ; la lumière était livide et comme pesante.

« Êtes-vous content de vos acteurs? demanda quelqu'un.

— Mais qui pourrait en être content? Ceux qui ne voient pas leurs propres personnages !... C'est la même désillusion que pour les paysages annoncés par le guide ! Hier, dans ce grand bateau de l'Odéon, ils m'ont presque fait peur.

Je pensais à un conte de Poë, ce vaisseau chargé d'hommes des anciens temps... Mais eux, ce n'étaient pas exactement des hommes, c'étaient des enfants prodiges avec des corps d'adultes et de vieillards... et peu à peu, cela devenait fantastique, je voyais avec une précision extraordinaire un petit garçon caché dans Mounet, des petites filles toutes fraîches dans de vieilles actrices !... »

Il regardait ses ongles, les yeux un peu rapprochés, avec un demi-sourire :

« La peur !... Comme nous aimons la peur !... Nous voulons toujours revoir l'ogre, la forêt pleine de loups, la trace du cannibale, la lumière qui fuit dans le souterrain !... Avez-vous remarqué comme la peur rend belles les bêtes nerveuses... un pur sang... un chat... et aussi les jolis enfants et les jolies femmes ?

— Elle rend l'homme abject ! remarqua Goncourt.

— Souvent, pas toujours ! Elle est si normale... Dans la nature, c'est partout une fuite éperdue !... Oui, nous aimons la peur... Une histoire effrayante, le soir, quand le vent dialogue avec les volets, n'est-ce pas parmi nos plus beaux souvenirs d'enfance? »

Un court silence. Hennique demanda :

— Porel vous seconde bien?

Un joli rire frise le coin des paupières :

— Le Porel, le lièvre... Un souffle, une ombre, un rien !... Comment se risque-t-il à jouer quelque chose? Il ne voit que pièges, menaces et catastrophes... C'est un des mystères de la civilisation que tant de frousse puisse aboutir à un directeur de théâtre...un capitaine qui, d'un bout à l'autre de l'an, doit affronter l'anthropophage à mille têtes, ce public payant qui me fait toujours songer aux sans-culottes et aux tricoteuses !

— Et Numa? fit Goncourt.

— Paul Mounet? Il n'est pas assez de la race...

— Comment? Mais il est du Midi.

— De l'autre Midi... le Midi sombre... le Midi froid... Je ne le savais pas... j'étais surpris de le voir si loin de ce rôle de Numa... Je lui ai demandé : « Vous n'êtes pas protestant. Mounet? » Il l'est ! Possible que la religion sorte de la race, mais une race finit par sortir d'une religion.

Les protestants du Midi, c'est positivement une autre tribu, avec des regards, des paroles, des actes... des mœurs même qui les écartent

de nous... et loin ! De fameux bâtons de longueur, allez, les cultes (1) !...

Zola venait bien plus rarement que Daudet. Pourtant, il y eut une époque où on le vit quasi chaque dimanche. Rien dans la physionomie, le geste, l'allure, n'annonçait un homme d'élite, hors un très beau front, haut et spacieux. Le visage aussi commun que possible, un visage de petit bourgeois mélancolique, et un genre de laideur que les femmes n'aiment point. Il était alors fort gras, et, pour faire place à son ventre, il s'asseyait, les jambes écartées, au bord de la chaise.

Des yeux bruns derrière un lorgnon, des yeux qui n'étaient pas des yeux d'observateur comme ceux de Daudet, des oreilles de dimension moyenne, singulièrement étroites, le nez un peu camus ; un défaut de prononciation assez amusant, qui faisait ressembler ses *s* à des *f* : « Nous sommes allés à *Fèvres* » pour : « Nous sommes allés à *Sèvres* ». A part cela, il parlait avec aisance, sans relief. Doué de logique,

(1) Dans un chapitre ultérieur : *Daudet à Champrosay*.

dans une discussion, il montrait sur Goncourt et Daudet une supériorité manifeste : il maniait des idées générales et suivait sa pensée, — en d'autres termes, il savait raisonner et eux ne le savaient guère. Daudet, qui avait horreur des syllogismes, désignait ironiquement les ratiocinateurs sous le terme complexe : « les parce que du parce qu'est-ce ». Toute discussion prolongée lui paraissait ennuyeuse et vaine ; il détestait le Narbonnais Joseph Caraguel, uniquement pour son opiniâtreté à mettre les points sur les *i*, à filer les arguments avec une aisance acrobatique. Sans être de la force de Caraguel, Zola savait, dans les limites modestes, soutenir une thèse. C'était plus qu'il n'en fallait pour déconcerter Daudet, pour faire effondrer Goncourt.

Goncourt accueillait Zola fraîchement et nerveusement. Il ne pouvait lui pardonner d'être désigné partout « comme le chef des naturalistes » et l'accusait de manœuvres machiavéliques, outre de nombreux emprunts, une utilisation prodigue du talent d'autrui, surtout du talent des Goncourt. Daudet lui-même attribuait à Zola une certaine habileté perfide, rendue plus dangereuse par des airs de franchise, par des

attitudes de faux bourru. Tous deux lui contestaient les dons de l'observateur.

« Tout est chipé sournoisement !... Le génie du démarquage, le démarquage épique ! criait Goncourt... Et aucun progrès... chaque œuvre exactement à la hauteur de l'œuvre précédente... Tandis que Daudet n'a cessé de se perfectionner...

— Il lui faut tout... la gueule de requin, disait Daudet... Il ne peut supporter qu'un talent lui échappe... Alors, il *met* votre talent dans ses livres... et finit par se figurer qu'il l'a inventé... »

J'ai assisté à une demi-douzaine de discussions entre Goncourt, Daudet, Zola. Elles roulaient sur des sujets plutôt insignifiants Zola avait l'avantage. En dehors de ces argumentations, il n'existait pas devant l'étincelante causerie de Daudet. Même les petites touches de Goncourt valaient mieux que les anecdotes ou les remarques ternes du père de *l'Assommoir.* Zola reconnaissait, avec sa moue un peu amère, qui était une habitude de sa physionomie, l'éclat du grand causeur, mais il ajoutait avec une nuance de dédain :

— C'est étonnant qu'avec un tel esprit il n'ait pas du tout d'idées générales !

Cependant, lorsque se présentait un esprit véritablement philosophique, Zola montrait pour l'argumentation une répulsion presque égale à celle de Goncourt et de Daudet. Au delà d'une certaine abstraction, il se rebiffait. Tout ce qui dépassait sa compétence était du « brouillard slave ». Ainsi baptisait-il, indifféremment, les idées confuses de la jeunesse décadente et des raisonnements très serrés, très clairs, qui relevaient d'une philosophie subtile. On ne peut nier qu'il avait du bon sens, de l'ordre dans l'expression de ses idées, surtout dans leur expression écrite. Ses polémiques sont vigoureuses, bien construites, parfois éloquentes, bornées d'ailleurs et assez naïves. Pour le but qu'elles devaient atteindre (la conquête d'une foule), elles ne sont pas loin d'être irréprochables ; ce serait un rude tour de force, pour un penseur supérieur, que de se mettre ainsi à portée d'intelligences moyennes. Zola n'avait aucun effort à faire, il vivait sur le plan de son public.

Quant à son œuvre de romancier, si elle a vieilli, elle demeure par ses qualités de puissance, de vie, de relief, de couleur. Une œuvre comme *l'Assommoir* est aussi remarquablement conçue qu'exécutée ; un roman comme

Germinal est riche, plein de sève épique. Grâce à sa force d'entraînement, Zola n'est pas ennuyeux, quoiqu'il soit souvent long et qu'il se répète constamment : au reste, chez lui, la répétition est à la fois un procédé, — elle accroît la puissance par accumulation, — et un défaut naturel.

Un écrivain de cette envergure est nécessairement un créateur. Les livres de Zola se dessinent en vigueur au sein de la faune étrange des livres. C'est une personnalité originale, mais pas au degré où le sont un Stendhal, un Balzac, un Dickens, un Flaubert, des Goncourt. Balzac a positivement créé une société humaine ; de Stendhal jaillit une psychologie neuve ; de Dickens, une humanité effarante et inouïe ; Flaubert a réalisé une beauté très haute et donné la vie à ce « bovarysme », « qui peut constituer une philosophie particulière de l'humanité (comme le montre un métaphysicien éminent, M. de Gaultier) (1) ; les Goncourt ont enrichi et assoupli notre sensibilité ».

Au rebours, Zola est un écrivain qui profite

(1) Une philosophie partielle, bien entendu, mais susceptible de développements curieux et subtils. Le « bovarysme » se retrouve au long de toute l'œuvre de Flaubert.

largement du travail d'autrui. Il se documente, et sa documentation englobe les trouvailles de ses prédécesseurs ou de ses contemporains : de là de fréquentes accusations de plagiat. Il bénéficie, largement, de ce qui n'a pas réussi à d'autres ; il passe pour un inventeur et ne l'est presque jamais ; il a le renom qu'on refuse à des précurseurs de génie; il a enfin la grande vente, les gros gains qui excitent d'une part l'envie, mais qui, d'autre part, enflent démesurément une gloire aux yeux de la multitude.

Avec cela, c'était un homme malheureux, un âpre pessimiste. Il se plaignait presque autant que Goncourt ; il accusait l'injustice des hommes et la cruauté des circonstances ; il lui arrivait de prononcer ces paroles épiques :

— On ne me connaît pas !... *On ne me lit pas !*

Il accusait ainsi son succès même ; il en faisait le succès d'un homme incompris. Et cet écrivain, « qui tirait à cent, à deux cent mille », en appelait implicitement à la postérité.

❧

Joris Karl Huysmans fut longtemps un familier du « Grenier ». De coutume silencieux,

il exhalait parfois des propos amers, aigres, pleins de termes péjoratifs. A première vue, avec son front bizarre, son crâne planté de cheveux gris qui ressemblaient à quelque plumage ras, ses yeux ronds et funèbres, il faisait songer à un oiseau de nuit, chouette ou chat-huant. Il se tenait mal, le dos en voûte, dans une veste de meunier endimanché ; il avait des mains exquises et fondantes. Son *shake hands* était bien plus mou encore que celui de Goncourt ; la jolie petite main était comme un flocon d'ouate. L'amusant, c'est que Goncourt s'en indignait :

— Ça n'est plus une poignée de main... c'est une poignée de gant !

Le dégoût était la caractéristique de l'homme. Tous les plis de sa bouche et de son visage le décelaient. Quoiqu'il fût un causeur des plus médiocres, il trouvait, pour marquer son incessante déception, des épithètes forcenées, des tournures frénétiques, qui ne manquaient pas de saveur (1)...

Il voyait petit, plus petit que les Goncourt ; il rapetissait encore ses visions. Doué d'un sens

(1) Certains prétendent que ce dégoût était artificiel. Je ne le crois pas, mais j'admets une part d'exagération professionnelle.

aigu de la profanation, il rabaissait presque tout avec une « stridente » férocité ; peu de personnages échappaient à son dénigrement : c'était une vomissure morale. Pourtant, il montrait des admirations ; je n'ai jamais pu me figurer qu'elle fussent absolues. Entendons-nous : je ne nie pas sa véracité. C'était un fort honnête homme, mais une âme hystérique, une âme très faible, qui eût été plaintive si elle l'avait osé, et qui a fini plaintivement devant la Vierge et Jésus-Christ. Une telle âme, sujette à de grandes variations, lorsqu'elle était « lancée », allait jusqu'à la calomnie, la calomnie inconsciente. Entraîné par le verbe, obsédé par le besoin de « rectifier » les situations, jaloux aussi, comme presque tous les hommes de lettres, il cédait à son humeur sans s'en apercevoir.

Il était assez pauvre d'idées générales et ne savait pas les manier ; il cherchait l'originalité avec une passion inlassable et la rencontrait surtout dans les épithètes et dans l'exaltation de ses dégoûts. La sophistication des aliments était une de ses marottes ; il devait en rêver ; chacun connaît ce livre où s'exaspère la hantise d'un homme à la recherche, dans les restaurants, d'une nourriture simple et saine : ce livre

exhale un désespoir à froid ; c'est la confession d'un estomac.

Dans la causerie, il se répétait ; il redisait deux fois, trois fois, presque exactement les mêmes choses. Comme les Goncourt, il avait le culte de l'art, avec moins de candeur. Cet esprit à citernes, avec des coins aigus d'expérience, se défiait, ne voulait être victime d'aucun « battage » ni s'incliner devant aucune réputation ou aucune gloire, sans les avoir vérifiées. Jamais écrivain n'usa aussi abondamment du terme salaud : « Ah ! le salaud !... les salauds !... quels salauds !..» Cela revenait en litanie dans toutes ses phrases ; plus tard, quand il se fut converti, il s'étonnait de ce que « la Vierge eût voulu d'un salaud tel que lui ». Un fond de mysticisme pouvait s'accorder avec ce tempérament, un mysticisme dyspeptique et ronchonneur. Nous y reviendrons à propos de ses derniers livres. Quoi qu'il en soit, dès cette époque, il fréquentait certains catholiques, des catholiques bizarres, ricaneurs ou blasphémateurs, tels Villiers de l'Isle-Adam et Bloy. Quand il avait donné positivement son amitié, il était, je crois, fidèle ; ses vrais intimes furent très rares ; parmi eux, je n'ai bien connu que Lucien Descaves.

Il aimait dédaigneusement Goncourt. Il voyait en lui un écrivain « authentique », jobard, un vieil enfant crédule à qui on pouvait faire avaler toute les bourdes. L'admiration du vieil écrivain pour les Japonais lui faisait hausser l'épaule. Non qu'il niât le talent nippon, mais ce talent lui semblait mesquin devant celui des grands artistes moyenageux. Je me souviens de son rire acide, devant une japonerie à laquelle Goncourt trouvait de la « grandeur ». Il me disait :

— De la grandeur ! Une farce, une c... rie devant le beau moyen âge, le moyen âge qui vous prend aux entrailles.

Daudet lui inspirait une antipathie irréductible, qu'il ne cachait guère. Il écoutait d'un air renfrogné les brillantes improvisations du causeur, sans avoir l'air d'en reconnaître la finesse, l'éclat, la saveur. Parfois, cependant, il riait, d'un rire sec, presque lugubre, avec un grimacement indéfinissable, que je n'ai vu qu'à lui. Daudet montrait peu de rancune ; il eût volontiers accueilli Huysmans ; il le considérait avec curiosité et inquiétude. A la longue, il rendit un peu de l'antipathie qu'on lui témoignait avec tant de ténacité. Pour Huysmans,

Daudet était un petit écrivain, sans originalité, et de surcroît, l'emblème du Midi, que le vitupérateur exécrait, à qui il déniait tout pouvoir novateur.

L'œuvre de Huysmans est savoureuse, intense et sèche, riche en minuscules trouvailles, d'une psychologie personnelle et étroite, colorée, parfois enluminée, acariâtre, pessimiste, agressive, ihique, injurieuse. Elle serait presque ennuyeuse, à force de monotonie, si elle n'était relevée par des traits barbelés, par un piment d'invectives, un vocabulaire aigu et caustique, par la virulence du dégoût, l'âpreté des rancunes. Une tristesse affreuse s'en dégage, une lamentation au vitriol ; aucune littérature plus maladive et plus mélancoliquement forcenée ! Huysmans garde une place brillante dans les rangs des écrivains funèbres.

Paul Bonnetain réalisait alors une des figures dominantes de la jeunesse naturaliste. La tête bien taillée, les cheveux en brosse, le visage agréable n'eussent guère attiré l'attention sans les yeux bruns, couleur de café grillé, dont l'expression était singulière et tragique. Ces yeux, aventureux, téméraires, à la fois acérés et lointains, néfastes, faisaient augurer que Bon-

netain serait dangereux pour lui-même, que ses propres actes rendraient sa destinée inclémente.

Un jour que je parlais de ces yeux à Daudet, il dit :

— Vous avez raison... Ce sont des yeux « gauches »... les yeux d'un homme qui se tirera une balle dans la tête pour terminer des affaires inextricables... ou qui mourra de fièvre dans une terre lointaine où ses folies l'auront exilé... Je ne puis me figurer qu'il vive longtemps ni qu'il meure normalement.

Charlot s'amuse, le roman de l'onanisme, qui faisait encore beaucoup de bruit, ne cessait de valoir des injures et des querelles à Bonnetain. Un duel retentissant et sa liaison avec une jolie cabotine achevèrent de le rendre « notoire ». La cabotine, Marie Colombier, avait publié un volume intitulé *Sarah Barnum*, où elle ridiculisait, accusait et diffamait Sarah Bernhardt. Accompagnée de Jean Richepin, la Sarah nerveuse, la Sarah mince comme un câble pénétra chez Marie Colombier, la cravache à la main, et fustigea la jolie fille.

Bonnetain, encore fort jeune, avait beaucoup voyagé ; il était plein de souvenirs savoureux ; il connaissait la langueur vénéneuse des pays

jaunes, les longues traversées indolentes, la vie du soldat et du voyageur, presque de l'explorateur : dans une cervelle si jeune, tout cela devait être enivrant.

Peu d'hommes eurent autant d'ennemis : son masque, que la timidité ou la colère durcissaient et faisaient très sombre, ses yeux mystérieux, rendaient plus hostiles ceux à qui il avait déplu. De surcroît, malhabile à manœuvrer les rancunes, il se montrait téméraire et brusque, attaquait au hasard et se défendait gauchement. Crâne, marchant au but comme à l'assaut, il se taillait une place dans les journaux fameux, hermétiquement clos à presque tous les écrivains de sa génération. C'était un pseudo-condottiere sans constance, aux actes et aux projets épars, aux aventures subites et sans lendemain.

Sa conception de la moralité se révélait ingénue comme celle d'un Cafre, en sorte qu'il ne cessait de se débattre dans des affaires personnelles et dans des affaires de librairie. Sa courte, mais intense vie coloniale, son mépris de l'argent, élargissaient ses lacunes. Il aimait le faste, il dépensait d'une manière absurde et prodigue ; aucune somme ne durait en ses mains, et il fut

toujours criblé de dettes. Les dîners, les soupers de-ci de-là dépassaient, en succulence et en luxe, ceux que donnaient les maîtres millionnaires ou des ministres enrichis par le mariage.

Je lui trouvais un grand charme, un charme d'enfant qui fait le matamore. Son amoralité comportait une fraîcheur de sensations délicieuse et une telle naïveté que toute femme en faisait sa dupe. Il pouvait être dangereux, mais par la fatalité qui mêle les questions d'argent à toutes les misères de l'existence : sinon c'était la plus inoffensive des créatures.

Son intelligence vive allait, sommairement, jusqu'aux idées générales ; il avait reçu les dons du verbe ; il les gaspillait, il les *étirait* en copie. Sous la coupe d'un tyran qui eût réglé son travail et contraint ses actes, ce jeune homme serait devenu un écrivain de bonne race : ses voyages lui faisaient un fonds magnifié par la jeunesse, où il avait de quoi puiser longtemps. Telles quelles, ses œuvres gardent du charme. Lorsqu'il m'arrive de les relire, surtout *l'Opium, En mer,* je sens s'élever les sensations innombrables d'une âme encore en formation, tumultueuse de beautés embryonnaires. L'argent le tua.

Je revois son appartement, rue Ballu, le hall ruisselant de tonkineries et de chinoiseries ; je me souviens de quelques soirées de rêve, avec je ne sais quelle odeur d'opium brûlé (deux ou trois fois, il y eut une fumerie). Personne ne me donna cette sensation « humaine » du voyage. Peut-être la suggérait-il particulièrement : plutôt, sans doute, la ressentis-je si fort parce qu'il était le premier coureur d'univers avec qui j'avais une petite intimité.

Bonnetain n'était pas clos comme Loti ; il avait des minutes d'exubérance, il *donnait* ses souvenirs sans compter, et comme il n'était pas bavard, la confidence gardait tout son prix.

Nous ne le vîmes pas longtemps. Les dettes l'exilèrent ; il repartit pour les pays des rizières, des buées et de la fièvre ; il mourut énigmatiquement, les uns disent de maladie, les autres de mort volontaire. On prétend aussi qu'il aima d'une passion dévorante, quoique chaste, une jeune fille qui était sa fille adoptive...

Déjà pareil à ce qu'il devait être toute sa vie, Paul Hervieu fréquentait discrètement le

« Grenier ». De taille assez haute, un peu voûté ou du moins courbé, le visage mince avec un menton lourd, le front bien coupé, il avait les yeux bleu gris, fins, tristes, ternes et las. L'extrême correction du costume lui donnait une réputation d'élégance, mais le corps était pauvre, sans rythme, sans souplesse, anémique, veuf de grâce, à la démarche furtive.

Je le revois, pensif et souffreteux, d'une réserve constante, à peine rompue par quelque expansion brève, attentif et discret, résolu à ne pas commettre de gaffes. Il traita tout de suite son destin comme une carrière, et cette carrière, il la mena admirablement, d'un bout à l'autre. Il était habile par entraînement plutôt que par nature, et sa finesse, réelle, se révélait soigneusement labourée, hersée, fumée. Jamais il ne semblait quelque part pour son plaisir : il suivait son programme. Ses visites étaient de la publicité ; dans les banquets où apparaissent des hommes utiles, il sut de bonne heure s'assurer une place favorable.

Avec cela, sûr, loyal, peu médisant, et se défendant l'envie, ou du moins les actes et les paroles qu'elle suscite. Encore que l'art fût pour lui une carrière, comme la diplomatie, il en avait

une idée haute : incapable d'aucune vilenie, il savait amadouer la presque totalité des critiques. Son attitude réservée ne lui nuisait point ; elle terrifiait les imbéciles et rendait ses politesses, ses éloges, ses services, plus précieux.

Il ne maniait pas mal les idées générales, pour peu qu'elles ne dépassassent pas une certaine envergure, et il avait un talent sûr, quoique un peu laborieux ; parfois spirituel, souvent subtil, plein de traits justes et bien observés, grave mais entrecoupé d'ironie, à la fois sincère et *adapté*, personnel au demeurant. Il débuta par des pastiches, et il reste du pastiche dans *Peints par eux-mêmes* ; mais, son individualité se précisant avec l'âge, dans la deuxième partie de son existence, il imprima sa marque sur ses œuvres.

Pour moi, son chef-d'œuvre, c'est sa vie même. Elle m'apparaît affreuse et admirable. Cette vigilance perpétuelle, ce soin à poser ses jalons, ces calculs harassants, la multiplicité des soirées et des démarches à laquelle fut vouée sa jeunesse, cela semble vraiment horrible à un homme qui aime la vie. Mais l'aimait-il comme l'aime un être robuste? N'était-il pas de naissance construit pour ces tactiques méticuleuses et ces stratégies patientes?

Son triomphe fut la conquête de la Comédie-Française. Il est improbable qu'il pût réussir dans un autre théâtre. Là, le public supporte par tradition ce qu'il ne supporterait pas ailleurs. Hervieu réussit à le dominer, il réussit à persuader qu'il *fallait* l'admirer. Si son succès ne fut pas médiocre, ce ne fut pas un succès d'amour. Auteur philosophe, d'une philosophie qui ne dépasse guère le « monde », psychologue avisé et fin, concis et austère, il fut généreux surtout pour des créatures privilégiées. Rénovateur de salon, il eut de ces sévérités qui ne blessent guère et corrigent moins encore.

A les comparer à tant d'autres, on ne saurait refuser à ses pièces une vraie noblesse, le reflet d'une grandeur lointaine et un instinct moral.

Ce n'est pas un homme de génie, et toutefois il s'élève au-dessus de presque tous ceux qui eurent des succès théâtraux, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle.

Une de ses pièces est belle et forte : *la Course du Flambeau.* Au reste, la sobriété de son art, dépouillé de ces fioritures qui marquent trop une époque, rendra peut-être son nom durable. Il a de plus pour lui ce Théâtre-Français, théâtre à

répertoire, qui sait faire réentendre au spectateur ce que celui-ci ne consentirait pas à réentendre ailleurs.

Hervieu, selon ses amis, était charitable et serviable ; il se dépensait beaucoup pour aider des confrères. Nous avons déjà vu qu'il était loyal, probe et digne : dans une carrière si habilement menée il était vraiment difficile d'avoir une conduite aussi estimable que la sienne.

Les jeunes naturalistes du « Grenier » l'avaient en exécration. Huysmans le vitupérait, abondamment ; il lui déniait tout talent et même le moindre indice de personnalité. *Les yeux verts et les yeux bleus* lui semblaient le summum du démarquage conscient ou inconscient :

— Ce lascar-là a tellement utilisé Edgar Poë que, dans une société propre, on lui défendrait désormais d'écrire ! Pas d'erreur, en somme ; le gaillard ira très loin... il passera grand homme... et il crèvera sous ces crachats d'or, d'argent et de soie que distribuent les ministres et les souverains... Ceux qui vivront verront si je me trompe !

Mais Daudet en jugeait différemment. S'il reprochait à Hervieu une mondanité excessive,

il lui accordait des dons sûrs ; Mirbeau le couvrait d'éloges et voyait en lui un des deux « jeunes » destinés à un glorieux avenir.

Il ne m'est pas permis de nommer l'autre jeune...

Un jeune homme blond, aux yeux alertes, froids et intelligents, bien pris dans sa taille brève, la démarche souple, tiré à quatre épingles et engainé dans une redingote fine, qu'il portait bien et qu'il avait soin de boutonner ; le visage clair et puéril ; une jolie moustache blonde, la voix plutôt antipathique (il doit le savoir), voix au timbre aigu, traînarde cependant, une prononciation précise et pourtant bizarre, c'est Abel Hermant.

Il était le plus souvent silencieux et aussi attentif que Paul Hervieu. Son intelligence est vive ; il comprend vite ; il manie les idées abstraites ; il a de l'esprit quand il le veut.

C'est un îlot. Au « Grenier », chez Daudet, partout où j'ai pu le rencontrer je n'ai vu personne communiquer avec lui. Dans cette vie où nous sommes tous si seuls, je me figure qu'il est encore plus seul que les autres. Il ne semble pas

qu'il puisse prendre intérêt à qui que ce soit, en dehors de lui-même, et pourtant on dit qu'il a des tendresses vives.

Il devait jouer le même jeu qu'Hervieu ; il le voulait. Il fut habile, il fut actif, il sut se tracer partout des chemins. Son tempérament l'a desservi. Il n'est pas conducteur. Il n'est pas inducteur. Quelque démon l'empêche de faire le bon geste, de dire la bonne parole. Et toutefois, il a autant de talent que des émules qui firent une carrière complète, sinon glorieuse, connurent les grosses ventes, les longs succès de théâtre et entrèrent de bonne heure à l'Académie Française.

De cet être isolateur, je ne connais aucune méchante action. S'il se « pousse » avec une opiniâtre vigilance, je ne le vis point employer de procédés illicites ni desservir un confrère. Il semble loyal, bien moins mauvais camarade que tant d'autres qui ont le sourire, la voix chaude, la poignée de main expressive ; mais on dirait qu'il lui est quasi impossible de se montrer amical : il est neutre.

A l'époque où j'étais novice dans le « Grenier », Abel Hermant venait de publier *le Cavalier Miserey*, étude de mœurs militaires. C'était la

mode alors, parmi la jeunesse littéraire, d'écrire le roman du service obligatoire. Celui d'Hermant est un des mieux construits; il lui valut des injures énormes ; le livre fut jeté sur le fumier par les officiers de son régiment, et Abel alla fort galamment sur le terrain : il est brave.

Au « Grenier », les jeunes naturalistes ne l'appréciaient guère ; il effarouchait Goncourt ; Daudet détestait cette roideur si contraire à sa nature, et dont il voyait l'expression féroce dans un roman de mœurs, *Nathalie Madoré*, que Hermant publia à la suite du *Cavalier Miserey*. Au reste, il jouait chez Goncourt les personnages muets, aux écoutes, laissant filtrer, par intervalles, un sourire spirituel, un regard aiguisé, où l'on pouvait deviner sa vive intelligence.

❧

Avec son visage exigu, mince et abstrait, ses yeux polaires, sa chevelure flave et son corps très mince, élégant, un peu roide, Émile Hennequin semblait d'abord aussi froid, aussi sec qu'Hermant. Ce Genevois figurait un homme d'extrême-nord, au crâne allongé en cutter, un frère rétréci et anémié des Scandes danois. Sa voix

claire, sa diction précise, je ne sais quoi de réticent mêlé à la bravoure des idées, renforçait l'impression de sécheresse. Cette impression était trompeuse. Il avait un fond tendre et de la passion contenue ; il s'attachait aux idées comme aux êtres, et, dans son *home*, il se manifestait intime, cordial, simple et fidèle.

Ce fut un critique littéraire consciencieux, très intelligent et personnel. En quête d'originalité, il la préférait mâle et morale et faisait un effort loyal pour franchir le cercle de ses préférences, pour comprendre ce qui cadrait mal avec son tempérament. A cause de cela même, il était parfois dupe d'œuvres truquées ou sans issue. Quoiqu'il goûtât l'art, donc le concret, tous ses penchants le portaient à l'abstraction et lui faisaient appliquer aux auteurs imagés ou sensitifs des définitions philosophiques et sociales : souvent cette traduction se trouvait juste.

Au « Grenier », il faisait figure d'exilé. Aucun lien mental ne l'unissait à Goncourt, Daudet et la presque totalité des jeunes. Il cherchait à se faire une synthèse du milieu, il gardait un sentiment de vide, de frivolité, de corruption et d'intrigue. En somme, c'était une belle âme

intègre, avide de morale, avec un reflet de protestantisme demeuré dans le penseur libre.

Il est clair qu'il n'aimait guère les milieux littéraires et même qu'il les méprisait. Les Méridionaux surtout lui semblaient futiles, tout en façade, en verbe. A cet égard, il devenait extraordinairement partial, acharné à vouloir que partout où le Midi se heurterait directement au Nord, le Midi serait vaincu. Il citait la lutte des Girondins et des Montagnards ; la victoire de Robespierre, Saint-Just, Couthon. Il oubliait Thermidor. Lorsqu'on lui objectait Napoléon, il haussait l'épaule : « C'est pire, disait-il, tant de victoires, pour aboutir à une telle débâcle. Si Napoléon avait été du Nord, la France aurait encore la Belgique, la Hollande, les bords du Rhin ! »

A côté de cela, les vues les plus hautes, une large et belle conception de l'humanité.

Sa fin fut tragique. Il se baignait dans la rivière, en été, tandis que Odilon Redon musait sur le rivage. Soudain, Redon le vit s'affaisser et disparaître. Une erreur d'information le fit confondre avec un autre écrivain : pendant vingt-quatre heures, nous crûmes tous que Paul Margueritte avait péri ; le jeune romancier

put lire de brefs échos nécrologiques où l'on regrettait, bien vaguement, sa disparition.

Carrière, qui apparaissait par intermittences, n'était point, comme Goncourt, Leconte de l'Isle, un homme dont la physionomie frappait d'emblée. Il y fallait un peu de temps et d'attention. La tête, plutôt carrée, avait des traits germaniques ; les yeux clairs, et assez petits, avec toute espèce de réveils narquois, paraissaient bonhommes et étaient conquérants. Point d'élégance. Un buste compact, un vêtement négligé, des gestes plutôt lourds. Il baragouinait, il ne pouvait dire sept mots sans ajouter « n'est-ce pas? » ; sa voix était « couverte », nuageuse. On ne reconnaissait pas tout de suite le causeur, on inclinait à négliger ses propos. Lentement, il captivait. On découvrait le charme caché dans ce nuage. Il y avait de tout, de l'esthétique, une philosophie à fines nuances, le sens des hommes et des choses, de l'esprit aussi, esprit de mots, esprit d'idées, de la critique, de la poésie.

Cet homme assorti à son art voulait que la

vie s'y pliât ; il s'attachait opiniâtrément à sa manière ; il courait tous les risques de ceux qui ne concèdent rien au goût de l'ennemi : le sinistre marchand de tableaux, le plus sinistre client.

Sa personnalité à l'abri, son art sain et sauf, Carrière savait manœuvrer. Pour le peintre, ce n'est pas le public qu'il faut vaincre ; le public achètera le jour où les critiques et les amateurs militants auront cédé. Les personnes qui veulent des toiles dans leur salon ou leur galerie, bien souvent ne prennent pas les œuvres qui leur plaisent : leurs choix se porteraient sur des platitudes. Elles recherchent une valeur ; et, incapables de la déterminer elles-mêmes, adoptent les opinions des compétences. Les compétences, à vrai dire, sont hétérogènes et chaotiques : il y en a pour Bouguereau, pour Meissonnier, pour Detaille, mais aussi pour Corot, pour Millet, pour Manet, pour Courbet, pour Monet, pour Degas, pour Raffaelli, pour Renoir, enfin pour Carrière. Elles bataillent.

L'acheteur finit par savoir grossement leurs nuances. S'il croit à la tradition, il suivra ceux-ci ; s'il veut du neuf, il écoutera ceux-là. Au reste, pour le neuf, il y a toujours un retard

de publicité qui peut reporter la célébrité d'un peintre après sa mort.

Carrière le savait bien ; il s'efforçait d'obtenir un acompte de gloire durant qu'il était encore de ce monde. Il portait le fardeau d'une famille, qu'il adorait et qui était nombreuse. Avec une dignité d'autant plus grande qu'elle correspondait à une foi profonde, Carrière faisait sa propagande par le verbe. Il expliquait minutieusement ce qu'il prétendait réaliser ; il éclairait à fond les cerveaux plus ou moins lents et connaissait l'influence irrésistible de la répétition ; il répétait sans cesse, en variant la forme. Ainsi, les articles utiles se trouvaient en quelque façon inscrits dans la mémoire des critiques : ceux-ci croyaient avoir inventé les théories suggérées par le peintre et composaient leur étude avec une facilité qui les enchantait.

Carrière se fit ainsi des prosélytes et des propagandistes qui avancèrent assez l'heure de la célébrité pour qu'il en tirât quelques avantages sa vie durant. Certes, ses gains demeurèrent modestes et bien inférieurs à son mérite ; mais, si un mal féroce ne l'avait emporté avant l'âge, il eût connu des victoires morales et des profits appréciables.

Avec moins de scrupules, pendant sa vie même, il pouvait, sans déroger, vivre largement. Un grand marchand de tableaux offrit une annuité considérable, à condition que Carrière lui assurât le monopole de ses œuvres. Il ne demandait aucune concession, il acceptait en bloc tout ce qu'il plairait à l'artiste de peindre. Offre bien séduisante pour le père de famille, et toutefois Carrière la déclina : il craignait qu'un tel traité ne le menât à transiger avec sa conscience.

Si Carrière se faisait de son art l'idée la plus hautaine, il voulait pourtant qu'il eût un rôle social : la peinture, croyait-il, peut exprimer des sentiments généraux propres à accroître ensemble le patrimoine de la beauté humaine et son patrimoine moral. Mais il répudiait les niaiseries emblématiques qui correspondent aux niaiseries des politiciens. C'est par une suggestion ensemble immédiate et lointaine, empruntée à ce que la vie a de plus profond, voire de plus mystérieux, qu'il prétendait agir sur la mentalité de ses admirateurs.

Carrière, satirique, n'épargnait pas ses confrères ; ses traits, aigus et cuisants, étaient parfois effarants de vérité ; il leur dut des inimitiés sauvages.

Aucune vie plus simple. L'instinct de famille le dominait dont il tira ses plus belles inspirations. Sa femme, ses filles, servirent constamment de modèles à ces scènes, à ces portraits intimes qui condensent son talent et ses conceptions. Il courut le risque de devenir monotone à force de puiser à cette source, à force de se confiner avec les siens dans sa petite île. De-ci de-là, il faisait un saisissant Daudet, un Daudet Christ, livré aux bourreaux que l'homme abrite dans son propre corps, un Goncourt sous une brume qui en faisait un fils plus ressemblant du XVIIIe siècle, un Gallimard symbolique, une Mme Gallimard immergée dans le rêve, un tragique Verlaine.

Sa fin fut une passion. On le croyait guéri d'un cancer à la gorge. Je me souviens de sa gratitude presque religieuse pour ceux qui l'avaient soigné. Il me disait, un soir :

« Je ne connaissais pas la bonté humaine, je ne soupçonnais pas les liens admirables qui nous unissent à des inconnus... Quand je pense aux chirurgiens, aux médecins, aux infirmiers qui m'ont soigné, j'ai envie de joindre les mains et d'adorer l'humanité... »

Il portait une grande cravate noire, qui lui

donnait un air Restauration. Comme j'étais pessimiste, ce soir-là, il me dit des choses bonnes, consolantes, qui d'ailleurs ne me consolaient point...

Son mal reprit. Il sut qu'il allait mourir, et il regarda l'opération qu'il allait subir comme une manière de suicide confié à ses amis. L'opération fut sinistre. Il ne demeura qu'un pauvre être muet, suffoquant, dont l'agonie dura plusieurs mois. Carrière endura magnifiquement son mal, avant tout préoccupé de ne pas laisser voir aux siens qu'il connaissait son sort. Ceux qui le visitèrent durant cette longue agonie gardent le souvenir d'un héros de la souffrance.

Le Rodenbach mondain, aux cheveux blonds en mousse, au visage nordique, mais d'un nord vivant, nerveux, mobile, aux yeux ambrés entre des paupières anguleuses, ne révélait que par intermittences le Rodenbach des béguinages et de Bruges la Morte. Élégant, avec des crocs en jambe à la mode, un Van Dyck frêle, tourmenté par un appareil digestif capricieux, il avait l'air plus jeune que son âge. Il causait agréablement,

ayant vu et emmagasiné beaucoup de choses, et montrait une entente des détails par quoi il damait le pion à la plupart des jeunes naturalistes.

Il y avait en lui je ne sais quoi de provisoire dont je me souvins lorsqu'il décéda prématurément. Ni triste, ni gai, sensitif, et sautant vite d'une humeur à l'autre, il m'a raconté nombre d'anecdotes et récité un total respectable de vers, le plus souvent issus de lui-même. Il avait de l'érudition, une érudition étroite et sûre ; il vous citait à l'improviste quelque passage inconnu d'un écrivain qui éclairait une discussion.

Familier des répétitions générales, il aimait sans doute le théâtre, ou recherchait la publicité, l'un et l'autre, je présume. Noblement ambitieux, chérissant son art d'une manière nuancée, pure et loyale, il avait pourtant ses menus trucs pour atteindre les critiques, mais sans abus, sans basse concession.

Au « Grenier », écouteur modeste, il ne craignait pas de prendre la parole ; dans sa maison, c'était un hôte discret et charmant. Je me souviens d'une journée, près de Valvins, où il occupait une espèce de cottage à la saison ou à

l'année. Il me conduisit d'abord chez Mallarmé, qui nous invita à une promenade sur le fleuve. C'était le grand été, des feux prolongés, de fastueux déclins, des crépuscules plongeant si profondément dans la nuit qu'ils semblaient ne plus devoir finir. Mallarmé portait un jersey de laine bleue, et, manches retroussées, on eût dit d'un matelot des Côtes-du-Nord. Il ramait doucement, tout en causant de sa voix sombrée et charmante. Je le sentais, ce jour, plein de bénévolence, de résignation, presque de quiétude. Dans la beauté de l'heure, si lente, nous parlions des rêves de l'homme et des choses immortelles :

« Si l'on ne désire pas avoir vécu éternellement *avant*, disait Mallarmé, je ne comprends pas qu'on désire vivre éternellement *après*. Le néant avant la naissance *doit* effrayer ou rassurer autant que le néant *après*.

— Si nous avons commencé, fis-je, nous devons finir... L'immortalité ne permet aucune coupure dans l'éternité.

— Je le crois, reprit Mallarmé... j'ajouterai que l'immortalité exige que nous soyons, d'une manière ou de l'autre, un abrégé de l'univers. Il faut que l'essentiel du monde soit en nous, sinon aucune immortalité n'est possible.

— Et que croyez-vous?

— Je ne sais. J'espère peu... mais je fais comme si j'étais immortel, puisque, en toute chose, je cherche une synthèse... puisque je poursuis, ah ! sans espoir de les atteindre, quelques symboles qui expliqueraient l'infini.

— Regardez ce fleuve, sa réalité est un écoulement. Et cette lumière qui semble immobile, elle est faite de trillions de palpitations pendant la durée d'un battement de cœur. Écoutez ce cœur lui-même, il marque l'instabilité sans fin. Le seul symbole est la destruction.

— Il y a des lois ! Et les atomes ne sont-ils pas indestructibles?

— Les lois sont obtenues à coup de pouce ! On doute de l'éternité des atomes... Leur destruction m'apparaît comme une certitude (1) ! »

Mallarmé secoua la tête, et traînant ses rames, il dit des choses belles et brillantes sur l'art de capter l'univers dans les symboles.

Au soir, nous dînâmes devant l'étendue fabuleuse vers quoi s'écoulait le fleuve. C'était la création des mondes. Ils se renouvelaient innombrablement dans un couchant posé sur la cime

(1) Nous sommes en 1888, dix ans avant la découverte de la radio-activité.

des trembles. Un vin vif animait nos veines. Mallarmé et Robendach parlaient merveilleusement des poètes. Des strophes nostalgiques se mêlaient aux feux tendres des nuages. Mes compagnons évoquaient Villiers, puis Baudelaire. Mallarmé montrait un Villiers en proie aux beaux délires, mêlant la musique et Baudelaire dans un enchantement d'âme qui s'emparait de l'auditoire. Nous demeurâmes longtemps avec *les Fleurs du Mal*. Le destin de Baudelaire oppressait Mallarmé. Il dépeignit l'impuissance s'abattant sur le génie et rongeant le verbe, l'homme plongé dans le désert de l'Aphasie.

Rodenbach parla de la fin des civilisations. Il estimait, avec Théophile Gautier, que Baudelaire en avait exprimé la poésie dernière.

— Et sans doute, dis-je, Baudelaire sait peindre la décadence, le découragement des époques défaillantes. Mais ni *les Symboles*, ni *la Mort des Amants*, ni tant d'autres poèmes en vers et en prose ne sont décadents. *Les Symboles* pourraient être signés par un Walt Whitman subtil et *la Mort des Amants* par tout lyrique sombre.

« C'est l'individu qui me frappe chez Baude-

laire, la révolte du fils de vieillard, et de l'orphelin, le désespoir épouvantant de l'homme saisi dans les rêts d'un mal qui tuera le meilleur de lui avant la mort. Comme poète de la décadence, il lui manque la discrimination de son époque. Il n'entend guère la civilisation contemporaine ; il est plein de préjugés antiques. Le vrai poète d'une décadence sera l'homme qui aura bien compris son époque et saura pourtant qu'elle exprime une agonie. Baudelaire, c'est, au rebours, celui qui ignore, qui *veut même ignorer,* ce qui ne signifie rien contre son talent, ou plutôt son génie.

« Son mépris pour ce qu'il ne comprenait point fut peut-être salutaire ; il y aurait un vide dans la poésie française si cet homme n'y avait paru. Peu d'artistes, d'ailleurs, ont vu clair dans leur époque. Le grand Balzac est plein de trous ; Hugo s'enthousiasme à vide ; les vieux aèdes, depuis Homère (et avant) ne cessaient de louer les ancêtres.

J'ai souvent revu Rodenbach et toujours avec plaisir. Toutefois, notre dernière rencontre fut mélancolique. Il était émacié et pâle, même jaune, les prunelles troubles, les sclérotiques malsaines. C'était au boulevard, au sein de l'in-

cohérence. Il se plaignit longuement de maux complexes ; l'avenir l'inquiétait. Un pressentiment me vint et me remplit de compassion. Je lui parlai de ces êtres délicats qui néanmoins vivent de longs jours ; je citais Voltaire, le Vénitien classique, une de mes tantes, malade éternelle, qui avait résisté jusqu'à près de quatre-vingts ans, alors que tant de gens robustes succombent prématurément. Il écoutait, avide, avec un plaisir évident, il souriait... Je ne devais plus le revoir.

Peu de temps après, un « coupe-toujours » lui ouvrit le ventre — trop tard — et le pauvre Rodenbach succomba... Je revois encore sa veuve, le visage rougi de larmes ; j'entends la salve de peloton qui saluait le ruban rouge du défunt (1).

J'ai parlé de Stéphane Mallarmé. A peine si je le vis trois ou quatre fois au « Grenier ». Cet homme, petit et mince, souvent vêtu d'une redingote de professeur, au premier abord ne payait guère de mine. Le visage rougeaud dé-

(1) C'est une coutume abolie.

robait sa finesse aux regards inattentifs ; les grands yeux gris étaient pleins de séductions secrètes. La voix voilée et rauque annonçait une affection du larynx qui devait être mortelle. Mallarmé parlait doucement, avec beaucoup de grâce, d'une façon délicate, parfois assaisonnée d'une légère emphase ; il avait un joli geste qui semblait jeter les mots comme on jette des fleurs. Parfait gentleman de lettres, à qui je n'entendis jamais proférer un propos rude, et encore moins brutal. Toute sa personne était courtoisie, tolérance, bienveillance naturelle ; avec cela, une fidélité stricte à ses idées et à ses admirations.

Nous nous rencontrâmes un peu partout, chez des amis, à des banquets, à des expositions, à des « générales » et fort souvent à des funérailles. C'est en accompagnant des morts que nous eûmes les conversations les plus longues. Je ne crois pas que nous ayons suivi ensemble un enterrement sans entamer quelque causerie. Il écoutait bien, puis il répondait avec finesse et savait généraliser. C'est lui le vrai symboliste, qui voyait du symbole en toute chose, un arbre, un événement important ou futile, un encrier, voire un haut de forme.

Tantôt graves, tantôt légers et délicatement ironiques, ses symboles avaient toujours de l'imprévu et de l'agrément. Sa conversation se manifestait précise, en contraste avec ses écrits de la dernière manière. L'écrivain se voulait abscons ; on sait qu'il aimait à dire qu'un poème est un mystère, ce qui n'est point faux ; sans une part d'imprécision, il n'est guère de poésie.

Alidor Delzant aimait à raconter l'anecdote suivante. Aux funérailles de Verlaine, Mallarmé avait prononcé un petit discours ravissant et fort clair. Delzant invita le poète à déjeuner chez le père Lathuile, avenue de Clichy, où l'on fricotait bien et où les écrivains de la fin du siècle connurent de savoureuses bitures. Un reporter vint saisir Mallarmé et demanda le texte du speech.

Mallarmé prit du papier et de l'encre — « quel symbole, disait-il, cette eau noire pour fixer la lumière de la pensée ! » — et remplit les pages de sa fascinante écriture.

Puis ses sourcils se froncèrent, son regard s'éloigna ; la plume se mit à tracer des barres et à les remplacer par des énigmes. Enfin Mallarmé remit au reporter un discours qui devait désespérer les lecteurs du *Temps* (est-ce *le Temps*,

je n'en suis plus sûr?) Et se tournant vers Delzant, d'une voix péremptoire :

« J'ai mis un peu d'ombre !... »

A partir d'un certain soir, la sympathie que j'éprouvais pour Mallarmé se mêla de compassion. C'était à l'issue d'un dîner, un dîner qui m'a laissé un souvenir de prestigieuses cailles sur canapé. Au fumoir, tandis que l'hôte nous tendait un jeu varié de cigares, quelqu'un parla de l'insomnie :

« Oui, fit Mallarmé... c'est assez pénible... au commencement surtout. Moi, il y a douze ans que je ne dors plus. »

Je connais l'insomnie, elle m'inspire une irrépressible horreur ; je crus avoir mal compris :

« Vous voulez dire que vous dormez peu... ou mal? fis-je.

— Du tout... je ne dors pas... je suis éveillé vingt-quatre heures par jour. »

Il parlait de sa voix la plus douce, mais aussi la plus péremptoire.

« Alors, repris-je, oppressé.... vous avez positivement passé douze années sans dormir ?

— Sauf une seule fois... un soir que j'avais bu un verre d'eau très chaude, avant de me

coucher. Cette nuit-là, j'ai dormi... C'est tout. Depuis, maints autres verres d'eau chaude n'eurent plus la même vertu.

— C'est terrifiant !

— Moins que vous ne croyez. On s'habitue... On pense tout bas... lentement... mais avec lucidité... L'homme aurait pu vivre sans sommeil... Ce n'est pas un vrai besoin... c'est une faveur ! »

Je gardais un doute. Cependant Rodenbach m'a parlé d'une nuit de veille, où tout le monde dormassait vers l'aube : seul Mallarmé était parfaitement éveillé.

Dans un coin, parfois, on discernait le comte Primoli et Ganderax. Ganderax porte un corps robuste sur de petits pieds finement vêtus. Le visage est plan, la barbe opulente. Il parle par intermittences ; j'ai l'impression qu'il connaît prodigieusement de choses et de gens ; l'œil myope prend une acuité extraordinaire quand il examine des épreuves ; le sourire est un peu désabusé, un peu las et subtil ; la tête s'incline sur une épaule, et la physionomie est

distraite. Je lui ai entendu dire des choses captivantes, qui me révélaient des êtres jusqu'alors projetés en ombres chinoises. Tout Paris connut sa passion dévorante : la correction des épreuves et des manuscrits.

Au temps où il dirigeait *la Revue de Paris*, rien de plus surprenant que les épreuves qu'il renvoyait aux écrivains après y avoir inscrit ses observations et ses corrections préalables. Sur chaque page, hérissée, dans tous les recoins, de lignules, de croix, de flèches, de ronds, s'enchevêtrait une écriture miraculeusement minuscule et lisible.

Il poursuivait avec fureur les allitérations, les répétitions, les néologismes, les archaïsmes, les épithètes trop rares, les tournures lourdes ou « duriuscules », et jetait des remarques sévères, plaisantes ou ironiques.

Pour beaucoup, c'était un supplice. J'avoue que j'y pris plaisir. Les observations de Ganderax se trouvaient presque toujours justes et très profitables. J'aurais aimé que chacun de mes romans lui passât par les mains. Avec une perspicacité diabolique, il vous arrachait vos mauvaises herbes, il vous corrigeait de manies fâcheuses, il découvrait la moindre incorrec-

tion au miscroscope, — et le seul péril, c'est que, par un besoin trop fort de tradition, il abattait souvent les tournures originales et les métaphores personnelles. Mais, d'une courtoisie extrême, il vous invitait par avance à vous défendre et n'insistait pas lorsque vous vous défendiez.

Pour ma part, je ne pense pas qu'il m'ait rien fait enlever d'essentiel, tandis qu'il m'a incité à abandonner quelques manies fâcheuses. Qu'il me permette de lui exprimer ici ma gratitude fort sincère.

Quant au comte Primoli, je le connais bien peu, ayant eu trop rarement le plaisir de l'entendre se servir de la parole articulée. Je me rappelle un agréable sourire ; il faisait des compliments de prince héritier, d'une généralité peu compromettante. Parfois, un éclair de malice, un mot incisif, tel le bond d'un brochet sur un étang tranquille.

On a dit qu'il ressemble fort à Napoléon. Je ne m'en fusse pas aperçu de moi-même. Bonnetain disait à ce propos.

« Un homme seul est insuffisant à découvrir la ressemblance ; il faut se mettre plusieurs... avec un cicerone. »

Je crois aussi que le comte Primoli était grand amateur de photographies.

❧

Un grand garçon qui se tenait mal, épais, assez rosse et s'en vantant : « Je suis rosse, au fond ! » de manières tantôt polies et tantôt presque brutales, tatillon, demi-érudit, envieux, observateur qui observait mal, avec de l'esprit par éclipses, un esprit qui avortait le plus souvent, quelque chose comme la larve d'un talent maigre et acide, et voilà le comte Robert de Bonnières. Avait-il des amis? Je l'ignore. Il n'était point fait pour en avoir.

Il médisait avec délices. Parce qu'il avait de nombreux « tuyaux », on prenait, certains après-midi, plaisir à l'entendre. Au milieu d'une conversation, soudain il vous tournait le dos, attiré par un arrivant ou par une voix, et rien qu'à son geste ou sa grimace, on le percevait déséquilibré. Mauvais camarade. Vers 1891, Pavlovski et moi publiâmes au *Figaro* une traduction de la Sonate à Kreutzer. Nous l'avions directement traduite du russe et baptisée la Sonate de Kreutzer. Cela peut s'écrire, évidemment, mais

c'est contre l'usage. Bonnières s'en avisa ; il aurait pu me le dire gentiment, je lui en aurais eu de la gratitude. Il préféra avertir directement Magnard avec des quolibets et me desservit, alors qu'il affectait de la sympathie pour mon œuvre et pour moi-même.

Ce méchant garçon a laissé quelques livres. Son petit roman de mœurs hébraïques renferme des observations attrayantes ; ses *Mémoires d'aujourd'hui* ont pris des rides ; la plupart des personnages qui y défilent sont oubliés ; il leur donne des physionomies de fantoches.

Mme de Bonnières, longue, mince, flexible, « mousseuse », avait un délicieux visage et des yeux d'enchanteresse. La silhouette me reste fixée dans le souvenir ; je la revois un jour d'été, devant la fenêtre du fond, dans une robe éclatante et un grand chapeau, qui l'arrosait d'ombres et de reflets mauves. Elle avait l'esprit acéré et savait, avec des façons exquises, lancer le trait ; je n'ai jamais eu l'impression que ce fût trop méchamment. Elle devait un peu s'ennuyer avec cet homme strabique et aigri ; on prétend qu'elle avait de l'ambition

pour lui et qu'elle s'attristait de ne pouvoir le faire reluire...

❖

Avez-vous connu Louis Mullem, sa tête de Turc, mâtiné d'Arabe? Les yeux enfermés dans des peaux énormes souriaient avec une ironie discrète ; il avait les cheveux crépus, les jambes basses, le buste pot à tabac. Type du causeur à mi-voix, presque à voix basse ; je l'eusse écouté pendant des heures. Combien d'hommes parvenus aux grandes notoriétés, dans le tonnerre des gazettes, ne valaient pas ce pauvre Mullem, alors secrétaire de rédaction à *la Justice*, où il travaillait humblement dans d'humbles vêtements, miteux, décolorés, enfumés...

Il marchait en tapir, à petits pas lourds ; on voyait tout de suite que c'était un animal d'appartement, étranger aux choses musculaires, cuit et recuit dans des ambiances malsaines, obscures, tabagiques. Il avait du trait, il émettait les mots qui peignent au vif les tares, les vices et les ridicules : ce talent redouté ne l'a jamais rendu redoutable. « Son sourire le perd, disait Daudet.. et ses yeux de bon chien ! Avec

des yeux froids et un sourire pincé, il ferait trembler la littérature !»

Mullem détestait cordialement Clemenceau, qui lui semblait un monstre d'égoïsme et finit par médire fort de Daudet ; jusqu'à la fin de sa vie, il ignora que Daudet, secrètement, avait payé Lemerre pour publier *les Contes d'Amérique*. Ces *Contes d'Amérique* sont à peu près toute l'œuvre de Louis Mullem. Ce sont des contes fantastiques, qui ont du mérite et décèlent l'inventeur. Mullem était un musicien de haute envergure ; je m'attendais toujours à lui voir sortir une œuvre ; si cette œuvre était en lui, il l'a emportée dans la tombe (1).

Une ombre mélancolique, dans un rocking-chair, le double rocking-chair des têtes-à-tête, figurait Édouard Rod. Presque de haute taille, mince, le profil ligure, avec des vestiges de triste Sarrasin, les yeux bruns un peu dépolis, le teint brumeux, la démarche fantomale, il devait en ce temps vivre dans une perpétuelle inquiétude. Sa voie était pénible, hérissée, la pauvreté

(1) On m'a affirmé qu'il avait fini par aimer Clemenceau.

l'accompagnait sans la liberté sur la montagne. Il voulait passer et comment faire? Rod n'avait ni l'éclat, ni la finesse glissante ; il procédait par la patience, la durée, une volonté terne et qui savait ployer.

Il était alors l'auteur d'un livre intéressant, *le Sens de la Vie*, livre grisâtre, avec des élans, des analyses chagrines, un dégoût mâtiné d'ardeurs confuses. Naturaliste d'abord, il s'était repris. Ému de velléités révolutionnaires — en art — il n'avait rien pour les exprimer, et sa carrière, de surcroît, les entravait. Il faisait alors la navette entre la Suisse, où il séjournait, et Paris. Personne ne faisait autant de démarches : il comprenait la nécessité de ne blesser aucune puissance bien établie et de ménager les réactions, où sont les revues bien payantes.

Huysmans l'appelait le brochet protestant. Mais Rod n'était pas un brochet, c'était un pauvre homme qui ne pouvait rien espérer d'un coup d'éclat, à qui les clans littéraires n'eussent donné qu'un grade de caporal. Il chemina. Il ne pouvait réellement pas trotter ni galoper. Sa conversation était morne, sagace, elle instruisait si on écoutait longuement.

Tant que sa situation demeura misérable, il

fut méfiant et il dut paraître intrigant à ceux qui aiment ces manières ouvertes qui cachent tant de mensonges. A mesure que sa situation s'améliorait, Rod devint plus aimable et plus obligeant, mais il ne fut jamais de ces hommes avec lesquels on communique à pleines baies. Quelque chose de secret lui restait, une vague allure de fouisseur, et l'aspect fantomal qu'il avait sans doute de naissance.

On l'estimait dans les rédactions importantes, comme la *Revue des Deux Mondes*, où il fallait plaire à l'homme de Toulon. Il avait des amis disparates, qu'il fréquentait dans leurs districts respectifs ; il trouvait moyen de n'irriter aucune conviction, — j'entends aucune conviction tenue pour importante par ceux qui la professent.

Je me demande où iront ses livres? Ils ne sont pas sans valeur ; leur style s'est perfectionné avec l'âge, resserré, éclairci ; peu s'en faut qu'ils n'aient acquis de la couleur ; ils sont intelligents. Il y a des mentalités assez nombreuses auxquelles ils correspondent ; je ne vois pas de raison précise pour que ces personnalités n'aient pas une descendance à leur image. Alors, Rod garderait un public. Le danger est que son art est à la marque d'une époque et que, de plus,

cet écrivain n'est guère difficile à remplacer par des équivalents. Il semble qu'il ait à peine fait usage de ce qu'il avait de plus personnel et qui aurait peut-être ajouté un chapitre curieux, quoique étroit, à la psychologie contemporaine.

Signe grave : je n'entends plus prononcer son nom.

Adrien Remacle avait la stature d'un géant, et non d'un géant poussé seulement en hauteur ; le squelette, la chair étaient en proportion de la taille. L'homme n'avait pas l'impassibilité des colosses ; il se passionnait, s'impatientait, s'enthousiasmait, et mystique, occultiste, se mêlait aux gens qui tentent de fouiller dans les plans surhumains. Sa forte charpente circulait dans les milieux brûlants et vitupérateurs, où la jeunesse se préparait à refaire le monde. Il n'avait pas en lui l'attrait ou l'autorité qui faisaient suivre les Moréas, les Adam, les Kahn, les Bouhélier. Son agitation, incohérente et discontinue, s'exprimait par à-coups, n'impressionnait ni le disciple ni l'adversaire.

Remacle tenta maintes aventures. Il dirigea une revue, il se crut inventeur, et le fut peut-être;

il chercha des capitaux pour exploiter des mines.

Un jour, on l'interna dans une maison de santé : il m'a si logiquement expliqué que c'était un complot que j'ai gardé les doutes les plus nets sur sa prétendue folie. Plutôt serais-je disposé à croire qu'on a abusé de son habituel *erratisme*. Ce genre d'homme ne m'est pas étranger ; j'en ai connu un qui vécut jusqu'à près de cent ans, toujours dans un état de demi-exaltation, et tout de même sain d'esprit. Le géant gardait de sa détention un souvenir amer et inquiet. Par bonheur, il n'avait pas perdu ses illusions ; il inventa un aéroplane stable, dont j'ai sous les yeux la description et le schéma : Remacle croyait que cet aéroplane garderait son équilibre même dans les grands vents.

Il publiait encore des vers ; sa vieille tête grise conservait une grande fraîcheur d'imagination : entre l'heure où le colosse avait paru dans le monde étrange des lettres et l'heure où il allait disparaître, je pense qu'il ne voyait guère de distance...

Il est mort pendant la guerre, à peu près complètement oublié, malgré la fréquentation des brasseries de jeunes hommes. Quel vivant se souvient de son roman l'*Absente*, où il a mis un

gros morceau de son être et de ses croyances? Le livre, un peu déséquilibré, prêtait à la rêverie ; j'en garde un souvenir presque vif... Toutefois, ce n'est pas un livre qui puisse en appeler aux générations futures... Il a suivi Remacle dans la terre froide, pour toujours.

❧

Méténier est mort à peu près aussi oublié que Remacle. Ce petit homme plus jaune qu'un Chinois, aux yeux et aux gestes agiles, à la voix impatiente où les syllabes se poursuivaient vertigineusement, fut d'abord chien de commissaire. Il se jeta dans la mêlée avec une audace de roquet, une ardeur qui n'allait pas sans quelque impudence. Le plus ingénu des vantards, il était assuré que rien de ce qui le concernait ne pouvait être indifférent aux hommes. On le vit au début dans les petits coins de la littérature ; il capturait des confidents qu'il couvrait de paroles et d'écume, car il avait le verbe humide. Son visage alternativement exprimait l'aménité et je ne sais quelle menace, qui allait jusqu'à la férocité. Il développait abondamment ses projets et pourtant semblait énigmatique, peut-être parce qu'il gardait des tics professionnels.

Méténier se targuait d'une morale fort large, pleine d'indulgence pour le monde criminel. Il ne croyait pas les réguliers plus honnêtes que les délinquants et manifestait de la sympathie pour les souteneurs, parmi lesquels, selon lui, on trouvait des hommes très loyaux, très braves et tout à fait généreux. On calomniait les mecs en les accusant de vivre uniquement de leurs marmites. Ils vivaient fort souvent sous le régime du partage. Quand un souteneur réussissait à se procurer de l'argent, par des voies généralement extralégales, il aimait à parer sa compagne et à lui faire mener une vie de théâtres et de caf'conce.

« La morale de ces gens-là, m'expliquait-il, est beaucoup plus stricte que la nôtre. L'homme et la femme se doivent un dévoûment absolu ; entre amis, il y a des obligations, rarement enfreintes, souvent chevaleresques. Ils forment une société régulière, à côté de la nôtre. Comme ils n'ont pas accepté notre pacte, il n'y a pas lieu de les mépriser parce qu'ils ne l'observent point. Celui-là seul est méprisable parmi eux qui « donne » un poteau, qui laisse sa gonzesse sans défense, qui refuse un duel, qui abandonne sa bande devant l'ennemi... Je veux bien qu'on

les enferme, qu'on les réduise à l'impuissance, mais comme des vaincus, pas du tout comme des criminels... Je me fierais plutôt à la parole d'un souteneur qu'à la parole d'un homme de lettres... Croyez-moi : les directeurs de théâtre ou de journal sont de parfaits gredins en comparaison de ces pauvres diables !... »

Méténier possédait d'innombrables renseignements sur la pègre : il l'avait vue défiler au commissariat, il aimait à l'interroger. Son livre, *Madame la Boule,* vaut par une observation assez aiguë, mais surtout par l'étude de la morale particulière de ce monde. Le souteneur La Boule y apparaît comme un personnage bon enfant, qui, depuis, a servi de modèle à plus d'un type littéraire. La trahison de la femme y est dépeinte en contraste avec la fidélité de La Boule, si bien que celui-ci excite une manière d'intérêt. Le style de Méténier est plat, terne et précis.

Cet écrivain n'était pas méchant, mais vindicatif et rageur. Il m'a raconté une histoire où, par amour-propre, il joua un rôle assez féroce. La voici, telle quelle :

Un greffier de province, en retraite, fut séduit, dans un jardin public, par de petites

filles âgées de douze à quatorze ans. Ces petites filles étaient de précoces professionnelles, dont la moindre avait « connu » des flopées de clients. Elles faisaient de préférence les vieux messieurs. Une fille de dix-huit ans menait la bande, qu'elle organisait savamment, et disposait de plusieurs chambres meublées où elle installait les couples nomades. Le greffier, homme faible, fut un bon client. Des vieilles l'ayant dénoncé, il comparut devant Méténier, qui entama l'interrogatoire avec bénévolence :

« Ce n'est pas lui, en somme, qui avait débauché ces petites, disait-il, c'est elles qui l'avaient relancé. Qu'il marchât ou non avec elles, il ne pouvait plus les corrompre : plutôt l'initiaient-elles à des vices qu'il avait ignorés jusqu'à sa soixante-troisième année... Donc je n'étais pas mal disposé pour le bonhomme ; je l'aurais probablement renvoyé des fins de la plainte, s'il avait franchement avoué sa faiblesse. Il s'obstinait à nier. A la fin, nerveux, je l'avertis : « J'ai des preuves formelles... et je ne « veux pas qu'on se f... de moi !... Avouez, et on « tiendra compte des circonstances... » Il continua à nier avec une obstination de brute. De colère je retins la plainte, et j'ai le regret de

dire qu'on lui colla quinze mois de prison... »

Méténier tira avec Paul Alexis une pièce des *Frères Zemganno*, qui n'obtint aucun succès. Mais sa pièce maîtresse, *Monsieur Betsy*, écrite aussi avec Alexis, connut les recettes fructueuses. Il réussit encore pendant quelques années au théâtre, puis graduellement sa situation s'émietta et s'évapora...

Il avait une curieuse mine de manuscrits, héritage d'un parrain qui avait passé son existence à écrire des romans. De-ci de-là, notre homme publiait l'une ou l'autre de ces œuvres.

Amoral, frivole, fanfaron, Méténier n'était pas un mauvais paroissien : à qui savait le prendre et surtout le flatter, il rendait volontiers service.

Son collaborateur occasionnel, Paul Alexis, eut toute sa vie la « cerise ». Garçon opaque, aux yeux nébuleux, à la vue basse, il marchait mal, semblait maladroit de ses membres, et ses paupières, trop pochées, dénonçaient le fléchissement du cœur.

Il s'enchaîna au char d'Émile Zola, dont il fut, de beaucoup, le plus fidèle disciple. Singulier mélange d'instincts grossiers et de sensations délicates, il professait sur l'amour des doctrines

tolérantes et ne concevait pas que la jalousie pût excuser l'homicide ni même les coups. Son talent, ensemble lourd et fin, unissait une sensualité brutale à des sentiments subtils.

Quand Zola réussit, Paul Alexis aurait pu avoir sa part de la brioche. Il n'était pas indispensable que son ami lui jetât des miettes : avec de l'entregent, le disciple aurait conquis les gazettes et les revues. Je ne sais qui l'avait logé au *Cri du Peuple*, où il signait des chroniquettes naturalistes sous le nom de Trublot : *le Cri*, très littéraire, mais dans une note spéciale, ne pouvait rien pour ce timide cynique.

Au reste, Paul Alexis frappait à maintes portes, et, souvent accueilli, il ne tirait aucun parti de ses chances : c'était l'homme qui, affligé d'une insurmontable inertie, laisse faire le sort. Sa mine annonçait la malchance : ses livres n'ameutaient pas les foules. Allié au turbulent Oscar Méténier, il pratiqua le théâtre et y récolta quelques pécunes.

Encore que le « Grenier » fût plutôt hostile à son maître, Alexis le fréquenta, car il ne détestait pas Goncourt et écoutait Daudet avec prédilection. Par échappées, sa voix brumeuse distillait quelque observation vague ou quelque

obscure anecdote. Brave homme et sympathique, mais d'un idéal si restreint, si miteux, si larveux, qu'on éprouvait, en sa compagnie, un petit malaise, entremêlé de compassion...

Cependant, sa fidélité à Zola, et à quelques doctrines, une intransigeance assez fière, une sincérité morne, révélaient de la noblesse... La dernière fois que je l'ai rencontré, il se sentait très las, comme un homme qui va mourir. Il comptait se reposer dans le Midi et désirait mon suffrage à l'Académie Goncourt, où nous devions élire trois membres. Je le revois, par une après-midi chagrine, enfoui dans un vieux fauteuil cuivreux. Les poches avaient grandi autour de ses pauvres yeux ; ses chairs apparaissaient mollasses, des chairs d'arthritique, couvertes d'une peau jaunissante et poussiéreuse. Il m'exposait timidement son vœu et sollicitait mon vote d'un accent découragé, qui semblait venir de très loin. Et, m'ayant énuméré ceux auxquels il savait des chances, il s'écriait :

« D... on dit que D... sera élu. Eh bien ! non... ça ne serait pas juste !... Je ne vaux pas beaucoup, mais je vaux autant... et je suis d'une promotion plus ancienne. »

La voix faible, lourde, protestait mal ; une résignation recrue de fatigue coupait l'indignation ; une lueur plombagineuse, venue des nuages, enveloppait l'homme malchanceux, — et je ressentais une pitié infinie, avec la certitude qu'il ne serait pas élu, que tout se liguait pour écarter sa mélancolique candidature...

Il sortit, voûté, oscillant, déjà saisi par les forces implacables.

❖

Philippe Burty apportait dans le « Grenier » une intelligence érudite et parfois savoureuse, à laquelle les mots commençaient à manquer. Bibelotier, expert en japonerie, il prétendait avoir « inventé » le Japon, concurremment avec les Goncourt. Il ne se gênait pas pour revendiquer, par quelque phrase incidente, sa part de la découverte ; Goncourt l'écoutait avec la crispation du pied qui marquait son mécontentement :

« Il se vante ! disait-il, après le départ de Burty... Il n'est venu qu'ensuite... Mais il y tient... alors ! »

Ils avaient parfois de petites escarmouches,

où l'aigreur ne parvenait pas entièrement à se dissimuler, chacun ayant un genre de dédain pour l'autre. Chez Goncourt, c'était le dédain du littérateur, de l'historien et de l'homme qui est sûr d'avoir été le premier.

Chez Burty, c'était le dédain d'un esprit qui s'élevait à des concepts ignorés par le partenaire. Car Burty s'intéressait à dix choses qui n'atteignaient point Goncourt. Il avait du goût pour l'anthropologie, pour la préhistoire, pour la faune répandue sur la terre et disait là-dessus des choses souvent fausses, mais agréables... Une des dernières fois qu'il vint au « Grenier », je le vis en compagnie du maître de la maison et du graveur B..., en arrêt devant un vase bleu presque turquoise, saisi d'une admiration qui approchait de l'extase. Goncourt disait :

« Ça enfonce tout !

— Oui, on finit, à force de chercher le rare, à préférer ça à de grandes œuvres ! »

Il y eut une conversation pénible. Les mots fuyaient de plus en plus Burty, il commençait des phrases et les achevait, en traçant un petit rond, du bout de sa canne... Son intelligence paraissait intacte, il connaissait intimement le mal, il assistait à l'évanouissement successif

de ses paroles et les cherchait dans on ne sait quel recoin obscur, au fond de sa cervelle...

❧

Ce qui frappait d'abord dans Jean Lorrain, c'était ces étranges yeux de batracien, yeux de crapaud plutôt que de grenouille, exorbités, enveloppés de paupières turgescentes, verts, bleus et gris... Ces yeux se délectaient de la forme, de la couleur et de la nuance ; fureteurs, ils prenaient des instantanés que l'esprit ne tardait point à métamorphoser. Le menton compact donnait l'illusion d'une volonté qui n'existait point : Lorrain s'éparpillait en violences incohérentes.

Il y avait de la finesse dans le grand visage et de l'impressionnabilité. L'homme, de belle stature, bien construit, élégant même, malgré la poitrine trop convexe, portait des vêtements qui lui seyaient, souvent de coupe excentrique. Il lui advint d'arborer, en plein boulevard, de bizarres costumes de flanelle blanche, des pantalons avec de larges galons brodés, des bijoux de femme. Le visage maquillé, il fleurait des parfums si forts qu'on le sentait en quelque

sorte venir avant de l'avoir aperçu. Parfois, il errait dans les faubourgs, aux bords du fleuve, au marché aux chevaux, revêtu de velours coton brun ou bleu, coiffé de chapeaux Rubens ou de canotiers éclatants.

Cette âme fragmentaire et tumultueuse, pleine de visions, ardente à poursuivre un destin, à vivre des aventures médiocres, à se parer de vices, à rechercher l'éclat, fût-ce dans la pourriture et le scandale, avait-elle une existence intime? Elle la dissimulait sous un incessant artifice. Jean Lorrain s'élançait vers les paillettes plus encore que vers la beauté ; il se farcissait d'anecdotes, de médisances, de calomnies, par un besoin éperdu d'attaques, de défense et de publicité. Ses excès ou sa nature, on ne le saura jamais au juste, l'éther, la morphine ou une diathèse originelle, faisaient de lui, avant quarante ans, un pauvre être malsain, dont le ventre produisait de continuels abcès, comme les bois produisent des champignons.

Après une absence, il vous abordait dans la rue, en sa manière fanfaronne :

« On vient encore de m'ouvrir ! »

Peut-être eût-il voulu entendre une parole de tendresse et de pitié. Dès ses débuts, il défia ses

congénères et le public. Justicier de lettres, sous la signature de *Restif de la Bretonne* (1), il fut le plus redouté des promoteurs de scandale. Il attaquait les puissants, les aigrefins, les rastas, tantôt léger, tantôt violent à la Barbey, tantôt spirituel, dans un style de piaffe et d'étincelles. Incontestablement, il y fallait du courage. Parmi ceux qu'il offensa, beaucoup avaient de quoi le faire repentir, par leur situation, leur influence, leur combativité, leur compétence à l'épée ou au pistolet.

Il faisait son métier avec une insouciance apparente. Je l'ai rencontré à telles heures tragiques, portant beau, riant de son rire de Scande et de femme rauque.

Était-il méchant? Jamais je ne l'ai cru. L'inconscience et l'insouciance lui voilaient ses actes ; il avait le moral d'un gosse ; tout en lui était facettes et fragments. Sur un seul point, il suivait une sorte de chemin ; il lui fallait le bruit du monde, ou plutôt une sorte de salmigondis où le monde s'amalgamait au demi-monde et aux transatlantiques. Ainsi traversait-il la vie comme un gros enfant fou-

(1) Il existait encore une branche des Restif, qui exigea que le pamphlétaire changeât la signature. Lorrain signa Raitif.

gueux, ivre de sensations, fou de couleur et de mots, poète, artiste, sincère et artificiel, enthousiaste et désanchanté, peu aimé et n'aimant guère ces êtres en qui il cherchait vaguement le soutien qu'il ne trouvait pas en soi-même. N'écrivait-il pas à sa mère, alors que la vie, *sa* vie, l'avait tant déçu :

« Chère et bien-aimée maman, ma seule passion, toi la seule que j'aime *vrai*, car j'aime peu de ma nature (1)... »

Il était sensible pourtant, vite ému, capable de pitié : alors, sa voix avait une sorte de défaillance sanglotante. A certains hommes, il savait montrer du respect ou de la fidélité. Captivant et charmeur par intervalles, il dévoilait une éloquence fiévreuse, une faculté énergique de renouveau. Maintes lettres de lui sont délicieuses, parfois naïves, candides, parfois alambiquées, précieuses même, et toujours riches de couleur.

C'était, malgré lui, un travailleur furieux, parce qu'il fallait bien gagner cette existence truffée de caprices. Comme tous les gens très nerveux, il avait des jours de stérilité affreuse. Alors, vide et affaissé, il cherchait à tout prix

(1) Voir la *Biographie de Lorrain*, par G. Normandy.

l'excitant, l'éther ou, du moins, certaines lectures. Parfois il se laissait aller à des réminiscences qui le firent accuser de plagiat. Des faiblesses tout au plus, on lui en connut plus d'une fois, et des imitations, sans doute inconscientes.

Il me disait un jour, ingénument : « J'aime à lire les Goncourt avant d'écrire une chronique ; ils sont si suggestifs!... Ils vous mettent en train! »

En réalité, ce n'était pas un plagiaire, c'était un souffrant aux prises avec l'impuissance périodique. Riche, il eût écrit à son heure... Était-il original? Oui et non. Très malléable, il subissait violemment les influences ; elles sautent aux yeux dans tous ses livres. Goncourt et Barbey surtout reviennent en *leit-motiv*. Mais sa personnalité existait, elle avait sa couleur, son odeur, sa saveur et son rythme. Pour avoir mal employé ses dons, peut-être sera-t-il oublié. Ce serait dommage. Il avait l'étoffe des vrais écrivains. Je sais de lui des pages saisissantes sur la vie moderne, à Paris et aux rives niçoises, évocatrices de choses abolies, choses que seul il a bien vues et bien senties. Souvent, c'est quelques lignes au cours d'une chronique, d'un conte, ou égarées au sein d'un petit roman...

Nous n'avons pas osé l'élire à l'Académie

Goncourt. Peut-être avons-nous eu tort. Mais Goncourt, encore que fasciné par ce fougueux Normand, avait eu les mêmes scrupules. Lorrain en fut froissé jusqu'à la rage et le montra à l'enterrement de son maître, par des paroles plus que péjoratives.

On a vu qu'il aimait sa mère, et cet amour avait une douceur plus grande chez ce garçon débridé. Lorsqu'il n'était pas dans le Midi, il logeait dans un appartement paisible, à Auteuil. J'y ai déjeuné parfois, et l'attitude de Lorrain, devant cette femme aux cheveux blancs, qui lui ressemblait, avec des yeux vifs et plus de finesse dans les méplats, était attendrissante.

Jean Lorrain sentit venir la mort ; il signa quelque temps avant d'un pseudonyme amer : *Le Cadavre.* Pourtant, quand la crise sinistre le surprit, il ne paraît pas qu'il ait songé que c'était la dernière ; il disait : « On va m'ouvrir une fois encore le ventre ! »

Sa mère le veillait. Il bavardait au hasard ; à la fin, il ne trouvait plus qu'une partie de ses mots, il était préoccupé d'une estampe de Chapuy, et ses dernières paroles lucides furent, dit-on : « Admirable, le chef... chef-d'œuvre ! » Puis il ne sortit plus que des phrases brisées...

III

CHEZ ALPHONSE DAUDET

8

CHAPITRE TROISIÈME

CHEZ ALPHONSE DAUDET

En 1887, rue de Bellechasse, Daudet ouvrait largement les baies aux vieilles et aux jeunes générations. Sa table hébergeait les créatures les plus disparates. Amateur de contrastes humains, il aimait voir des mains gauches manœuvrer la fourchette ou le couteau, selon des règles primitives, à côté de Parisiens amenuisés, aux gestes de diplomates.

C'est la maison où j'ai vu la plus large diversité sociale. A telles réceptions défilaient la littérature, les arts, la politique ; à d'autres, tout intimes, le maître de la maison fumait bénévolement sa pipe. Parmi tant d'invités, il ne s'en trouvait guère qui brillassent à côté de l'hôte. Mme Daudet, discrète, presque toujours taciturne, veillait avec diligence au confort des

invités : des yeux d'ambre, un nez assez fort et recourbé, des traits séduisants, elle s'éprenait de littératures disparates. Les Goncourt la passionnaient, mais aussi Leconte de Lisle, Victor Hugo, Verlaine... Elle-même écrivait, d'une plume affinée, aux détours subtils, et guère réaliste, même lorsqu'elle fixe des souvenirs.

Léon Daudet, tout jeune alors, brun et busqué, aux emballements discontinus, fumiste, aventureux, agile, avait le cerveau encombré de ce qu'y versaient les meilleures et pires cervelles de la littérature, des arts, des sciences. Mené par une hérédité double, il devait gravir les cimes. En attendant, il vivait violemment, emporté à tous les souffles, chauffé par tous les enthousiasmes. Ce jeune homme adora Shakespeare et Wagner, aussi entraîné par la magie de la musique que par celle de la littérature. Une amitié aiguë le liait à Georges Hugo et une camaraderie vive à Jean Charcot ; il manifestait encore sa prédilection pour un interne, nommé Nicolle, qui fut à l'Institut Pasteur.

Le goût des idées, au grand feu de la jeunesse, le goût aussi des sports : c'était le plus impétueux des escrimeurs, et nous fîmes ensemble quelques parties de boxe, voire de courses à

cloche-pied, car, plus âgé, j'avais gardé la manie des exercices physiques et n'y étais point inférieur. Le cerveau et les sens ouverts à toutes les tempêtes, Léon dut avoir une magnifique jeunesse, dans le milieu innombrable où il gravitait, avec ce père qui savait donner tant de prix aux moindres circonstances.

Il était alors républicain et anti-boulangiste. Le soir du 27 janvier 1889, après l'élection de Boulanger, je rencontrai Léon Daudet et Georges Hugo au boulevard, exaspérés. Ils considéraient avec fureur la foule hurlante, qui obligeait les cochers de fiacre et d'omnibus à acclamer le général et, n'y pouvant tenir, ils injurièrent les manifestants.

Ce fut un moment incommode. Des centaines de poings nous menaçaient, des voix furibondes : « A bas les Juifs ! » (Nous étions tous trois bruns, avec des nez recourbés.) Avenue de l'Opéra, il y eut une ruée, et je comprends mal encore, comment nous ne fûmes point passés à tabac. Nous étions prêts à la bataille ; je me revois encore épiant la grosse mâchoire d'un homme qui me barrait le passage : c'est là que j'eusse tapé d'abord.

On apercevait peu Lucien, encore tout

enfant, très beau, une jeune tête romaine de l'Empire ; nous retrouverons les deux frères.

Rue de Bellechasse, venaient en nombre les fidèles du « Grenier » ; quelques-uns, amis de Goncourt, étaient devenus amis de Daudet ; d'autres, amis de Daudet, s'étaient mis à fréquenter Auteuil ; la plupart admiraient à la fois les deux écrivains. Je ne reparlerai pas ici, sinon incidemment, de ceux que j'ai signalés ailleurs.

Un soir d'hiver, en 87, j'entendis pour la première fois François Coppée. Ses yeux très pâles, gris bleu, détonnaient dans un visage étrangement hâlé, d'un hâle triste et morbide. Parce qu'il était rasé et avait le profil net, on l'a comparé à Napoléon. Coppée n'avait absolument aucun trait du formidable condottiere. Plutôt faisait-il songer à un marin, un voyageur en proie aux maux qu'on rapporte du pays des crocodiles et des pythons.

L'expression de la physionomie, assez hétérogène, évoquait ensemble ou successivement le rêveur, l'homme sensitif et bon, quelque chose d'un gavroche sentimental, d'un gobelune désabusé, d'un réactionnaire aux teintes révolutionnaires, d'un sceptique mystique, etc.

C'était, à mon sens, un causeur captivant, entraînant, toutefois moins que Daudet. Il connaissait bien la vie, observateur délicat, avec des déformations et comme un parti pris de chimère. La science l'horripilait, il vitupérait ce monde moderne dont son art est imprégné, et dont beaucoup d'aspects lui furent agréables. Par instinct, il s'intéressait aux humbles, abominait les hommes d'affaires et voulait mal de mort aux politiciens, — surtout aux politiciens triomphants.

Son patriotisme se révélait fervent, plutôt cocardier, encore qu'il en eût, et, en 1887, il avait déjà implicitement rejoint la foi traditionnelle.

On connaît son goût pour le faubourg du Montparnasse. Je l'y ai souvent revu à la terrasse d'un café, et il ne lui déplaisait pas d'entrer à Bobino ou à quelque autre café-concert du terroir. Un soir, la fantaisie et une étude de mœurs m'avaient entraîné dans un de ces lieux fuligineux. Les favoris de l'endroit étaient un nommé Garçon et un nommé Zecca, qui possédaient l'un et l'autre la *vis comica* ; un souffle, une ombre, un rien, et ils eussent connu la célébrité des Paulus, des Polin ou des Dra-

nem. J'ai vu peu de cafés-concerts où la fumée fût plus dense, les odeurs plus généreuses et les parfums plus musqués. On y achetait naturellement le droit, en prenant son billet, de consommer un bock, un maza, un alcool, posés sur la planchette *ad hoc.* Un public excitable pratiquait des farces classiques et féroces, lorsqu'un homme ou une femme avaient la malchance de lui déplaire.

Dès que Garçon montrait son masque ahuri, de longues clameurs roulaient à tous les étages : « Garçon, un bock, une verte ! »

Garçon ripostait : « Boum ! Voilà ! Voilà ! » et levait une face de clown qui déchaînait la risée.

Cela durait plus ou moins, selon l'humeur de la multitude ; ensuite l'acteur avait le droit de débiter sa chanson ou son monologue. De ci, delà, on y voyait une célébrité des cafés-concerts du centre, Yvette Guilbert, Paulus...

Ce soir, à l'entr'acte, la face glabre et jaune de Coppée m'apparut sur le seuil du café qui s'accole au théâtre. Il m'aborda avec sa familiarité séduisante, qui savait choisir et se méfier des malotrus. Il évoqua des aspects du Paris trépassé, qu'il regrettait, sans trop se rendre

compte qu'il regrettait surtout sa jeunesse,

Devant le marbre liquoreux, sa bénévolence prenait une valeur plus intime. On a incriminé cette bénévolence, on y a vu de l'artifice, une sorte de réclame d'auteur qui peint les humbles et les tendres. Mon Dieu ! Coppée n'était pas d'une pièce; il avait, comme tout homme, ses habiletés, ses feintes, ses ruses. Mais je crois à sa charité : il voulait bonnement que le monde ne fût pas dur ni féroce aux hommes et que les hommes ne se dévorassent pas entre eux. C'était générosité naturelle, horreur de ce qui est implacable, besoin de faire de la sécurité et du bien-être.

Il ne savait pas refuser. Léon Daudet nous racontait qu'un matin il avait reçu la visite de Z..., écrivain malchanceux qui s'était converti au catholicisme et faisait une « tournée ». Z... était un tapeur professionnel, et sa conversion lui ouvrait des horizons délectables. Il tourna vers Léon Daudet un visage pieux et dit :

— Je me suis converti.

— A quoi? demanda Léon...

— Au catholicisme...

— Merci pour cette bonne nouvelle ! »

Une pause, puis Z... avec un soupir :

— Je suis indigent !...

— Ah ! bon !... je comprends... »

Léon aveignit un écu de cinq francs et le tendit au néophyte. L'autre, jetant sur la pièce un regard désabusé :

— Coppée m'a donné cinquante francs !

— Coppée est une poire... Ça ne vaut que cent sous !... »

C'est vrai, Coppée était une « poire », au sens aimable du mot.

Devant la table blême, il entremêla des anecdotes gaies et des aspirations généreuses ; il fut ironique et naïf, infiniment « informé » et tout à fait puéril. A l'entr'acte suivant, il vanta successivement Leconte de Lisle, Dierx, Victor Hugo et Paul Féval : le Peau-Rouge qui cherche les traces du traître à Paris sur la neige, l'amusait drôlement. Assuré qu'on allait balayer les parlementaires, il voyait avec délices un bataillon envahir la Chambre des Députés.

Dans son emballement, il laissa parler son âme, et, pour dire la vérité, cette âme, si précise dans le détail, était extraordinairement nébuleuse dans les ensembles : la félicité qu'il promettait à la France, les politiciens balayés, était quelque chose de bien plus obscur et de bien plus décousu que le bonheur entrevu par

tel ouvrier socialiste dans les parlottes qui se tenaient autour de la Bourse.

— Les infirmières laïques ! criait-il, avec une pitié dérisoire... Elles ont mari et enfants quand elles n'ont pas d'amants... Elles rêvent à leur popote ou à leurs rendez-vous... Elles ne songent qu'à lâcher les malades... C'est une infamie d'avoir chassé les saintes filles qui travaillaient pour Dieu seul !... Pour que les plaies ne dégoûtent pas, il faut que les plaies soient sacrées... Pour résister au choléra, il faut qu'on sente le souffle du Ciel !... » *Et il faut être vierge.* La virginité, c'est la source même de l'héroïsme et du martyre.

Tout le monde connaît la fin de Coppée. Cet homme, qui vacillait à la seule idée de parler en public, se montra sur des estrades et fut mêlé à toutes les convulsions du Dreyfusisme ; on le vit dans les grandes parades de la Ligue des Patriotes, côte à côte avec Déroulède ou Marchand. Je ne sais s'il y mêlait quelque vanité, mais je suis sûr qu'un ardent amour de la Patrie le conduisait, car ces tâches lui étaient fort pénibles et le harassaient terriblement.

D'année en année, il devint plus jaune et plus

mystique. Je connais peu de morts plus lamentables que la sienne, et j'espère qu'il a cru jusqu'à la fin que c'était une épreuve — une épreuve qui le conduisait au Ciel.

❧

Drumont fréquentait chez les Daudet ; je l'ai surtout aperçu à Champrosay. On a dit avec raison qu'il offrait toutes les apparences du parfait sémite. Il en avait le teint, l'œil, le poil, parfois les gestes, mais non la voix. Il ne faisait pas grande impression, et il fallait quelque temps pour s'apercevoir qu'il avait une érudition profonde, d'ailleurs étroite.

S'il haïssait intensément les Juifs, il savait leur rendre justice, — en tant que séparés du monde chrétien. Je lui ai entendu dépeindre leur pertinacité et leur force acquise, mieux qu'il ne l'a fait en aucun de ses livres ni de ses chroniques.

Il comprenait bien leur dédain de tout ce qui rattache les autres peuples à leur passé. Il dépeignit finement ce cosmopolitisme, né d'une migration incessante et qui faisait de chaque Juif une image plus ou moins vive du Juif

errant. Mais il ne comprenait rien à la société moderne. Il ne voyait pas quelles forces neuves sont entrées dans le monde ; sa vision du formidable demain était aussi menue que ses conceptions religieuses.

La France qu'il aimait était une France rétrécie, vue dans une lueur de chandelles ; il ne maniait que des idées philosophiques ou sociales de quatrième grandeur ; il était métaphysiquement comme un homme qui jouerait du mirliton au sein d'une fanfare. Au rebours, le journaliste avait de la puissance, de la verve, de la pénétration, souvent de la sagesse.

Nul, je crois, n'a pu se faire une idée plus exacte de la pusillanimité humaine. Il rencontrait partout des gens qui l'approuvaient, qui le félicitaient, qui lui auraient passé leur revolver pour continuer : lorsqu'il demandait une approbation publique, lorsqu'il sollicitait une affiliation à quelque ligue antisémite, il voyait se figer les enthousisames. Il y était résigné, il avait un sourire fataliste et disait, après les reculades : « On ne se figure pas ce qu'on a peur des Juifs,.. une peur superstitieuse... la peur des enfants dans un corridor noir... Il n'y a pas un empereur romain, pas un roi de Ninive ou de

Babylone qui aient inspiré une plus complète bassesse... »

Drumont exhalait la tristesse particulière aux hommes qui ne plaisent pas aux femmes. Il fut, je crois, malheureux en amour, et il en donnait l'impression.

Ces hommes sont rarement des hommes de foule. Drumont n'avait aucune des qualités qui caractérisent les meneurs populaires. Cependant son influence fut énorme : elle ne tenait pas à la personne, elle tenait à des sentiments que l'atavisme a rendus vivaces, dans toute l'Europe et même dans telles régions asiatiques et africaines. Puis, il avait une qualité essentielle : la constance qui, chez le polémiste, entraîne la répétition — la plus puissante des énergies éducatives.

Il se voulait du génie : c'est précisément ce qui lui fut refusé. Avec les ardeurs de l'apôtre, il était incapable de création. Tout en lui relève d'une passion partagée par des créatures de toute sorte et sur laquelle il discourt à l'infini, avec force, avec vivacité, mais sans aucun trait original.

Daudet et Léon l'aimaient beaucoup. Ils partageaient ses convictions antisémites : Léon

subit l'influence du polémiste, à l'âge où les influences tracent des sillons ineffaçables. On retrouve des traits de Drumont chez son ancien disciple, mais avec une richesse de forme et une originalité déniées au précurseur.

⁂

Mistral aussi était une des prédilections de la rue Bellechasse et de Champrosay. Le roi du félibrige commandait la sympathie, La voix, le sourire, l'élan, les traits nobles, la stature même et les gestes avaient quelque chose d'entraînant. C'était un bel homme, fait pour plaire autant à une foule féminine qu'à une foule masculine. Je ne l'ai pas rencontré dans son Midi, et je ne pouvais pas m'entretenir avec lui en provençal, ni même le comprendre. Son français le desservait, un peu épicé d'un accent qui, parfois, devenait excessif. Il disait rue *Richepeignce* pour rue Richepanse, *enfang'* pour enfant, etc., et obstinément il scandait à la méridionale.

« Mistral n'est pas au point, disait Daudet ; il n'ignore peut-être pas les nuances de la vie parisienne, mais il ne sait pas les appliquer. »

Une histoire d'amour mal venue, avec une

Parisienne, a, paraît-il, inspiré à Daudet le type du tambourinaire. Si le récit emprunte quelques traits à Mistral, assurément il n'y a aucune analogie réelle entre le grand félibre et le baroque bonhomme au flûtet.

J'ai entendu Mistral déclamer des vers en l'honneur de sa langue ; j'ai même compris qu'il y déclarait que le peuple qui garde sa langue garde sa liberté (c'est du moins le sens, sinon la lettre). Il déclamait très haut, avec chaleur. Nous l'écoutions sans enthousiasme, presque avec embarras. Daudet s'en rendait bien compte ; il déclarait lui-même que tout ça devait être reporté au pays, dans le soleil, parmi les cigales et les oliviers.

Il est certain que les mêmes vers, récités par le romancier, avaient un charme plus proche de nous. Daudet nous traduisait le provençal ; j'ai parfois cru saisir un peu du charme de ce poète, évidemment intraduisible, car aucune traduction ne justifie la gloire extraordinaire qu'il s'est acquise ; il faut bien que la justification se retrouve dans l'original.

Sa destinée fut unique et presque parfaite ; soudé à sa race, à sa terre, à sa tradition, il vécut dans une atmosphère étonnante d'harmonie,

de bonheur, de clarté. Quel instinct ou quelle raison le conduisirent? — on l'ignore. — Mais que cet instinct ou cette raison furent justes ! Il n'eût vraisemblablement joué à Paris qu'un rôle secondaire, son art y eût paru suranné. En se retirant chez lui et dans sa langue, non seulement il situa son génie, mais il le rafraîchit, il lui donna la jouvence. De plus, — y songea-t-il? — ses démarches furent d'une justesse admirable : eût-il consciemment résolu de cultiver sa célébrité, il n'aurait pu mieux réussir. Ses apparitions étaient aussi efficaces que sa retraite, — où d'ailleurs, il recevait d'innombrables visiteurs qui emportaient sa signature, tellement qu'il disait à un jeune homme, avec une nuance de lassitude et de mélancolie :

— La gloire, c'est de parapher, chaque après-midi, beaucoup de cartes postales.

Il écrivait aussi, à ceux qui lui envoyaient leurs livres, et à ses amis, de délicieux billets qui fleuraient bon la terre parfumée et le miel classique. Il m'a été donné d'en lire quelques-uns : ils mériteraient d'être mis dans un recueil (peut-être le sont-ils?). Ils n'ont pas nui à sa réputation.

Les compatriotes, félibres et autres, n'y ont

pas nui non plus. Ce sont de brillants propagandistes et de prodigieux metteurs en scène. Sir Barclay me disait, un matin :

— Je ne connais que deux races pourvues d'une culture, une vraie culture : ce sont les Ligures et les Provençaux.

Il a bien raison : le Provençal, j'entends le Provençal de race, est par nature un homme cultivé. Il a le sens inné du beau, du rythme et de l'éloquence, le tout serti de finesse. Avec cela, il est enthousiaste et maître de son enthousiasme. Aussi, quand les Provençaux eurent reconnu que Mistral était leur roi, ils surent l'imposer à la France, à toute cette France qui ignore les dialectes. Le félibrige répandit le nom sonore, ce nom de tempête appliqué à cet homme de soleil, et le traça indélébilement dans les mémoires, jusqu'à persuader le froid jury scandinave d'envoyer vers le Midi son prix de neige et de dynamite.

Parmi ceux qui répandaient la bonne nouvelle, on trouvait un homme qui n'était pas exactement du Midi et qui, de surcroît, était bègue. Cet apôtre, nommé Mariéton, jouait

dans le félibrige un rôle tenace. Avec ce visage rose, décrit dans *Tartarin sur les Alpes*, ce crâne nu, entouré de cheveux frisés, l'œil vif, bombé et malicieux, il avait reçu le don de paraître. On le trouvait un peu partout, balbutiant des phrases véhémentes ou distillant un mot drôle, car il avait du trait.

Mistral était son Dieu ; il m'a dit vingt fois :

— Aujour... jourd'hui, tout est mé... médiocre : Mistral seul,.. seul a du gé... génie... »

Il n'était pas loin de croire que c'était le plus grand poète des temps modernes et de tous les temps. Revêtu d'emblèmes ou portant une bannière, Mariéton mélangeait des aspects hiératiques à une mine de chèvre-pieds. Il aimait le tumulte, il volait avec délices vers Arles ou Orange. Je ne sais si on pouvait le prendre au sérieux ; je n'y ai jamais réussi. Il me semblait créé pour jouer les comparses, revêtir l'âme des foules, faire l'écho, cabrioler et hennir. Il a laissé quelques écrits, où l'on chercherait en vain une trace de personnalité. Quand je l'évoque, je vois des cabarets pleins de fumée, des salons où l'on s'ennuie et des salons où l'on s'amuse, des bals, des parades, des cortèges... C'est l'homme des foules.

Le Maupassant que j'ai rencontré, rue Bellechasse, était déjà le Maupassant condamné. Un soir, auprès de la lampe, je contemplai à loisir ce visage aux yeux malades, bigles par intermittences, cette bouche inquiète et, surtout l'homme, avec une sorte d'effroi sinistre. Il me parla d'un petit article où j'avais essayé de le définir, et qui, par certains traits, pouvait le blesser. Il acquiesça à mes critiques. La causerie tombait constamment. Je la soutenais en vain ; mes paroles ne pénétraient point, et toutefois, il me retenait, lorsque je faisais un pas en arrière. Il avait l'air de chercher quelqu'un ou quelque chose, et parfois de supplier... Je le retrouvai quelque temps après au Théâtre Libre ; il m'arrêta, il me déclara avec véhémence :

— Votre livre est neuf... Depuis longtemps, je n'avais lu que des redites.

Ses yeux étaient plus malades encore que naguère, et je dis à deux camarades, lorsqu'il se fut éloigné :

— Il me semble qu'il deviendra fou.

— Il l'est ! répondit Bonnetain.

Des psychologues et des savants ont cherché les tares du malade dans les livres de Maupassant. Je ne crois pas qu'aucun d'entre eux s'en

fût avisé si, par exemple, Maupassant était mort d'accident ou du typhus, après la publication de *Pierre et Jean*. Il n'y a rien de normal dans aucune littérature, ou celle de Maupassant révéla d'abord un être parfaitement équilibré. Ses nouvelles respirent la santé mentale. *Une Vie* est une œuvre lucide et pondérée. Il faut aller aux dernières productions pour découvrir des traces morbides...

Donc, s'il avait disparu subitement, on ne se fût avisé, dans ses œuvres, que d'équilibre et de santé ; son immoralité, son amoralité plutôt, était la joyeuse amoralité des êtres forts et d'intelligence un peu courte. Cela ne veut pas dire que même ses premières œuvres ne décèlent pas quelques désordres pathologiques, mais elles ne les décèlent qu'à ceux qui savent comment le pauvre écrivain est mort.

IV

DAUDET A CHAMPROSAY

CHAPITRE QUATRIÈME

DAUDET A CHAMPROSAY

C'est à Champrosay que je vois Daudet dans toute sa pluralité, surtout Daudet intime. Il est là, l'homme complet, sur son domaine, avec ses lares, avec sa *gens*, avec ses hôtes, avec les voyageurs qui viennent sonner à la grille. Le site est plein de fées, de farfadets, de dieux champêtres, ou du souffle divin de Pan. L'arbre y vit en force, spacieux, riant, aux ombres riches, avec des médailles de soleil ; la fleur forme de glorieux îlots de parfum, l'herbe des coins de pâturage, les oiseaux gonflent leurs petites cornemuses, et le hérisson laisse entrevoir, à la brune ou au velours d'argent des beaux soirs, sa silhouette de menu fantôme.

Le jeudi, une fougueuse jeunesse arrive de

Paris, dans les ombres longues, peuple la terrasse et dîne avec l'ardeur des fauves. Ce sont les mêmes qui fréquentent la rue Bellechasse, une bonne fraction aussi du « Grenier d'Auteuil » et quelques hommes qui ne viennent guère qu'ici, tels Nadar ou Rollinat.

Les âmes s'ouvrent plus librement ; le piano est pétri par des mains capricieuses ; les chansons, s'éparpillant aux ramures, vont mourir dans la clarté du Chemin de Saint-Jacques.

Je ne sais ce qu'on pensera de Rollinat dans les temps futurs, et moi-même, au juste, j'ignore mon jugement définitif. Est-ce une émanation d'autrui, orchestrée à Montmartre, est-ce du Poë et du Baudelaire filtrés par un rustique ? Ici, cet homme aux cheveux longs, accoutré d'un affreux pantalon à damiers, s'incorpore à son œuvre et au jardin. On l'écoute avec un plaisir trouble et des frissons agréables.

Daudet rit dans les intervalles d'un rire qui approuve, et qui fait ses réserves... A la musique, aux paroles incohérentes, Léon juxtapose des imitations extraordinaires, phonographiques, épicées de caricature. Il *fait* Zola, Hermant, Pol Neveux, Charcot, Péan, et

s'interrompt pour admirer Shakespeare, Wagner ou un inconnu, un méconnu...

Parfois, une discussion féroce, où des hommes célèbres sont traités comme du poisson pourri, jusqu'à ce qu'une saillie de Daudet tronçonne la fureur esthétique. De-ci, de-là, un poète est autorisé à réciter quelques vers. Mistral embouche son clairon, Rodenbach joue le clair de lune des béguinages... Un flot de souvenirs envahit Daudet, tout son Midi, toute sa jeunesse; les aventures et les mésaventures; le cabaret, l'étang de Berre, le Moulin des Lettres, la vision première de l'Algérie...

A l'heure du train, une bande défile au fond du jardin, avec Daudet, qui marche encore, appuyé sur le bras d'un jeune compagnon, jusqu'à une manière de talus d'où il nous crie adieu, du fond de l'ombre...

Il m'arriva de passer dix jours à Champrosay : dix jours où je pénétrai plus avant dans l'âme du romancier. Se livra-t-il davantage? Je ne sais. Il se livrait si facilement, malgré ses rétractions et ses défiances. Mais tout était discontinu. Les dix jours furent le « fil fatal », qui nous guide parmi « les détours de la vaste retraite ».

Je le voyais aux repas, qu'il prolongeait pour

causer, je le rencontrais dans le jardin, et souvent, l'ayant conduit à l'Isba, je restais à l'écouter, hors du temps et de l'espace. L'Isba, c'était une maisonnette de bois, vaguement russe, où il travaillait. On m'avait donné le Pavillon, bâtisse à pans, un peu humide, qui prenait jour de tous les côtés dans la profondeur du site.

Daudet disait :

— C'est pour le Pavillon, je crois bien, que j'ai voulu Champrosay... Il y a, dans toute propriété, un réduit, un coin, qui séduit, où l'on place le bonheur... et si l'on devient propriétaire, presque toujours ce coin lasse et déçoit... J'ai rêvé de ce pavillon... j'étais sûr d'y passer des jours enchantés... Je n'y mets jamais les pieds !

Je travaillais dans le Pavillon, j'y rêvassais, et, par intervalles, j'y recevais la visite de la jeune Edmée. Agée d'un peu plus de quatre ans, elle était charmante, fragile, un peu dédaigneuse, avec les jolis yeux bruns de la féerie, de fines joues pâles. Ses visites n'étaient point désintéressées. Elle escomptait quelque jeu : imitation d'animaux, gesticulation de clown, danse de sauvage. Ça ne devait pas être bien amusant, mais elle s'amusait.

Même, un jour que je faisais l'orang-outang,

sautant d'une fenêtre à l'autre, elle eut un rire si violent que, ma foi, un léger accident se produisit... Alors, consternée, humiliée, indignée, dans un déluge de larmes, elle fut emportée par sa bonne... Sans me garder rancune, elle se défia du Pavillon, ses visites devinrent rares et brèves. Elle avait de jolis mots pour désigner les êtres et les choses ; je me souviens qu'elle appelait les papillons des volerettes.

Léon voyageait. Mais Lucien demeurait à Champrosay. Ses manières et sa voix étaient si douces que l'implacable Léon les imitait avec des allures de fillette. Il questionnait beaucoup, d'une manière intéressante. La lecture ne passait pas inerte dans sa tête, elle éveillait des fictions surprenantes où déjà passait toute l'âme littéraire des ascendants. Il avait le sens de la forme, de la couleur, de l'invention, du style ; il a écrit quelques livres fort savoureux, dont j'attends la suite.

Je causais au moins trois heures par jour avec Daudet, ou plutôt il causait. Il aurait causé avec un Zoulou ou un chimpanzé. Je ne veux pas dire qu'il fût bavard. Il savait se taire, même long-

temps, il savait aussi écouter, et, dans sa jeunesse, il remuait plus encore qu'il ne parlait. Mais enfin, c'était une âme riche d'éloquence, un cerveau où le verbe vibrait inlassablement, où actes, désirs, douleurs et joies ne se heurtaient jamais à une sensibilité muette. Nous causions à table, nous causions au jardin et, souvent, il me retenait dans l'Isba, heureux de « trahir » le travail. Il me semble que je le connaissais bien alors ; aujourd'hui, une part de mes souvenirs s'est fatalement évaporée ; le Daudet qui m'apparaît doit être ou trop fragmentaire ou trop synthétique.

Son ardente impressionnabilité ne servait pas un mystique ; il avait peu de croyances stables. Aucune religion, aucune confiance dans l'au-delà. Pour lui, la terrible petite aventure terrestre bornait l'homme en aval et en amont ; naître et mourir, nous situaient dans un tout petit secteur de l'éternité.

Il affirmait que son incroyance était native ; le scepticisme avait précédé la raison. L'humanité se partageait en deux catégories tranchées, les poires, les pommes et une catégorie mixte, faite de poire et de pomme, — les poires-pommes.

lui était une pomme. Comme pomme, il n'acceptait rien qui ne fût vérifiable : il lui fallait la preuve et l'épreuve. D'où son goût inné pour la littérature réaliste. Pour moi, j'étais un mystique repenti, une poire raisonneuse.

— Il y a trois cents ans, disait-il, vous auriez trouvé naturel qu'on brûlât des hérétiques... ou bien vous auriez été vous-même un hérétique épouvantable, opposant une foi nouvelle à une foi vieillissante... ou encore un outlaw à la poursuite de la sorcière ou du sorcier, à moins qu'on ne vous eût vu au Sabbat, mais toujours dans une religion, — religion officielle ou religion de révolte, superstition orthodoxe ou superstition impie... Vous allez me dire que, actuellement, vous ne croyez à rien... Peut-être, mais vous êtes toujours prêt à croire quelque chose... Rappelez-vous seulement votre fièvre anti-boulangiste !... Allez, Rosny, vous êtes une poire !

— Merci bien !

— Une poire qui finira poire-pomme... Parce que chez vous, la raison... la ratiocination plutôt, est trop forte... C'est l'outil du démolisseur. Tout ce qui s'empare de votre côté poire ne tarde pas à recevoir un coup de pic... Gare

toutefois si, un soir, le ratiocinateur faiblit... Vous appellerez à grands cris le prêtre, la confession et les saintes huiles !... Moi, mon scepticisme commence à ma propre personne. Je n'avais pas huit ans, je me vérifiais déjà... je me voyais mentant à moi-même... J'assistais à toutes les blagues que l'être essaie de se faire croire... Ainsi, le monde intérieur était déjà une image parfaite de ce que serait le monde extérieur (je le dis par image, car je ne distingue pas bien entre ce que vos fabricants de nuages appellent le moi et le non-moi...). Dès que j'observai, diantre ! il me devint difficile de ne pas rire de tous les hommes !... Heureusement, j'avais aussi mon côté indulgent... quelque chose d'assez fraternel, qui réclamait la sympathie... sinon !...

Il eut son rire de myope, les yeux fixés de près sur l'ongle de son pouce...

Je demandai :

— Qu'est-ce qui domine dans l'humanité... les pommes ou les poires?

— Les poires, Rosny !... Le monde humain est un verger de poires... Presque tous ceux que j'aime....

— Goncourt?

— Une poire... une poire qui a beaucoup fréquenté les pommes, — son frère, moi — et qui en garde quelque chose... Pas de religion, mais pour le reste ! Sa croyance absolue à la Littérature... à la Gloire... (avec une majuscule énorme); à l'Immortalité (une majuscule plus grosse encore). Voilà un homme qui languirait de désespoir, s'il ne croyait pas à l'Immortalité de ses livres... Moi, ce que ça m'est égal, une fois que j'aurai sauté dans le trou !...

Je suivais mon idée :

— Et Madame Daudet?

— Eh ! quoi, vous me le demandez. Voyons, vous savez bien, vous avez vu... elle n'est que croyances... rites... traditions... J'ai si peu déteint sur elle ! Elle garde l'âme de Mme Allard, qui est une poire délicieuse... qui vit dans la familiarité des esprits... pour qui il n'y a presque pas de terre, tellement elle habite l'au-delà !

— Et Léon?

— J'ai failli croire qu'il était une poire-pomme, en qui le scepticisme de Paris et le mien avaient fait prédominer la pomme... Hélas ! ce sera une terrible poire... pire que vous, cher ami !

— Et Mistral?

— L'empereur... le maharajah des poires.

— Vous allez me faire croire qu'il n'y a pas de pommes?

— Si, pourtant... Tenez, Magnard, une bonne petite pomme... une reinette... et ce sacripant d'Hébrard, avec sa bouche de truite — pas de menton — est une pomme presque parfaite. France est encore une brave pomme, si révoltée contre les poires qui ont tourmenté sa jeunesse que sa haine finit par avoir une petite saveur de poire... Lemaître tient de la pomme... moins sûr pourtant... capable de se laisser entortiller... Et la grande pomme du XVIII[e], Voltaire, et la pomme énorme, Rabelais... et la plus savoureuse des pommes, à mon goût, mon vieux Michel... Montaigne !

Ce classement m'amusait, j'y revenais avec plaisir, ce qui m'amenait à scruter les opinions de mon hôte sur la société, sur la vie, sur l'amour, sur l'art, sur l'univers... Elles étaient larges, élastiques, avec tout de même des recoins où il se cantonnait, où il s'en tenait à des idées toutes faites, à des préjugés de caste.

Il m'a semblé qu'il avait un sens assez restreint de l'étendue. Lorsqu'il nous arrivait de parler des mondes, des nébuleuses (je l'y entraînais, pour voir), il manifestait facilement de l'enthousiasme, mais il suivait mal. Je m'amusais à lui dépeindre l'affreuse solitude de chaque soleil, qui, avec ses planètes, ne forme qu'un minuscule écueil entouré d'un océan immense.

Je multipliais les images, il secouait la tête et réfléchissait ; j'essayais de faire intervenir la vitesse de la lumière ; je l'invitais à imaginer les milliards et milliards d'astres ainsi isolés les uns des autres. Par ses réponses, il montrait que cela ne pénétrait pas à fond. Il gardait en lui l'univers latin et grec, augmenté des continents de Christophe Colomb et de Cook. Là, il reprenait son sens de l'espace ; il percevait la forêt vierge, le vaisseau perdu sur le désert d'eau. Comme il venait de lire Stanley, il dépeignait avec enthousiasme la forêt interminable, passionné pour les êtres humains et les bêtes qui surgissent du désert, du marécage, du mystère sylvestre.

Ses souvenirs du *Coureur des Bois*, de *Tartarin*, remontaient en tumulte, il évoquait d'une manière délicieuse, avec de l'ironie

enthousiaste et de la blague attendrie, les *Robinson*, les *Bas de Cuir*, les *Atala*, les *Paul et Virginie*, tout ce qui a féeriquement ramené les vieux civilisés vers les enivrements de la vie primitive.

Aussi la préhistoire le captivait-elle ; il cherchait à retrouver les hommes et leur instinct dans la nuit des âges, mais, pour le temps comme pour l'étendue, il avait une vision limitée.

Puis, je l'ai déjà dit, peu d'idées générales, aucune métaphysique. Il disait :

« Croyez-vous vraiment que la philosophie abstraite serve à quelque chose ? J'imagine qu'il suffit des faits... des réalités... et qu'en somme ce sont eux qui forment la philosophie solide... la philosophie vraie !

— Remarquez pourtant qu'un mot, le plus simple, si ce n'est un nom propre, est déjà une abstraction... et quelle abstraction ! L'homme, la bête, l'arbre... »

Il haussait les épaules. Si je continuais, l'ennui plissait son front, il me coupait par un trait ou une anecdote.

Peu de goût aussi pour la politique ; des opinions plutôt flottantes. Il n'admettait qu'un certain bon sens, exclusif de principes ; il pré-

tendait avec raison que les institutions doivent s'établir au fur et à mesure des besoins, non selon des théories. Réfractaire au socialisme, il avait surtout horreur des anarchistes, et, pour tout dire, ses vœux étaient nettement bourgeois. Lui qui avait poursuivi avec tant de fougue l'amour vagabond, il vénérait la famille, il voulait le foyer, la femme, les enfants. Avec ferveur, avec violence. Toutefois, équitable, il souhaitait que le travail fût bien rétribué, qu'une société forte donnât du bien-être et de la joie à tous.

Selon lui, une société où dominerait une sorte de classe bourgeoise, due à une sélection des intelligences et des énergies, pouvait mieux réaliser cela qu'une société collectiviste. Quant à une société anarchiste, elle ne déchaînerait que la bête primitive :

« Je ne vois rien sans hiérarchie... Toute société a des organes... et les organes obéissent à l'ordre. Cela n'empêche pas la liberté... au contraire. Ce qui l'empêcherait, c'est l'inquisition de la masse, servie par la plus intolérable des polices... la police de la Terreur. »

Nous avons dit que, par ailleurs, il n'y avait pas d'homme plus passionné pour le bonheur de ses semblables. Il en rêvait intarissablement.

Il imaginait des féeries contre la misère, il souhaitait, avec les socialistes, que personne ne souffrît par pénurie d'aliments, que tous eussent une part de bien-être et de luxe. Seulement, il craignait les entraves de la bêtise populaire, bien plus encore que l'égoïsme, l'inertie et la rapacité.

Ses opinions littéraires se révélaient étendues, — hors sur les points où elles eussent conduit à l'abstraction. Le réaliste exigeait naïvement la *vérité*, qu'il croyait beaucoup plus riche que toute fiction. Un de ses beaux éloges était de dire à un jeune :

— Vous n'êtes pas un menteur, vous !

Son admiration fervente pour Stendhal et Balzac constituait un *Credo*. Même chez les poètes, il préférait les écrivains de nature. Au fond, il aimait beaucoup plus la fiction qu'il ne le pensait lui-même. N'avait-il pas près de cinquante ans quand il créa ce *Tartarin sur les Alpes*, où il s'abandonne délicieusement à la fable. Certes, les traits justes, l'observation narquoise abondent dans ce livre charmant, mais bien plus encore l'hyperbole et la fantaisie. D'ailleurs, Daudet adorait les classiques, classique lui-même au tréfonds, avec toutes les aspi-

rations latines. Que, dans ce classicisme, il préférât les œuvres où éclate un certain amour de la nature, comme dans Virgile, je n'y contredis point, mais il était captivé aussi par des passages artificiels et « menteurs ».

Sa grande admiration pour Mistral dépassait de même ses prédilections accoutumées. Certes, Mistral recèle de jolis coins réalistes, mais avant tout c'est un idéaliste traditionnel.

Enfin, le fantastique fascinait le romancier : j'ai de lui un billet dithyrambique sur les *Xipéhuz*, et il reparlait de ce livre avec prédilection. Au total, il n'était aucunement limité, cantonné, il avait les goûts plus larges et plus sûrs que son programme. Ce qu'il détestait vraiment, sans rémission, c'était l'obscurité. Incapable de souffrir l'effort qui aboutit à des phrases incompréhensibles, à des tournures absconses, à l'ambiguïté, il dénommait les décadents et les symbolistes des littérataires et les accusait, en bouffonnant, de se retourner le poignet pour écrire ou de manier leur plume avec les orteils.

Il se préoccupait de la portée sociale des livres de sa maturité :

— Avec la situation que le public m'a

donnée... je deviens responsable. Je ne puis plus écrire une simple historiette d'amour ou une aventurette amusante... Il faut que je sois désormais utile... c'est mon devoir.

De cette obsession, naquirent l'*Immortel*, l'*Obstacle*, une partie au moins de *Sapho* : le « strugforlifeur, l'Académie, les liaisons immorales ».

En relisant ces œuvres, je trouve que c'est précisément la préoccupation morale qui les gâte. Elle fait outrer les travers académiques ; le « strugforlifeur », en tant que personnage typique, s'est considérablement démodé, et quant à la morale de *Sapho*, elle va au rebours des intentions de l'écrivain : le jeune amant répugne plutôt qu'il n'intéresse, tantôt par son égoïste couardise, tantôt par sa ridicule faiblesse ; au contraire, *Sapho* séduit et entraîne.

Sans les prétentions morales, qui ne cadraient pas avec le caractère de l'écrivain, ces livres auraient plus de charme ; c'est à cause du Daudet tel quel qu'on les relit avec plaisir.

Avant même qu'il songeât à leur portée sociale, les livres de Daudet apparaissaient moins crus, moins enclins à l'impudeur que les livres de ses congénères naturalistes. Ce n'est pas

que l'écrivain fût pudique ! Goncourt, bon misogyne, Zola, personnage longtemps chaste, étaient bien moins savants que Daudet en sciences amoureuses : seul Maupassant l'égalait.

La réserve livresque de Daudet avait, je pense, des causes multiples. Tout d'abord, elle est instinctive. Daudet avait un certain respect de son public. Il y *voyait* des jeunes hommes, des jeunes filles, des femmes délicates, qu'il lui déplaisait de froisser ou de corrompre, tandis que Goncourt ou Zola n'y songeaient point — ou ne s'en souciaient guère. Je crois aussi qu'il cédait parfois aux conseils de Mme Daudet, qui, très naturellement, détestait les peintures ou lascives ou truculentes. Enfin il jugeait cela inutile, il croyait que ceux qui sont en proie aux images de la chair les voient assez d'eux-mêmes et qu'il n'est pas utile de les chatouiller.

On a dit parfois qu'il le faisait par spéculation — pour avoir un public plus considérable. Il semble qu'il se serait aussi bien et mieux vendu avec de la pornographie : auprès des pages sensuelles qu'il eût pu écrire, les plus ardentes pages de Zola auraient paru froides et sans raffinement.

Il se peut qu'il ait désiré n'être pas exclu

par les femmes, que même il ait désiré atteindre un public relativement pur : ce public l'attirait, chose assez fréquente chez les frénétiques de l'amour.

Assurément, il n'était pas indifférent à la vente ; je n'ai rencontré personne qui le fût, surtout parmi les auteurs vendables. Il avait trop d'adresse naturelle pour n'en pas user à l'occasion ; je n'ai jamais vu que ce fût malhonnêtement. Il gardait l'étonnement de son succès ; il avouait avoir une certaine inquiétude mêlée au plaisir de vendre ses œuvres ; il gardait le sentiment que l'art ne devrait pas être payé, que c'est déjà merveille qu'on ait des lecteurs, qu'on donne à des inconnus le plus délicat, le plus immatériel des plaisirs :

— Quand j'ai reçu mes premiers droits d'auteur sérieux... les gros billets de mille... je me faisais un peu l'effet d'un cambrioleur... Ce n'est pourtant pas un mal, Rosny, si l'on intéresse cent mille lecteurs, qu'ils vous accordent chacun une petite pièce comme prix de leur amusement. Tout de même, si j'avais été millionnaire !...

Il rêvait un moment et se mettait à rire :

— Aurais-je écrit? Ne me serais-je pas perdu

dans la vie? Il y a des écrivains qui *doivent* avoir été pauvres... je suis probablement de ceux-là !

❧

Ce terrible amoureux se reprochait tel petit méfait passionnel dont, en somme, les plus difficiles sont fiers plutôt que contrits :

— Qu'y faire? La nature avait mis la frénésie en moi comme un feu dans un bois de pins... et puis, malheureusement, une vision trop rapide des femmes. Avant celle qui m'a apporté l'enchantement du foyer, avant la construction du nid... je ne cherchais pas les femmes sentimentales... les petites bouches et les yeux naïfs... non, il me fallait les bohémiennes... les lourdes lèvres sensuelles... les yeux qui cherchent, qui chassent, qui s'emplissent du phosphore des aventures. Je les reconnaissais vite... comme un animal reconnaît les bêtes de son espèce... Jamais je ne me suis plu à faire patiemment la cour à une femme... parce qu'alors je sentais tout le mensonge... toute la tromperie sur la marchandise... Devant une femme qui exigeait la longue épreuve des visites, des discours, je me disais : « Celle-là n'est pas pour toi, mon petit..

ce serait mal ! » Mais parmi celles qui font le rêve du Tendre, il en est qui sont faibles, ou surprises dans un mauvais moment — aucun être n'est absolument fidèle à sa nature... Voulez-vous savoir mon plus grand remords? C'était à une noce de gens simples, de gens d'un degré de caste inférieur au mien... là-bas... dans le soleil. J'avais déjà mon petit rayon... le théâtre... les journaux. Le mari, un brave garçon de vaillance et d'honnêteté, mais opaque, pesant, gourd. La femme, une ébauche de Mireille, les yeux d'étoile, le joli sourire innocent, avec la pointe de malice provençale... Elle était curieuse, elle m'avait lu : hélas ! elle attachait une importance foncière à l'imprimerie. Alors, que voulez-vous, ce fut un jour de diablerie... ma sacrée imagination bondissant comme un chat-pard... J'eus plusieurs fois la petite à mon bras, sa main tiède, l'étoffe de la jupe contre mes jambes... je sentais mon ascendant de gentilhomme sur la serve... et une admiration naïve, plus dangereuse de ne pas savoir au juste pourquoi... Il y eut des danses — la sacrée invention ! — le contact, une gorge moite... finalement, le coup de Satan, dix minutes de solitude inespérée, où la pauvre enfant ne sut pas même ce qui lui arrivait !

J'y songe souvent avec remords, avec le même souvenir qu'aurait un homme très solide et pas méchant qui, dans un mauvais jour, aurait battu un faible !...

Il secouait la tête, repentant :

— Une, au contraire, me laisse un souvenir grisant... un souvenir des forêts vierges de l'amour. C'était un après-midi. Des nuages noirs, l'orage qui voulait et ne voulait pas, un temps dont chacun connaît la puissance sur les nerfs et sur les désirs. Je sortais d'une maison amie... je vis, dans un fiacre, où elle venait de monter, — le cocher retirait une musette à son cheval, — une femme pâle, les paupières violettes, des yeux troubles et troublants... Nous avons échangé un long regard, un seul — et je suis tranquillement monté dans la voiture... Je nous revois dans un escalier très noir, puis dans une chambre très blanche... Je me demande si nous avons échangé dix phrases... mais pendant des heures !... des heures !!!. Je suis sorti de là sur des jambes tremblantes, comme un cheval exténué... En somme, un souvenir plein, riche, sans bavures... La certitude de n'avoir fait de mal à personne... et d'avoir vécu comme un dieu.

— Vous l'avez revue?

— Jamais. J'ai préféré que ce souvenir fût unique...

« Tout cela est loin... loin !... avant le mariage... avant la famille ! »

Il voyait dans la maladie, la mort, le chagrin, de dangereux stimulants d'amour. Une femme chaude de larmes, aux chairs faibles et palpitantes, est préparée à des chutes qu'elle ne sait plus prévoir; elle est aussi plus tentante, un fruit délicieux de l'arbre maudit :

— Oh ! les larmes, disait Daudet, ce qu'elles ramènent à la profonde nature, ce qu'elles ont de séduction nouvelle, imprévue, foudroyante... Et la jolie malade qui doit mourir... qui, demain, ne pourra plus recevoir un baiser... quel désir vertigineux : ne pas la laisser partir sans qu'elle ait participé à ce que la vie a de plus impétueux et de plus tendre !... L'autre jour, au chevet d'un tuberculeux, un pauvre être qui se consumait comme une torche, yeux ardents et pommettes brûlantes... j'ai vu une femme exquise, la femme d'un de mes amis les plus chers. L'homme était condamné... Elle l'avait fait venir chez elle, parce que des liens de parenté vague les unissaient... Elle le veillait le jour... elle le

veillait la nuit... Mon ami était bien tranquille. Que craindre de ce condamné... de ce demi-mort? Il n'y pensait même pas, tellement ça lui semblait lointain. Moi, j'y pensais... je voyais entre ces deux êtres une force terrible et impérieuse... qui, d'un moment à l'autre, pouvait les jeter à l'irrésistible folie... J'aurais été frénétiquement jaloux si j'avais été à la place de mon ami...

— Et, fis-je... soupçonnez-vous?

— Non... Il est arrivé ce que les médecins nomment un collapsus. Le tuberculeux a plongé dans une sorte de coma... il est parti très vite...

Il se tut un moment, puis :

— La douleur, la souffrance... C'est l'affreux mystère de notre vie terrestre. Quelle haine j'ai pour elles !... Une haine d'homme du Midi... la même que pour la mort ! Et pourtant qu'elles sont passionnantes ! Quelle intensité de vie ! Quelles ouvertures sur nous-mêmes !...

« Voyez cet arbre, Rosny... ces feuilles d'écarlate... On dirait une noce... et c'est des funérailles. Des myriades de toutes petites bêtes le dévorent. Il y a une beauté dans la maladie, il y a une grandeur dans une belle souffrance

Et tant de détours, depuis la douleur qui approche sournoisement, à petits pas, comme une souris, jusqu'à la douleur solennelle qui vient au son des trompettes et des cloches !

Au mépris profond qu'il avait pour les hommes politiques, Daudet mêlait étroitement la crainte et l'aversion des Juifs. L'homme politique symbolisait pour lui le suprême mensonge social. La politique n'était que l'art de vivre du mensonge, du mensonge tout nu :

— Si voleur, si hâbleur que soit un négociant, il y a quelque chose derrière sa tromperie... il y a là marchandise ! Un faussaire risque la geôle. Le directeur de journal donne cinq, dix ou quinze centimes d'amusement. Mais l'homme politique, sans autre arme que son mensonge, prend la force, l'autorité, parfois la plus cynique des gloires. C'est le vibrion de Dumas. Il pourrit tout ce qu'il touche... il donne aux « places » une signification fétide... il détruit l'initiative et l'effort loyal. Avec ça, le plus amer comique, la plus sinistre galéjade... Vous est-il possible de lire un discours politique sans rire ? Quintes-

sence d'ineptie, triple extrait de sottise... et pourtant, c'est adroit, c'est cauteleux, plein de ruses d'hommes qui connaissent et savent exploiter les foules, ces monstres épouvantables, ces forces de géant avec des intelligences de rat ou de cochon d'Inde !

Sur les Juifs, Daudet partageait la plupart des idées de Drumont :

— J'ai des haines de race, disait-il, un peu malgré moi... et mon Dieu ! sans que cela me rende méchant pour les individus. Ainsi, j'ai l'horreur et la peur de l'Allemand, plus encore qu'en 70. Je vois une infiltration effarante... qui atteint tout le monde... surtout le redoutable monde des professeurs... qui sème l'avenir. Mon fils même — qui saura se dépêtrer — avale du poison. Ah ! les trompettes de Lohengrin !... Ce grand bruit strident d'un peuple dévorateur !... C'est pour vous expliquer ma défiance et mon angoisse devant le Juif... *la race des races...*

— Mais non, c'est très mélangé... partout ils ont pris du sang étranger.

Daudet riait silencieusement :

— Vous n'avez pas remarqué que les métis retournent tous à Israël... Tenez, Mendès,

chaque année, il devient plus Juif... Non, mais relisez la Bible. Les Romains mêmes n'ont pas ce ton absolu, et ce Dieu pour eux seuls, ce Dieu *jaloux* comme ils disent... Eh bien ! là-dessus vingt siècles de lutte sourde, âpre, implacable... Le *ghetto* crée et recrée sans cesse une mentalité irréductible... Le commerce, l'argent lient ce peuple d'un triple mortier. Mélangé? peut-être, mais quel instinct ! Actuellement, ils voudraient ne pas nous dévorer, ils nous dévoreront quand même ! C'est plus fort qu'eux. Et si nous ne trouvons pas un remède, c'est tout au plus s'ils nous laisseront les abatis !... Leurs voix rauques !...

— Les croyez-vous positivement plus malhonnêtes que les autres?... La rapacité et la duplicité du paysan sont si fortes !

— Elles se diluent... elles se perdent dans le tas. Au contraire, avec le Juif, elles font boule de neige des steppes russes jusqu'à Marseille, de Constantinople à Londres... Combien avez-vous connu de Juifs qui ne s'informent pas? Pas un sur mille. Et rien n'est terrible comme l'information... Seuls, parmi les Européens, les Allemands l'ont compris... Si nous n'arrêtons pas le mal...

— Et comment faire? Je ne pense pas que vous auriez le courage de les persécuter, de les mettre hors la loi... Moi, je ne l'aurais point. Alors, ces hommes qui ont résisté à deux mille ans de friction, dans des siècles formidables?.... Il faut les assimiler !...

— Ils aimeraient mieux revenir au cierge de six livres... au poing coupé... à la marche au bûcher, assis à rebours sur l'âne...

Il revenait volontiers sur ce sujet, que nous généralisions en parlant des races. C'était un point où il s'entêtait, lui si tolérant pour le reste. Il croyait à une irréductibilité profonde, non seulement entre les peuples, mais encore entre les terroirs : le Nord et le Midi. Ce grand satiriste des joyeux Méridionaux les aimait passionnément ; il voyait en eux la gaîté du monde ; en France, leur disparition entraînerait un ennui sépulcral. Inutile de dire qu'il savait leurs défauts. Il est encore celui qui les a le mieux mis en lumière, mais il adorait leurs qualités. J'estime sa vision des gens du Nord tronquée et fausse. L'idée d'Anglais enjoués ne lui entrait pas dans l'esprit ; il ignorait l'humeur joviale du rouchi français, du Gallois, du Vaudois.

De même attribuait-il aux Méridionaux une extrême puissance d'imagination : Tartarin vit presque uniquement de fables. Personne n'a vu mieux que Daudet l'ironie, la galéjade qui se mêle aux plus surprenantes impostures. Peut-être a-t-il moins bien marqué le sang-froid qui se mêle à l'enthousiasme de ses compatriotes, sang-froid sans lequel il n'y aurait évidemment pas tant de politiques provençaux, gascons ou languedociens.

Une réunion de Méridionaux est entraînante et captivante, mais on sent qu'il y a au fond une discipline, un art de s'emballer, qui a ses rythmes et ses limites. En ce qui regarde la puissance intrinsèque de l'imagination ou même son outrance, je ne crois pas que l'homme du Midi dépasse l'homme du Nord. C'est la manière qui est différente. Aucune *outrance* d'images, de récit, de types, ne dépasse Dickens ; le Lorrain-Vendéen Hugo est un des plus extraordinaires réservoirs d'images que notre sol ait produits ; songez à l'intensité imaginative de Poë, à l'éclat de Villiers, à la richesse visionnaire de Quincey. Au Nord, l'imagination apparaît plus maladive qu'au Midi, elle comporte maints désordres nerveux,

parce qu'elle se contracte, s'intériorise, alors qu'au Midi elle se dilate et s'extériorise.

Daudet avait-il une conception particulière de la vie? Il ne m'a pas semblé. Il avait des conceptions successives, souvent contradictoires, tout dépendant des heures, du temps, de la souffrance. Agnostique et divers, comment se fût-il donné une opinion sur ce monde si bizarre où notre pensée flotte comme une épave? Cependant, il n'était ni Héraclite, ni Démocrite, ni l'Ecclésiaste, ni le Voltaire de Candide, ni Schopenhauer. Ça ne lui semblait pas une simple farce, un jeu de Guignol comme à Hébrard, une gehenne comme à Leopardi.

Il avait ses jours de foi, de foi vague, mais sûre, où il croyait à je ne sais quelle tendance vers le mieux. Remué par de subits enthousiasmes, brassé par des admirations, acharné à vivre au sein de la douleur, il tournait vers son jardin des yeux émerveillés. Une sonate, un chant, un cri d'oiseau, le joli bruit d'une robe — et le sens de l'univers devenait charmant...

Mais comment n'aurait-il pas subi de lourdes vagues de pessimisme? La cruauté de la vie

éclatait dans sa chair. Fou de mouvement, il était rivé à son fauteuil, passionné d'aventure, il se voyait à jamais accroché, à jamais enfermé dans la plus casanière des existences. A chaque instant, les chocs odieux du mal, l'arrivée de la meute sinistre. Des nuits dures, des sommeils au chloral, qui le laissaient accablé et courbaturé... Puis il connaissait si bien l'instabilité humaine, la fragilité des affections, les haines, les trahisons, le perpétuel maquillage des âmes... Tout de même, de cet ensemble, la tristesse ne jaillissait qu'exceptionnellement — du moins pour le visiteur et pour l'hôte. Le pauvre homme aurait plutôt été consolant ; il tirait la gaîté de ce qui aurait pu lui paraître épouvantable ; il faisait revivre des êtres amusants et des circonstances enivrantes ou joyeuses. En me tournant vers l'amont, je le vois plus souvent « roboratif » que déprimant ; il donnait du courage et de la confiance ; il attribuait aux efforts un prix considérable ; il chantait la clarté, la grâce, le sourire des choses, la beauté de l'aventure, les enchantements de la lumière, des eaux et des fleurs, la joie fine des scènes familières, les bontés secrètes de l'homme...

De cœur, sinon d'esprit, c'était un optimiste.

V

JOURNAUX ET REVUES

CHAPITRE CINQUIÈME

JOURNAUX ET REVUES

C'EST le premier journal où j'ai mis le pied. Il était, à cette époque, dirigé par un homme dit du monde, nommé d'Hubert, que je n'ai du reste jamais rencontré dans aucun autre monde que celui qui déambulait sur les boulevards. J'étais entré au *Gil Blas* par la grâce d'un déjeuner, chez un marchand de vins des Halles, fameux pour sa cuisine. Frantz Jourdain m'avait conduit là, en compagnie d'un homme charmant, nommé Sauvage, qui tenait une sorte de teinturerie d'art, et d'un actionnaire du *Gil Blas*, vieil homme perspicace et plein de « tuyaux ».

Au demeurant, Frantz Jourdain avait, par devers soi-même et sans me prévenir, résolu de me faire entrer au *Gil Blas*. Je l'ignorais,

je m'étonnais de ce déjeuner qui fut exquis, où Sauvage et l'actionnaire dirent des choses assez balzaciennes.

Quelques jours plus tard, Guérin, le secrétaire de rédaction, me télégraphia de venir le voir. Je trouvai un homme usé, chauve, fumeux, avec des yeux ensemble abrutis, cyniques, madrés et désillusionnés, une voix craquelée et crapuleuse. Cette épave rejetée sur la côte parisienne avait le *Gil Blas* pour refuge, et pour recours suprême, s'il le perdait, il n'avait qu'à mourir. Aussi bien s'accrochait-il désespérément avec mille ruses, et en ratissant sur les honoraires des collaborateurs. Il me reçut vaguement, avec des intentions d'amabilité, me demanda « un conte » de temps en temps, puis :

— Ce sera soixante-quinze francs !

— Ah ! fis-je.

Mon ah ! ne signifiait rien du tout. J'ai toujours mal défendu mes intérêts, sauf dans de très rares circonstances où, soudain, je fais un effort, par principe. Guérin crut que je protestais ; il reprit :

— Eh bien ! cent francs...

Pour un débutant, le prix était convenable.

A cette époque, le *Gil Blas* voyait le commencement de sa décadence. Il avait encore une grosse réputation, il restait le journal littéraire de l'époque, mais *l'Echo de Paris* à dix centimes venait de surgir et sapait le confrère à trois sous. La pornographie, qui avait joué le grand rôle dans la « boîte », s'atténuait un peu : on admettait tous les genres. Je présentai une histoire aussi innocente qu'un conte de Berquin et qui réussit.

Ma collaboration fut intermittente, du fait de Guérin, qui me faisait « passer » à sa guise. Il fallait savoir y faire. En le fréquentant, en le flattant, en dînant avec lui, on régularisait sa situation. Il ne vous en voulait pas si vous l'oubliiez, mais il vous négligeait. C'est par hasard que parfois, j'ai été son compagnon de taverne.

Le *Gil Blas* avait encore une salle de rédaction : les collaborateurs pouvaient causer, mais l'habitude était déjà née entre chroniqueurs de se voir peu et de ne pas perdre son temps en palabres. Le Seigneur du *Gil Blas*, Richard O'Monroy, ne se prodiguait point ; on rencontrait de-ci de-là le brillant humouriste Francis Chevassu, qui allait devenir le rédacteur en

chef. Parfois, on était cinq ou six chez Guérin, qui servait toute espèce d'anecdotes, la plupart intéressantes, car cette pauvre créature avait ramassé d'innombrables coquillages au cours de son périple.

On voyait Pierre Veber, dans une très longue redingote grise, à la mode, le visage ensemble spirituel et enfantin, l'œil vif, vigilant, finement moqueur. Parfois Ajalbert, toujours bourré d'anecdotes ; Gustave Guiches, fureteur, mélange singulier de gravité et de sourires ; Maizeroy, sanglé dans les plus beaux pardessus de Paris, qui lui seyaient à merveille ; Montégut, ardent et agressif ; Grosclaude, Champsaur, qui semblait toujours chercher un objet perdu ; Ginisty, Louis de Gramont, plus rarement Lemonnier, roux et brusque, une voix de gros chien qui semblait menaçante et qui était timide. Mendès, Silvestre, grands ténors de la chronique licencieuse, étaient passés à l'ennemi.

Donc, le *Gil Blas* commençait à sentir la terre. Le temps n'était plus où il éclatait sur le boulevard, piaffant, belliqueux et pornographique. Alors Maupassant, Mendès, Silvestre avec Richard O'Monroy en seconde ligne, faisaient un bruit de mousquetade et de pétarade.

On payait des prix inouïs inaugurés par la bacchanale naturaliste, les tirages abondants, le soudain reverdis du roman et l'engoûment du public. *L'Echo de Paris* donna son croc-en-jambe, en débitant le conte salé pour dix centimes. Général en chef, Mendès avait filé, en emportant avec lui une escouade de rats d'égout : il refera le même coup lorsque Xau fondera la concurrence à cinq centimes.

Les pennes raccourcies, le *Gil Blas* s'abattait pesamment. La maison ne faisait pas même bonne mine ; la direction fleurait la dèche ; Hubert coula ; on vit émerger Albiot, petit Mercadet assez bonhomme, râleur, qui ébaucha de vagues bluffs, les rata et se rabattit sur le ratissage, suppression des faux frais, chroniques à prix de famine, feuilletons chétifs, plus mal rétribués encore que les chroniques. Francis Chevassu fut promu rédacteur en chef ; Richard O'Monroy resta le doge du conte : tous deux avaient de l'esprit, mais Chevassu davantage. On connaît sa série, très amusante et fort littéraire, « les grands enterrements, où il faisait discourir des morts illustres, comme Renan », ou des vivants illustres, qu'il supposait défunts.

Chevassu était fin, paresseux, sensuel, gour-

mand, délicat, humouriste et ironiste. En bon confrère, il garda, presque intégrale, l'ancienne rédaction. Elle continuait à potiner chez Guérin, ou bien se réfugiait chez Tortoni, qui allait trépasser, au Napolitain qui persiste. On rencontrait encore le vieux Scholl, joyeux jongleur du verbe ; Mendès insolent, lyrique, saoul, cynique et incohérent, dont la chemise saillait entre le gilet et le pantalon ; Maizeroy, magnifique de stature et de pardessus, le chef déjà blanc — son beau toupet — avec une petite moustache noire de garde-française ; Bonnetain inquiet, les yeux pleins de son destin noir, avec des rires subits de méridional, què la galéjade élève au-dessus des contingences ; l'impatient, convulsif, combatif, orgueilleux, vaniteux, pitoyable Maurice Montégut ; et plusieurs de ceux que j'ai nommés déjà, avec d'autres qui accouraient de tous les bureaux de rédaction ou des théâtres, habitués des cabarets, oiseaux de passage : un Blavet, un Gille, un Lorrain, un Courteline, un Donnay, un Capus, un Méténier, un Alexis, un Arène, un Grosclaude, etc.

On jouissait encore d'un reflet des mœurs du

Second Empire ; les flâneurs pullulaient ; le journalisme comptait moins d'animaux ponctuels, furtifs, asservis ; la blague jaillissait débridée ; le boulevard conservait un prestige, mais la concurrence était fort âpre, ce me semble, tous ces gens en quête de l'os à moelle, avec une rage entremêlée de gouaille.

Ce vieux maréchal de la chronique, Aurélien Scholl, au masque pesant, voire crapuleux, et dont le monocle durcissait l'œil, n'avait pas l'esprit qui ménage la victime : il y allait à coups de stylet, parfois de merlin ; il aimait à choisir une tête : Léopold Stapleaux fut la plus notoire. Avait-il *beaucoup* d'esprit? On l'a contesté. J'hésite. Il l'avait très agile, sûr à la riposte, saisissant au vol le mot qui fait rebondir le trait.

Son entraînement était prodigieux. Daudet le dépeignait en bras de chemise, s'exerçant avec sa cuisinière ou son valet de chambre. L'homme avait un fonds de morgue et une dent de *bull dog.* Parce qu'il voulait le luxe avec acharnement, il ne fréquentait que les établissements les plus chic et donnait de forts dîners où il fallait se résigner à ses feux d'artifice. J'ai, de-ci de-là, tâté sa promptitude à renvoyer la

balle : chaque fois, riposte du tac au tac. Pourtant, un soir, Daudet lui tint tête, par gageure, pendant près d'une heure ; mais le romancier s'avoua exténué.

Scholl me témoignait une certaine sympathie ; je n'ai pu en deviner la cause ; aucun de nos atomes ne crochait. Au reste, j'éprouvais du plaisir à l'entendre ; dans le tête-à-tête, sa bénévolence se décelait telle que je me demande si, au fond, ce n'était pas un genre d'homme assez doux que la galerie envenimait.

Chevassu pratiquait la blague en demi-teinte ; Montégut se montrait pointilleux, souvent sec, et souffrait amèrement de toute supériorité ; il se voulait l'égal des plus illustres et des plus riches. Un jour qu'un rasta venait de choisir devant lui un cigare de cinq francs, il voulut immédiatement l'imiter, disant :

« Je ne souffrirai pas que, en ma présence, un individu s'offre des cigares plus chers que je ne m'en offre ! »

Montégut, avec un style médiocre mais vivant, une imagination nourrie, avait le don de s'adapter à maints genres. Par destination, c'était une nature douloureuse et crispée ; il souffrait ; un de ses yeux commençait à se

gâter ; il lui fallait travailler violemment pour gagner sa vie.

Quand mourut le *Gil Blas*, où il était un personnage, son sort devint misérable. Apre à courir la copie, il écrivit dix romans qu'il n'avait aucune envie d'écrire, des romans « plaçables », où l'aventure dominait et qui ne manquaient point d'intérêt. Sa vanité chatouilleuse, le sens suraigu de sa valeur, durent alors lui valoir de rudes chagrins et d'amères révoltes. Incontestablement courageux, autant qu'il était désagréable (je ne le dis pas pour moi, il me plaisait assez et toujours me parla cordialement), il eut mainte querelle. Qui se souvient d'une violente polémique avec Daudet, qu'il accusait de lui avoir « chipé » le sujet d'une pièce — je crois bien que c'est *l'Obstacle?* — Daudet répondit paternellement. Montégut se montra injurieux et plein d'atrabile.

Au café, Mendès procédait par foucades. Pauvre d'ironie, tournant assez mal l'anecdote, incapable de suivre une idée, il se rattrapait par une véhémence souvent éloquente, toxique, avec des crises d'exaltation, qui lui donnaient l'ascendant et le rendaient redoutable à la plupart des hommes de lettres. Nous y reviendrons.

Gustave Guiches, d'une voix qui passait du grave au doux, plus plaisant que sévère, truffé d'anecdotes, l'œil malin, parisien et provincial, mystique et sceptique, ambitieux et sans constance, mêlant la tradition Barbey-Villiers-Bloy à l'entregent boulevardier, avait les éléments du talent, toute la sauce qui attendait la pièce de résistance. Il y a bien des gens qui ne le valent point et qui sont célèbres. Malgré des traits assez vifs, il n'y avait en lui aucune méchanceté (à peine quelques rancunes, manifestées par des vengeances anodines, des vengeances de mots plutôt que de faits). Il se montrait serviable. Doué de fortune, il eût été excellent. Je lui dois un souvenir charmant, et charmant sans cause bien précise, comme sont la plupart des bons souvenirs.

Ce jour-là, Guiches nous amena, Malherbe et moi, déjeuner chez Lavenue, près de la gare Montparnasse : Malherbe dirigeait le service d'édition dans la vieille maison Quantin, alors tombée aux mains chaotiques de May. Nous eûmes un joli repas, fin, bien servi, qu'arrosait un vouvray gentil et assez sournois. C'était un de ces jours où le soleil semble promettre la vie éternelle ; sur les petites charrettes, et dans

les doigts des bouquetières, les fleurs formaient des îlots odoriférants ; le teint des femmes était de nacre, d'églantine, de camélia. Nous déjeunions dans une manière de tonnelle où pénétrait l'Invitation au voyage, le roulement des trains de la gare Montparnasse.

Guiches parlait de l'éternité. Sa voix mystérieuse évoquait les images saintes, la minute saisissante de l'élévation, les cantiques du mois de Marie, le Chemin de la Croix dans l'ombre des nefs millénaires, les reposoirs des processions, et les plus beaux souvenirs s'élevaient avec le Vouvray, toute notre enfance catholique éperdue de prières, frissonnante d'espérances, que le bruit des cloches remplissait d'une joie frénétique...

Pierre Veber ne m'est pas apparu comme un causeur ; il a la voix plutôt fluette ; il procède par petites touches ; son don comique, un comique qui comporte des nuances délicates en même temps qu'excentriques, et son esprit d'observation sont incontestables. Il a fait un étincelant homme de théâtre. Il pouvait encore mieux faire ; deux de ses romans sont pleins de finesse captivante.

Fernand Xau était alors un grand reporter, homme menu, au visage mou, coloré et vague, aux membres mal jointés, au corps mal équarri, aux yeux perplexes, à la voix brumeuse, couverte, usée et douce. On le voyait rôder dans les couloirs et disparaître dans les encoignures. Intelligent mais peu significatif, poli jusqu'à l'approbation perpétuelle, il semblait destiné à jouer les comparses. Cependant il étonnait par des coups de reportage inattendus ; il savait s'introduire auprès des puissances, se faufiler dans les foules, arriver à l'heure des événements, dénicher des secrets, et sa manière de raconter n'était pas déplaisante.

Il avait fondé des journaux satiriques, s'était remué en province et mêlé aux luttes électorales. Ses compagnons savaient bien qu'il était toujours en quête, le nez au vent, l'esprit en éveil, résolu à saisir l'occasion et à la faire naître. Il devait rendre à *l'Echo* le croc-en-jambe que celui-ci avait administré au *Gil Blas*.

A de longs intervalles, s'amenait Camille Lemonnier, au masque de dogue roux, aux

yeux gris jaune. Taillé en force, brusque, rude de voix, rouge, les cheveux drus et plaqués sur la tête, pérégrinateur, voyageur, sa personnalité semblait se livrer et n'était pas saisissable. A Paris, il venait en passager, traversant les bureaux de rédaction et les revues, dînant de-ci de-là chez des amis, ennuyé d'avoir à gagner sa vie par des voies qui l'agaçaient, cordial, un peu chaotique, un peu ahuri.

Il semblait mal comprendre ce qu'il comprenait parfaitement. Peu d'hommes furent aussi férus de littérature et eurent autant d'amour pour les vocables. Il pratiquait passionnément le dictionnaire et vivait dans l'inquiétude perpétuelle des livres nouveaux qui lui révélaient des coins de sa nature qu'il avait jusqu'alors ignorés. Cette inquiétude ne lui a pas permis d'éclaircir suffisamment sa personnalité ; il la cherchait sans cesse à travers des manifestations nouvelles. Pourvu de toutes les recettes de la phrase, du récit et de la description, avec une vision chaude et vive, il savait être intime, violent, dramatique, lyrique, poétique, très réaliste ou très rêveur. *Le Mâle* est un livre plein de recoins savoureux. *Le Vent dans les moulins*, une merveille de vie locale. *Le Mort*

possède une incontestable force tragique. Mais Lemonnier remettait lui-même son succès en suspens, si bien que sa réputation demeurait au-dessous de son mérite et que, digne d'être le maréchal des lettres belges, il n'en fut qu'un doyen mal admiré.

Il montrait le plus souvent un air de vaillance. Parfois, accablé, il cachait à peine l'amertume et la désillusion. Il m'a parlé de la mort avec de beaux accents.

Les lettres parisiennes l'honorèrent d'un banquet, où il dit des choses remarquables, et dont il attendait, avec candeur, je ne sais quelle consécration de gloire. Il eut des procès fâcheux, l'un à Paris, l'autre à Bruges. À Paris, ce fut pour un conte assez monté de ton et d'action : dans une mine, une femme s'offrait en holocauste aux misérables, et les misérables en profitaient d'une manière qui excita les susceptibilités de la magistrature.

Lemonnier appela beaucoup de confrères, les uns comme témoins de moralité, les autres « pour le soutenir par leur présence ». J'étais de ces derniers. L'écrivain avait un air solennel et nous serrait la main comme on fait aux enterrements. Picard proféra un éloquent plai-

doyer, avec un puissant accent de terroir ; le barreau lui fit une ovation, et le conteur s'entendit condamner à mille francs d'amende, je crois, ou quelque chose d'approchant.

J'ai revu Lemonnier, peu avant la guerre, à Bruxelles. Alors âgé de soixante-cinq ans, sa force décroissait ; il exhalait une poignante mélancolie, l'horreur d'un destin cruel...

En somme, je l'ai rencontré souvent, je ne l'ai guère connu : ainsi qu'il échappait à soi-même, il échappait à autrui. C'était une force, un assemblage d'admirables qualités qui se heurtaient et s'éparpillaient... S'il avait su se concentrer, il en eût été plus grand, surtout il se fût mieux imposé soit à l'élite, soit à la foule — ou aux deux. Tel quel, je le tiens pour un écrivain de large envergure, à qui on n'a pas rendu la justice qu'il mérite. J'en vois dix autres, menus, diserts, mariolles, que le public déguste avec componction et qui ne valent pas tous ensemble le sanguin, virulent et malheureux Camille.

Sous la direction Albiot-Chevassu, la lueur du *Gil Blas* continuait à décroître. On essaya

de ranimer ses chandelles par de la piaffe et on imagina une fête « bien parisienne » épicée par l'O'Monroy le plus égrillard. Cette fête, qui attira tout le boulevard et tout Montmartre, laissa le *Gil Blas* dans son marasme.

Chevassu traitait ses collaborateurs avec une honorable bonhomie. Je l'ai pourtant pris un soir pour un ogre. Nous étions trois du *Gil Blas*, lui, *l'autre* et moi, à une réception de l'Élysée où régnait alors Félix Faure. Une foule assez arsouille s'y disputait les champagnes, les petits fours et les sandwiches, avec une voracité sauvage.

Le haut Félix montra, vers minuit, son plastron barré du cordon rouge. Sur le corps considérable, la tête apparaissait petite, rougeaude et vulgaire. Il saluait la foule avec un petit air de souverain. On attendait le souper. De bonne heure, des queues patientes s'accroissaient devant les portes qui défendaient le sanctuaire aux victuailles. Cette multitude, au demeurant composée d'hommes et de femmes accoutumés à une vie confortable, évoquait les mendiants qui attendent la soupe à la porte d'une caserne. Chevassu, étincelant ce soir-là, nous avait divertis de blagues à la Chat noir et

menés auprès d'une jeune personne dont les cheveux blonds et le visage éclatant effaçaient toutes les chevelures et tous les teints. Quoiqu'il eût réussi à se réconforter au buffet, il criait famine, avec des soupirs d'anthropophage. Un ah ! venait de se faire entendre dans la foule, la longue aspiration de l'espérance collective : les portes s'ouvraient aux soupeurs, et l'avant-garde se ruait déjà sur les viandes.

— Il faut que je mange ! rauquait Chevassu.. ou que j'assomme quelqu'un...

Ayant dédaigné les queues, il n'avait acquis aucun droit.

— Mais, remarqua-t-il, la noble intrigue et le népotisme ne sont pas de vains mots. Nous allons séduire et corrompre...

Je ne sais ce qu'il raconta aux huissiers, mais, tout de suite, il les fit rire, les médusa par des récits burlesques et fantasmagoriques. L'un d'eux ouvrit une porte condamnée : la foule nous voyant frauder l'octroi rugit de fureur et tendit ses mille poings. Mais déjà nous étions dans la place : je vois encore Chevassu vainqueur des viandes rouges, des viandes blanches, des truffes, des pâtés, des desserts... Un huissier à belle chaîne nous conseillait doctement de

boire un mélange de bordeaux et de champagne : chacun sait que ce mélange mérite de n'être pas dédaigné.

La mort de Chevassu ne m'a pas surpris. Il était grand, épais, mais de chair maladive, trop souvent enrhumé. Il a su tirer, comme Heredia, le maximum de profit d'un minimum de travail. Comme tous les paresseux, il subodorait les sinécures ou les demi-sinécures, ces postes reposants, qu'à la rigueur on fait créer par ses amis. Mais c'était un galant homme, sans fiel, avec un talent assez vif pour mériter d'en vivre... sans excès de fatigue.

❧

Le rôle de Guérin se rétrécissait avec la décadence du *Gil*. Il ratissait tant qu'il pouvait pour le compte de l'administration, et je fus une de ses victimes. Le *Gil* m'avait commandé un feuilleton depuis le temps d'Hubert, et on avait convenu de quarante centimes la ligne, somme respectable pour un demi-débutant. Sous couleur de parler du feuilleton, Guérin me donnait des rendez-vous presque clandestins. Il me tenait des propos incohérents et énigmatiques.

Il faisait des allusions à peu près incompréhensibles.

Un soir, nous demeurâmes assis une bonne heure l'un devant l'autre. Il faisait chaud, étouffant et sinistre ; une sale lumière de gaz éclairait d'odieuses paperasses. Guérin, occupé tout ensemble de moi et de diverses épreuves, ne parlait que par intermittences : il noyait le poisson. Enfin, d'un air de maquignon, honteux et cynique, il leva quatre doigts. Et comme je faisais mine de ne pas comprendre :

— On ne peut donner que quatre sous la ligne pour le roman !

Puis il baissa la tête sur un filet. J'essayai de protester ; il faisait des mines contrites :

— La caisse se vide !

Et quand je cédai enfin (*L'Autre Femme* est un livre difficile), il eut un petit rire gêné et goguenard.

✦

Albiot, s'étant querellé avec le Conseil d'administration, résolut de fonder un journal lui-même et trouva, pour le départ, quelques fonds qu'il espérait grossir en route. Le journal devait

se nommer *le Grand Journal* et avoir un format supérieur à celui des plus fortes gazettes du matin.

Ce fut un hourvari le long des boulevards ; Albiot savait chauffer la réclame. Ses hommes faisaient la retape pour former une rédaction : comme aucun traité ne me liait au *Gil Blas* et que Chevassu n'y mettait point d'obstacle, j'acceptais une chronique chez Albiot, et je promis un roman. Guiches fut le rédacteur en chef. On s'installa assez pauvrement : c'était provisoire. Dès les premiers numéros, nous flairâmes la dèche.

Albiot recevait avec grandeur et bénévolence ; Guiches se montrait bon enfant ; les chroniques furent quelconques, et on me pressa tellement pour le roman que je le donnai par lambeaux.

D'abord les bureaux regorgèrent de monde et de sourires. Puis, les visiteurs se raréfièrent ; ceux qui venaient avaient la mine inquiète ; Guiches passait de l'ironie à la goguenardise ; Albiot était invisible pour tous ceux qui réclamaient des pécunes. Quand je lui remis le premier paquet de copie, je tentai d'obtenir un engagement, un bout de lettre ou du moins

qu'on me fixât un prix. Albiot, tout de suite, se rappelait un travail urgent, ou bien, un homme d'affaires l'attendait dans une pièce voisine, un capitaliste...

Quand je fixais moi-même les conditions :

— Oui ! oui ! nous nous arrangerons... vous serez content ! affirmait-il en brusquant l'entrevue.

Je le revois, ses yeux tour à tour vifs et vagues, le visage aimable et contracté, un peu de sueur aux tempes. Ce n'était sûrement pas un méchant homme ; s'il avait été riche, il eût été généreux jusqu'au faste. Au reste, j'étais fixé. Chaque fois qu'un homme m'a dit : « Nous nous arrangerons ! » les résultats ont été médiocres.

Je réussis du moins à obtenir une « avance », avec chaque paquet de copie. Je ramassai ainsi quatorze cents francs, ce qui n'était pas le tiers de ce que j'avais réclamé, et jamais le *Grand Journal* ne me versa un patard de plus, vu qu'il trépassa pieusement, après une courte existence, chargé des malédictions de vingt hommes de lettres.

Après quoi, ceux qui venaient du *Gil Blas* se raccrochèrent à leur vieux navire. Il faisait eau

de toutes parts et finit par débarquer sa rédaction sur le radeau de la *Méduse*. Chevassu, Maizeroy, Veber, voire O'Monroy, Ginisty, louvoyaient heureusement sur la mer des gazettes ; d'autres demeuraient en détresse. Pour Guérin, ce fut le grand naufrage. On lui donna une petite place à la campagne, dans les contributions. Pourri de parisianisme, il dut quitter à la fois sa ville et une maîtresse dont il ne pouvait se passer. Il goûtait auprès d'elle le plaisir de se faire battre... Enfin, il aimait les petites femmes cloîtrées, et je l'ai entendu dire, avec une mélancolie railleuse et gourmande : « Ah ! mon vieux, si on me donnait un café-concert !

Tout lui faillit, jusqu'au bonnet d'âne ; il ne put survivre ; un beau jour on le trouva inerte dans un compartiment de première classe, où il s'était débarrassé de l'existence.

❖

Pendant ce temps, l'*Echo de Paris* prospérait, sous le règne de Valentin Simond, secondé par son fils Henry Simond. C'était une feuille plutôt radicale, où la licence avait ses coudées franches. Il a formidablement changé par la suite, mais

il faut remarquer que c'est après la mort du père : éternelle histoire de la divergence des opinions et des doctrines entre générations successives.

Les poids lourds de l'endroit, je l'entends au sens figuré, étaient Mendès, Fouquier, Lepelletier de Bouhélier, Bauer, Silvestre, Courteline. Encore qu'au second plan et bien que son art ne dût guère séduire Valentin, Marcel Schwob jouissait d'une influence souterraine. Il y avait Reibrach, François de Nion, Descaves, plus tard Jules Renard, moi-même et quelques légumes chétifs. Le secrétaire de la rédaction était Rosati ; un caissier bougon et qui ne payait pas volontiers séjournait dans la grotte aux écus : il est mort prématurément, sort normal des caissiers, qui vivent en cloportes dans des caveaux et des cages.

Valentin Simond, gras d'une graisse fondante, le teint d'un navet fuligineux, la démarche roulante, se décelait tout à fait malsain et destiné à une disparition prochaine — ce qui ne manqua point. Mendès et les autres poids lourds le fréquentaient familièrement ; mais les jeunes rédacteurs voyaient surtout Henry Simond, très maigre, le nez effilé, la moustache peu conquérante et le teint hâlé.

Je n'ai personnellement eu à me plaindre ni de l'un ni de l'autre. Valentin m'offrait galamment des permis de chemin de fer et me parlait dans les couloirs, en passant, avec des inflexions amies. Henry Simond m'accueillait avec politesse ; il m'appela « cher maître » de bonne heure et loua mes contes : lorsque le journal devint décidément politique — et réactionnaire — les contes cessèrent de paraître régulièrement, mais Henry s'en excusait avec courtoisie et se plaignait des nécessités de l'heure dreyfusienne. Il m'est totalement impossible de témoigner de l'intelligence ou de l'inintelligence de Valentin et d'Henry Simond : les paroles que j'ai échangées avec eux n'eurent jamais le caractère de la causerie ; il s'agissait invariablement de questions pratiques et peu subtiles. Parfois, je fus assis quelque temps dans le bureau d'Henry, qu'occupaient simultanément des personnages redoutables. Dans ce cas, Henry ne prenait qu'une part incidente, et fort sommaire, à la causerie.

Rosati, le secrétaire de la rédaction, est un homme avisé, averti, intelligent, parfois abrupt, parfois charmant, qui connaît à merveille la mécanique parigote. Il inquiétait les légumes

chétifs par des sautes d'humeur. Schwob disait souvent : « Qu'est-ce qu'il a à m'en vouloir? Pourquoi s'est-il mis à me détester? » Je pense bien qu'il détestait certaines gens, mais il savait aussi témoigner, avec une certaine persévérance, de la mauvaise humeur ou de la morosité à ceux qui ne lui déplaisaient point. Quand il le fallait, il cassait les gens aux gages avec une apparence de férocité. Mais il n'est point féroce. Il connaît la pitié. Il aime à seconder — pas toujours — ceux dont la situation est un peu dure ; il fait, autant qu'il est en lui, passer leurs chroniques, mais pas aux dépens du journal.

C'est l'homme du monde qui sait le mieux abréger une entrevue, d'une façon qui trouble les novices. Il a l'air d'amorcer une conversation, il a un sourire, sa voix est gentille, et soudain la poignée de mains « tangentielle ». On n'a pas le temps de se reconnaître, il est déjà le nez sur ses paperasses, le visiteur n'existe plus... Au reste, il flaire « ceux qui ne savent pas partir » et les fait filer en vitesse.

Je suppose qu'il est sceptique. Il adoptait « secrétarialement » les opinions de l'*Echo*. Quand la feuille devint conservatrice et nationaliste, Rosati inspecta les chroniques avec une

sévérité conservatrice et nationaliste. Les contes surtout furent sarclés, épluchés, raclés. A la moindre gaudriole, Rosati fermait la barrière. « Nous ne publions *plus* du Mendès ! »

Je n'ai eu qu'à me louer de lui. Il ne m'a pas fait la moindre crasse : de lui à moi, ce fut un homme qui ne manqua ni de délicatesse ni de cœur.

A l'*Echo* d'avant le *Journal*, Catulle jouait les satrapes. Il avait son antre, où il fumait, écrivait, découpait, braillait, bavardait, hyperbolisait. Il pouvait être généreux, Il le fut plus d'une fois pour tels confrères. Sans que je l'eusse demandé il m'a rendu service — en recommandant un roman à l'*Echo*, qui le publia. Par la suite, il fut invariablement équivoque et dangereux. Il m'a desservi dans diverses circonstances. J'ai lieu de détester sa mémoire... avec correction... et en tout cas le droit de parler franchement.

On dit qu'il a été beau. M. Dieulafoy m'affirmait qu'à seize ans il ravissait. Parfois, on l'habillait en fille, et il faisait illusion, il possédait les grâces féminines, ce que j'ai peine à croire, car ses gestes manquaient totalement du rythme qu'il possédait surabondamment comme poète.

D'autres l'ont dépeint à vingt ans, comme un joli Christ blond. D'autres ont vu, vers la trentaine, un Bacchus séduisant. Je ne l'ai connu que flétri, les yeux exorbités, injectés de bile et de sang, la démarche grossière plutôt que lourde, le buste épais, mal campé sur des jambes assez courtes, le cheveu rare, la barbe passable. Coquet et aussi débraillé (1), une cravate blanche et molle, la chemise qui dépassait entre le gilet et le pantalon, la voix rauque, éraillée, je veux croire qu'il pouvait plaire, mais ni par le charme, ni par l'élégance, plutôt par une espèce de fascination et par des trucs de commis voyageur littéraire.

Il inspirait une sorte de terreur. J'ai vu des hommes de lettres fort braves qui tremblaient devant lui ; d'autres appréhendaient jusqu'à l'angoisse ses colères. Avec cela une outrance qui éclate dans son œuvre et en constitue non l'originalité (l'homme était un réservoir de réminiscences), mais une manière de personnalité. Il savait s'imposer aux directeurs de

(1) Je me souviens, à *l'Echo de Paris*, de lui avoir vu égaliser les manches d'un habit, usées au bout, à l'aide des grands ciseaux de la rédaction. Le naturel avec lequel il opérait était fort divertissant.

journaux comme aux éditeurs ; il bouclait les affaires en vitesse. Mme C... racontait qu'un jour elle avait rencontré Mendès, rue de Richelieu. Il lui avait demandé : « D'où venez-vous? Où allez-vous? » Mme C... avait répondu : « Je viens de chez X..., le nouvel éditeur... Je dois y retourner tantôt.

— Bah ! fit Mendès... Croyez-vous qu'il ait de l'argent?

— Il doit *encore* en avoir... il vient seulement d'ouvrir boutique. »

Une heure plus tard, Mme C... revenait chez X... Elle y trouva Mendès, qui venait de signer un traité et qui empochait un matelas de billets. En un moment, *veni, vidi, vici.*

Cet effrayant bonhomme était vaillant. Il allait gaillardement sur le terrain et s'y comportait en furieux, chargeant à fond l'adversaire. Au reste, il s'escrimait très mal, fut blessé par Maizeroy et faillit bien être tué par Vanor. Ce Vanor, garçon sportif, me disait avec flegme :

— Quand je l'ai vu foncer sur moi comme un chien enragé, je me suis dit : « Mais il veut me tuer ! Alors, j'ai paré et frappé, malgré moi. »

Mendès, atteint au ventre, fut sauvé par l'accumulat des graisses.

Quoi qu'il en soit, il buvait, mangeait et aimait largement. « Mon régime est fait de tous les excès ! » déclarait-il. Le surprenant est qu'il gardait sa vigueur d'écrivain et qu'on le retrouvait chaque soir solide et tapageur. Quelques amis l'aimèrent jusqu'à la fin alors que d'autres se retiraient de lui et le vitupéraient.

Courteline, fin, observateur, loyal, dont l'âme est certes généreuse, l'a de tout temps défendu avec force, et l'excellent, l'honnête Dierx lui resta fidèle jusqu'au dernier jour...

Mordicus, il garda l'ascendant. On le trouvait aux générales ou aux premières, alerte, littéraire, souvent agressif, qui faisait trembler auteurs, directeurs, acteurs et actrices. Son feuilleton bouillonnant, surchargé d'épithètes somptueuses, souvent absurde, avec des éclairs de lucidité critique, avait cette valeur d'être artiste et de manifester un amour furieux de l'art. Quelques-uns ont voulu qu'il n'aimât pas même la poésie, les lettres, la musique. C'est injuste. L'homme était passionnément artiste ; il adorait les belles phrases, le rythme chaud, le lyrisme. S'il n'eût pas aimé tout ça, pourquoi

aurait-il écrit? Il pouvait faire mieux. Cantonné dans les affaires, qu'il entendait fort bien, il eût gagné bien plus d'argent que par ses spéculations de poète, de romancier et d'homme de théâtre. Pour lui, la Gloire n'était pas un mot vide, il y aspirait frénétiquement, il y rêvait comme un jeune romantique : il eût pu être un admirable ferment, un grand propagandiste du beau...

La jeunesse en parlait rudement ; on exagérait encore son tempérament pasticheur ; mais ceux qui entraient dans son orbe subissaient et sa puissance réelle et sa puissance fictive... A peine une portière de wagon l'eût-elle tué, dans les ténèbres, tout le monde l'oublia. Je n'ai plus revu pareil effondrement. L'homme ne se maintenait que par sa véhémence, son audace, et je ne sais quelle force dissolvante.

Son œuvre est vaine ; il faut trop chercher pour découvrir quelque joyau, quelques fleurs exquises. Elle rend plus basse l'humanité déjà si basse. Ce n'est pas le pessimisme amer souvent fort noble, qui correspond à la troublante férocité du monde, c'est une complaisance perpétuelle envers ce qui enlaidit la sinistre destinée. Avec cela, je le répète, un amour si fer-

vent de l'art qu'il faut lui pardonner bien des choses, des dons inouïs, un lyrisme aigu et chaotique, le sens strident des littératures, presque de toutes les littératures... Au total, l'effort le plus inutile que je sache et, de tous les talents qui parurent celui, peut-être, dont on dirait le plus justement qu'il eût mieux valu ne pas jaillir du néant.

Il fut une décade où le grand Bauer faisait figure de puissance, puissance qui s'exerçait dans une sphère étroite mais sûre. Je revois nettement cet humain énorme, ces yeux bleus dans un brouillard, ces cheveux qui bouclaient, et, dans le visage, une ressemblance confuse avec Dumas père, et Dumas fils, ce qui fit courir le bruit, invérifiable, qu'il était un fils naturel du collaborateur de Maquet. Ce n'est pas à lui, je pense, que se rapporte l'anecdote relatée par Mme Stern : « Un chroniqueur débutant vint dire à Dumas fils :

— Monsieur, on prétend que je suis votre frère

— Eh bien ! Monsieur, il faut en profiter! riposta Dumas...

Henry Bauer profita ou ne profita pas de sa ressemblance, mais, en 1893, il passait pour redoutable. Ce n'est point par sa parole diffuse, pâteuse, hésitante. C'était par la plume. Plume batailleuse, agressive... Bauer se voulait de l'avant-garde. Craignant toujours de manquer le train, il louangeait des réputations montantes, et il était sincère, je crois. Quand il voulait quelque chose pour lui-même, il prenait des allures menaçantes.

Au théâtre, il ne fallait pas lui déplaire ou lui résister. Il immolait, il assommait. Si l'on n'agissait pas à son gré, on était traité à la kurde.

A *l'Echo*, il détenait la rubrique dramatique, qui donne la force et l'autorité ! Cette chronique était alors tenue par de tels chenapans ou de tels imbéciles que Bauer y faisait honnête figure. Il combattait pour les jeunes, et le Théâtre naturaliste lui dut un sérieux coup d'épaule.

De loin, sa tête crépue et grisonnante, sa stature, faisaient grand effet, — surtout lorsqu'on le voyait debout, dominant chacun de toute la tête ; de près, son air endormi et ses yeux de bison le desservaient, et ses propos ne modifiaient point cette impression première.

Je fus quelque temps son ennemi. En ce temps, je faisais la critique littéraire à la *Revue Indépendante*, que Savine avait rachetée avec Nion, lequel la dirigeait.

Un jour, Auguste Germain déposa un gros article où il encensait démesurément Henry Bauer. C'était dans le moment où Bauer jouait le justicier avec maîtrise, faisant presque autant trembler les timides que Drumont ou Rochefort. Nion, ennuyé, et dans l'intérêt de la revue, était d'avis qu'il fallait avaler la pilule. Je m'y opposai, en prenant la responsabilité de l'affaire, et l'article parut ailleurs. Bauer me voulut mal de mort pendant deux ou trois ans et me décocha quelques flèches pesantes.

Généralement les hommes qui ont su se rendre effrayants maintiennent leur position pourvu qu'ils soient braves, ou du moins ne déclinent que par degrés. La chute de Bauer fut instantanée. Il eut avec son directeur un dissentiment et se figura qu'il n'avait qu'un geste à faire — le geste du départ — pour qu'on se prosternât jusqu'à ses godillots. Il sortit, sûr qu'on le rappellerait. On ne le rappela point, et ce fut bien amer. Il essaya de reprendre pied. Nulle part, il ne trouvait une prébende accep-

table. On le vit qui déclinait, qui languissait, jusqu'à ce que des amis lui eussent déniché un poste chez la Princesse. Oublié démesurément, on le retrouvait par éclipses, vieillissant, ses épaisses épaules tombantes, ses omoplates bombées...

Il connut encore 1914-1915, lui qui avait vu 1870 et la Commune, puis succomba si obscurément que peu de gens soupçonnèrent qu'il fut un des despotes de la presse parisienne.

Courteline était un garçon très maigre et très souple : avec un rien d'entraînement, il aurait pu se faire une carrière « dans la dislocation ». Le visage naturellement fané et pourtant jeune, le teint culotté par l'usage trop assidu des salles de café, les yeux vifs, le crâne des « dolichocéphales méditerranéens », un charmant sourire, où filtraient son bon cœur et son scepticisme, il avait, il a toujours un sens suraigu de la bêtise humaine. Elle l'amuse et l'irrite, elle lui tire des métaphores gaies, qui dégagent une buée de mélancolie ; il sent à merveille tout ce que l'homme perd de temps en actes idiots, et nul

n'a mieux conçu la parodie bureaucratique. Courteline ne s'en fait pas accroire : persuadé que les plus intelligents des hommes ont de copieux coins d'imbécillité, il se moque de lui-même comme des autres. L'œuvre de lui que je préfère, œuvre de la plus comique et la plus profonde observation, c'est *Messieurs les ronds de cuir*.

Comment devint-il l'ami de Mendès? C'est un mystère impénétrable. A part un amour commun du café et de la bohême (il est vrai que c'est beaucoup), tout devait séparer ces deux hommes. L'âme de Courteline est sincère ; il a une sentimentalité bon enfant ; il est réaliste et classique, pétri de bon sens ; il n'intrigue pas, incapable de trahir un copain ou même de faire une « crasse » à un indifférent, et, s'il fut débauché, dans le sens ancien du mot, il n'a rien de corrompu. De plus, il est Français jusqu'aux moelles, il l'est purement, essentiellement, indécrottablement. Tout en lui est net, précis, loyal. Qu'est-ce donc qui l'attacha à cet être impersonnel, insaisissable? (1)

(1) Il me l'a expliqué, récemment, dans une lettre très noble. « Je dois tout à Mendès », écrivait-il, « dans les journaux, en librairie, au théâtre »... Tout de même, il ne lui doit pas son talent.

Le sceptique Courteline incline vers le spiritualisme, du moins en ces années dernières. Je me souviens d'une causerie chez Kahn, où quelques traits me firent presque imaginer qu'il allait suivre la voie de Coppée, Huysmans, Peguy. Il est assurément préoccupé de la vie éternelle, — et je lis dans son petit livre, *Philosophie de Georges Courteline* : « Tout bien pesé, le spiritualisme l'emporte en probabilité sur l'athéisme, qui est une simple opinion. »

Il est vrai qu'il écrit ailleurs : « On change plus facilement de religion que de café ! » En somme, il admire et envie ceux qui croient ; je l'ai même entendu manifester une sorte de vénération pour les salutistes.

❖

Un être étrange habitait les coins caverneux de l'*Echo de Paris :* Marcel Schwob réalisait quelque personnage de conte fantastique, avec ses yeux nocturnes, son nez en rostre, son visage lunaire et son accoutrement. La nature n'avait pas soigné son bâtiment. Il était faible, épais, gauche, inélégant ; sans être très gros, il avait un air de tonne ou de citrouille. Il se

vêtait mal ; ses habits semblaient toujours vétustes, soit qu'il ne portât ses « complets » qu'après les avoir laissés moisir dans une armoire et les avoir imbibés d'une substance oléagineuse, soit qu'il les achetât chez un biffin en boutique. La poussière des livres et des réduits s'y accumulait.

Marcel Schwob, esprit malsain et érudit, doué d'un sens délicat de la forme, amoureux de l'excentrique, parlait doucement et savait admirer : Jules Renard fut un des jeunes dont il raffolait. *Poil de carotte* et *l'Ecornifleur* n'avaient pas de thuriféraire plus constant.

J'ai passablement fréquenté Schwob ; il me communiquait volontiers les plans de ses futurs ouvrages : celui auquel il tenait le plus, et qui ne parut jamais (je crois?) était l'histoire d'un homme éperdu entre la Fatalité et le Libre Arbitre. Nous ne devînmes pas intimes. Quelque chose n'accrochait pas. En sorte que je n'ai pas bien saisi l'âme tendre de Schwob, son âme amicale. En retour, son âme littéraire me fut ouverte à grandes baies. Elle était éparse, elle flottait, elle tanguait, à la merci de toute lecture nouvelle, pour peu que cette lecture l'intéressât.

Cependant, à cette époque, il avait un goût

prédominant pour les histoires mystérieuses et fantasmagoriques, tout en s'enthousiasmant pour de vieux textes ou pour de nouveaux écrivains. Il ne tenait pas infiniment à l'originalité, il estimait avec Anatole France que ce n'était pas la qualité supérieure. C'est l'opinion de maints rongeurs de livres ; ils se rangent volontiers à l'avis du scribe : *nil novi sub sole.* Pourtant, il chérissait Edgar Poë d'un amour exalté et lui reconnaissait une originalité extraordinaire : il l'imitait du reste, il imitait cent écrivains illustres ou obscurs.

Schwob avait la fierté, voire la noblesse, de sa profession, et à mesure qu'il prenait de l'âge, son estime pour tout ce qui est littérature et érudition pures s'accroissait, en même temps qu'un certain mépris pour le travail courant. J'ai fini par le perdre de vue, mais je préjuge qu'il gardait ses prédilections pour l'excentrique : vers la fin de sa vie, il se faisait servir par un domestique chinois, ce qui est bien « dans sa ligne ».

En bref, l'homme avait une valeur réelle ; il était intelligent, savant et artiste. Hors la vie par une physionomie qui ne plaisait pas aux femmes, hors la vie par une bibliomanie exces-

sive, il avait un talent agréable et fortement nourri, peu personnel certes, mais digne, et qui valait d'exister. Sans adopter son avis sur l'originalité, — qui est un élément essentiel de l'art, — il faut toutefois admettre qu'on peut avoir de grands mérites sans originalité. Un imitateur maladroit, un pasticheur stupide, sont agaçants, mais la majorité des écrivains que nous aimons n'ont qu'une personnalité assez réduite : les contes étranges de Schwob rappellent étroitement ceux des maîtres du genre ; ils sont étranges tout de même, quelques-uns fort captivants, et presque tous bien écrits. S'il m'arrive d'en retrouver quelqu'un, je le relis avec plaisir.

L'ancien communard Lepelletier de Bouhélier avait abandonné ses convictions révolutionnaires, et il mourut (en apparence) conservateur nationaliste. Ce petit homme fort chauve, bizarre de physionomie, était vif et bègue. Bon journaliste, amusant, mais guère spirituel, il écrivait souvent des chroniques bien troussées. Il publia de gigantesques romans d'aventures,

la plupart, sinon tous, historiques, et qui ne sont pas démesurément captivants. Sa situation, dans la maison était bonne et s'améliora encore après le départ de Mendès. Il traitait avec les directeurs d'égal à égal et ne se montrait pas méchant homme pour les jeunes collaborateurs. Ce maître Jacques ne manquait pas d'intelligence, et c'est tout. Il a passé dans la lanterne magique en comparse ; il est invraisemblable que les temps futurs entendent encore parler de lui, hors en un point : son amitié, fidèle jusqu'à l'obstination, combative et touchante, pour Paul Verlaine.

Ils s'étaient connus jeunes. Lepelletier faisait profession d'admirer Verlaine ; il lui rendait visite dans les hôpitaux où le poète tenait ses assises ; il s'efforçait de lui faire rendre justice dans la presse et de lui placer quelque copie. Non seulement il lui resta attaché jusqu'à la fin, mais il pratiquait le culte de Verlaine, avec la jeunesse, au Luxembourg et dans les banquets. Un de ces banquets m'a laissé un souvenir particulièrement savoureux.

C'était avenue du Maine, dans un grand restaurant, qui se nomme, je crois, le Palais d'Orléans. J'y trouvai la belle Mme Mendès, qui,

assise sur une marche d'escalier, attendait l'écoulement de la foule. Elle produisait un effet extraordinaire et très somptueux : elle eût fait une reine superbe.

Le dîner à cent sous aurait été quelconque sans l'apparition de très grands plats qui contenaient chacun une pyramide de chétifs poulets ornés de petits drapeaux tricolores et qui déchaînèrent un rire énorme. Ces minces volailles se révélèrent faisandées.

La multitude des invités comportait toutes les cliques littéraires, dont les plus récentes alors se dénommaient *les Loups* et *les Lions*... Le chahut était agréable, il devint frénétique au dessert, quand se dressa, triste et haut, notre Charles Morice. Morice débuta avec sa gravité chagrine. Mais on ne le laissa pas faire. Son discours se noya dès le début sous une avalanche de vociférations, vite suivies de projectiles. Petits pains, pelures d'oranges et de bananes, cornets de papier, débris de fleurs, serviettes, formaient des aérolithes pittoresques. En même temps, les spécialistes produisaient des cris de coq, des bêlements, des hennissements, des beuglements, des braiments, entrecoupés de bravos injurieux et de « Silence ! » ironiques.

Quelque temps, Morice persista, puis, avec un long geste de dédain et de résignation, il se replia sur sa chaise. Lepelletier, imperturbable, avec le sourire, débita un discours, dont on n'ouït pas une seule syllabe.

Tous ceux qui tentèrent d'enchanter la foule furent honnis sans miséricorde, hors Cazals, qui, juché sur une table, obtint la faveur de réciter quelques vers de Verlaine dans un demi-silence. « C'est la fin des banquets littéraires ! » disait sévèrement Morice au groupe de la table d'honneur. Mais Lepelletier, clignant de l'œil, me glissa dans le tympan :

« Au contraire. Le chahut est l'âme des littératures. Au prochain banquet Verlaine, il faudra une salle grande comme Notre-Dame ! »

❧

Il y avait Fouquier, Henry Fouquier, et ses pseudonymes. Sans être le leader de *l'Echo*, il y exerçait cette influence persistante, bizarre, fluide, réelle pourtant, dangereuse parfois, qu'il exerça durant les jours de son pèlerinage. Cet homme des Bouches-du-Rhône eut une existence infiniment aventureuse. Il fut gari-

baldien ; il jouit de la camaraderie de Gambetta, devint secrétaire général à Marseille, préfet intérimaire, puis, à Paris, directeur de *la Presse.* C'est lui, et non un autre, qui fonda *le Petit Parisien.* On le vit aussi siéger au Parlement. Mais sa carrière authentique était bien le journalisme. Doué de la fécondité des morues, il écrivait comme on parle, d'une plume si abondante que le volubile Mendès en était écrasé. Il fut le roi, l'empereur des pseudonymes: Nestor, Colombine, Colomba, Philinte, Spectator, Caribert, Jacques Raffey et même Henry Fouquier.

Il avait le visage long, l'œil fin derrière les petites fenêtres du pince-nez, une barbe fleurie : il eut beaucoup de femmes, surtout de celles qui évoluent sur les plateaux. Il symbolisait vingt ébauches de carrières ; ébauche de condottiere, ébauche d'homme politique, ébauche d'homme d'affaire, ébauche d'essayiste, ébauche d'historien, ébauche de critique, ébauche d'homme de théâtre, ébauche de joli homme... En revanche, journaliste bien complet, le plus complet de son époque. Ce n'était pas une bête, c'était un homme d'esprit, mais d'esprit limité, et un homme intelligent, mais d'intelligence tronquée.

On le redoutait infiniment ; les jeunes lui avaient voué une haine féroce qui éclatait en tonnerres de petites revues. S'en moquait-il? Il y paraissait du moins. Je l'ai entendu blaguer assez agréablement ses insulteurs, tout en savourant une truite saumonée et des ortolans en sarcophage.

Amoureux des femmes et du luxe, chargé d'une famille plutôt coûteuse, il lui fallait beaucoup d'argent. Il travaillait donc comme un bûcheron de lettres, abattant les articles à pleine cognée.

On disait de lui pis que pendre, mais le plus souvent des choses invérifiables. Il allait, portant ses lourds besoins et sa puissance dérisoire.

Au fond, sa vie n'était qu'un long échec, cent tentatives vaines, mille rêves flanqués dans la crotte et aboutissant au piteux éclat du gazetier, qui ne vaut pas même les paillons des saltimbanques. La satire suprême de sa vie, ce fut cette École des Journalistes, qu'il fonda et où il professa.

J'ai peine à croire qu'il n'eût pas l'âme amère, le sens d'une vie complètement ratée, et que le cœur ne lui défaillait pas un peu, quand il se

tournait vers l'arrière, vers la mer ténébreuse où avaient sombré tant de chimères.

❧

Lucien Descaves, Reibrach, Jules Renard Nion paraissaient à *l'Echo* : je parle d'eux ailleurs.

Après le départ de Valentin Simond, l'affaire Dreyfus détermina l'orientation définitive de *l'Echo*. On y prit ardemment parti contre le capitaine. Mendès, ayant refait le coup pratiqué avec le *Gil Blas*, était passé avec ses bagages et Silvestre au *Journal*, fondé par Xau. *Le Journal* était un concurrent trop redoutable, bondé de littérature, avec un état-major d'hommes brillants et fortement rémunérés. *L'Echo* déclinait littérairement ; il s'obstinait encore à dix centimes, et à dix centimes le grand public « ne marchait plus ».

Néanmoins, on continuait à publier nos contes, avec des pauses, voire de longs arrêts. Les articles politiques accouraient du fond de l'horizon et bousculaient les belles-lettres. Une légion de prophètes s'abattit sur cette gazette naguère frivole. Ils annonçaient des cataclysmes

ou de grandes choses ; ils connaissaient tous les maux et tous les remèdes, pauvres homoncules presque toujours dupés, fous qui vendaient la sagesse, intrigants qui vendaient de l'honneur et du patriotisme, et qui ne valaient ni plus ni moins que leurs adversaires. L'avenir vrai, l'avenir fatal, celui contre lequel il eût fallu s'unir indissolublement, quelques-uns l'annonçaient (non par prescience, mais par pessimisme) : aucun n'en avait une idée précise...

VI

FIGARO, ÉCHO DE PARIS

CHAPITRE SIXIÈME

FIGARO, ÉCHO DE PARIS

Encore que j'y eusse collaboré et que j'y eusse des camarades, je connaissais peu *le Figaro.* Cest par le chef même que j'y pénétrai, ce Francis Magnard, principicule des sceptiques, qui rédigeait chaque jour un médaillon où il mêlait l'ironie aux aphorismes de Joseph Prudhomme.

Ce petit homme mal cuit, mal venu, dont le visage exprimait la vie terne et souffrante, visage presque commun, épicé de finesse, les yeux pâles et attentifs, disposait d'une puissance effarante. Les plus hardis s'aplatissaient, tremblant que *le Figaro* ne leur devînt ennemi ; le farouche Mirbeau attendait assez patiemment (lui qui avait vitupéré cette même puissance), de grands romanciers craintifs et blafards

s'attardaient dans l'antichambre. En somme, Magnard était plus redouté que le préfet de police, le président du Conseil, voire Édouard Drumont et Henri Rochefort, *le Figaro* étant alors le juge presque souverain des influences mondaines et de l'opinion littéraire (j'entends celle qui fait acheter ou rejeter les œuvres).

On trouvait ce potentat souvent douloureux, les traits affaissés par l'insomnie ou contractés par une crise. Il souffrait des reins, je crois, il en devait mourir. Quand il avait sa crise, il montrait son humeur, et les solliciteurs frémissaient. Je me souviens qu'un jour, dans l'antichambre, Mirbeau et cinq ou six autres s'apprêtaient à sortir, sans avoir vu Magnard :

« Où allez-vous? me dit Mirbeau.

— Je vais voir Magnard.

— N'y allez pas... il a sa crise... il vous recevra comme un juif dans un pogrom ! »

Je fis passer tout de même ma carte. Magnard qui se promenait de long en large, avec des grimaces, me fit un accueil charmant et m'accorda tout ce que je voulais, — on pouvait compter sur sa parole. Je l'ai toujours trouvé aimable — et, sauf une fois, pour un article qui s'adaptait trop mal au *Figaro*, il faisait droit

à mes demandes. Il a publié *Renouveau* et la *Sonate à Kreutzer* (traduite avec Pavlowsky).

Encore aujourd'hui, je ne sais quelle opinion me faire de cet homme. Selon mon expérience personnelle, il apparaît discret, obligeant, voire généreux (c'est un des rares directeurs qui m'ait offert des prix supérieurs à ceux que je demandais). Sur sa face renfrognée, je vois apparaître un sourire vraiment joli, en éclair, qui accompagnait le service rendu. Mais j'ai entendu des histoires de pirate et de courtisan qui lui font une mauvaise légende.

On le représentait à plat devant Villemessant, passant le paletot au condottiere, montant, à force de génuflexions et d'habile flatterie, d'un poste tout humble, presque servile, au directorial du *Figaro*.

Au *Figaro*, je retrouvais Bonnetain, à qui l'auguste Périvier confia le *supplément*, à l'époque où Bonnetain, Descaves, Margueritte, Guiches et moi-même publiâmes le manifeste des cinq. On n'a jamais raconté exactement l'histoire de cette manifestation un peu ridicule. Voici ma version. A cette époque, Bonnetain songeait à écrire un article retentissant contre Zola. Il était poussé par son esprit d'aven-

ture, par le sentiment que Zola « en prenait trop pour son grade », par la pensée aussi que cela ferait plaisir à Goncourt, en qui Bonnetain voyait le roi des lettres...

Un soir que nous revenions de Champrosay, Bonnetain m'entraîna chez lui avec Descaves. C'était un soir d'été, un de ces soirs où les hommes jeunes croient à la douceur de l'univers et font de la féerie avec l'avenir. Nous avions sur nous l'odeur des roses de Champrosay, et chez Bonnetain, l'ambiance était délicieuse, tout embaumée de voyage. L'Extrême-Orient était là, en pacotille si l'on veut, des meubles, des bibelots, des parfums, une fumerie d'opium, des armes, des masques, achetés au hasard des escales et des flâneries.

Bonnetain nous fit aspirer quelques bouffées d'opium qui ne me produisirent aucun effet ; puis nous bûmes un petit vin jaune, bubeleux, qui échauffait terriblement les méninges. Nous causions, assez naïfs encore pour croire, pour espérer, pour bâtir notre univers. A la fin, Bonnetain, parlant de l'article qu'il se proposait de donner au *Figaro*, j'eus mon idée, ma vaine idée : faire un article collectif à six, à douze, une façon de manifeste.

Bonnetain acquiesça tout de suite ; ce soir même, la décision fut prise, le plan formé. On convint que je rédigerais l'article : je le rédigeai simplement et d'ailleurs stupidement ; les autres y ajoutèrent quelques mots, qui le rendirent plus inepte encore.

Magnard accepta d'enthousiasme, et je me mis en route pour racoler des signatures. C'était en été, dans un Paris désertique. Je découvris Paul Margueritte à Sèvres ; il ne fit pas de résistance ; Gustave Guiches, encore à Paris, signa les yeux fermés. Puis, plus personne, il eût fallu fouiller la province, et Magnard avait fixé une date... Au reste, j'étais déjà dégoûté, le manifeste m'apparaissait comme une farce grotesque.

Il parut. Il fit un bruit effroyable, il retentit à tous les échos de la badauderie ; il remplit les journaux d'un tapage presque égal à celui des grands événements planétaires, pénétra au fond des provinces et se répandit à l'étranger.

L'accueil variait indéfiniment ; les ennemis de Zola lui faisaient une mine riante ; ses amis nous accablaient d'injures et de sarcasmes ; les éloges m'étaient personnellement aussi désagréables que le blâme.

Six mois après, je recevais encore des coupures de l'*Argus*.

Nous eussions pu tirer profit de l'équipée : des journaux, des revues, des librairies sollicitaient nos proses. Tous, même Bonnetain, nous laissâmes passer l'heure, soit maladresse, soit indolence, soit encore une gêne trop naturelle.

Par répercussion, Zola fut enveloppé d'un bruit de cymbales. Les uns l'accablaient d'outrages, les autres clamaient plus haut leur enthousiasme ; Goncourt et Daudet se virent accusés d'avoir sournoisement fomenté le libelle.

J'ai gardé de cette pauvre aventure un profond dégoût. De vrai, j'avais obéi à un sentiment respectable, un sentiment de justice : j'aboutissais à un acte absurde et sans noblesse.

Les suites m'horripilèrent et furent une sorte de châtiment. Nous eûmes notre petite légende, nous fûmes les Cinq, cinq disciples révoltés contre un Maître. Rien ne pouvait être plus désagréable à mon jeune amour-propre : Zola, puissant par le talent, mais si étroit d'idées, si mesquin de goûts, m'agaçait à l'infini par l'indigence et la trivialité de ses théories. Au reste, même au sens le plus élevé, j'ai toujours consi-

déré le réalisme comme un aspect fragmentaire de la littérature ; dès mes premières œuvres, on trouvera plus d'essais fantastiques, idéalistes ou mixtes, que d'essais réalistes : les *Xipehuz, Tornadres, la Légende sceptique* sont aussi loin que possible du réalisme. Par suite, la qualification de naturaliste, appliquée à ma personne, me semblait une injure et presque une calomnie. Je n'avais qu'à m'en prendre à moi-même. Sans ce baroque manifeste, même l'ignorante critique parisienne n'aurait pas classé dans une catégorie aussi étroite un écrivain qui s'intéressait à tout l'univers, à tous les temps, à tous les rêves..

Le Figaro comportait une *olla podrida* d'hommes incomparablement plats et d'hommes brillants : Périvier, Fernand de Rodays, Blavet dit Parisis, Philippe Gille ; puis un gros homme blafard qui faisait du reportage moyen et inclinait au grand reportage ; Vitu, Wolff, Chaperon (ou Chapron?) Il y avait aussi un personnage au style assez vigoureux et aux idées asphyxiées, qui signait Ignotus. Enfin Rosenthal, Fouquier, Pont-Jest, Bergerat-Caliban, Philippe de Grand-

lieu, etc. Le noyau englobait Périvier, Rodays, Blavet, Gille, héritage du *Figaro* de Villemessant, avec Wolff et Vitu.

Périvier était redouté. Son visage mince et insolent se tatoue de rousseur. Petit et solide, souple aussi, en somme sportif, il est autoritaire et peu bienveillant. Après la mort de Magnard, il devint maître du *Figaro* avec Rodays : les actionnaires se décidèrent à un coup d'État et l'engagèrent à démissionner.

Il avait un accueil peu agréable, des manières cassantes, guère de respect pour les jeunes talents, et il fit souffrir beaucoup de gens sans peut-être s'en rendre compte, car il *ne se voyait pas*.

Fernand de Rodays, plus fin et plus aimable que Périvier, était aussi un petit homme, aux allures un peu bizarres, à la voix saccadée, avec un drôle de rire où il y a de la moquerie avortée A la mort de Magnard, il s'occupa de la rédaction. J'eus à faire à lui, deux ou trois fois, à propos d'articles et d'une longue nouvelle : il se montra charmant. Sa chute l'a descendu défini-

tivement. Il s'est perdu dans le flot parisien et n'a plus émergé. Cependant nous le vîmes au Comité des gens de lettres, où il joua un rôle de fantôme et fut un vice-président impondérable.

Blavet dit Parisis n'était pas un méchant drille. Il avait de la verve et de l'esprit. Sa cervelle donnait un bruit de clochette. J'appréciais son sourire d'accueil en demi-blague, son air de vieux gamin sous des cheveux à peu près crépus. Il avait bonne façon aux enterrements et semblait inoffensif. Et il connaissait merveilleusement le Tout-Paris.

Philippe Gille était un être frivole, un mélange d'inanité, de verve et d'entregent. Il avait la prétention de juger les œuvres littéraires de ses contemporains, et il n'y entendait pas grand'-chose. Le soir où Daudet me présenta, il dit : « Attention, Rosny, rien que du terre à terre, sinon vous étonneriez le serin, et il ne faut pas l'étonner ! » Gille avait toute l'influence que peut avoir, dans les lettres, un monsieur qui juge les livres au *Figaro*. J'ai vu des hommes, devant lesquels il n'était qu'une sorte de nègre, le flatter bassement pour obtenir un paragraphe de ses filandres. On dit qu'avec l'âge, il devint méchant ; je ne l'ai connu — peu connu — que

sous forme indifférente et bénévole. Il ne m'intéressait guère par lui-même ; il m'intéressait par le pouvoir que les circonstances mettent entre les mains des fantoches de sa farine.

Ce qu'il faisait pour les lettres, un sot plus effrayant que lui le faisait pour le théâtre. Il se nommait Vitu. Je ne lui ai jamais parlé — je l'ai seulement vu. Cette vaine créature a rempli d'épouvante le cœur de mille auteurs dramatiques. Combien ont attendu son baroque jugement, le cœur tremblant, combien ont imaginé que leur sort dépendait de sa dérisoire malveillance ou de sa bienveillance plus dérisoire encore.

Il y a encore Wolff, critique d'art et critique théâtral, la risée de tout ce qui apportait quelque originalité dans le monde. Ce Wolff n'était pas une bête ; il avait des lumières, ou plutôt des lumignons, sur beaucoup de choses ; non pas bouché, ni en peinture ni en littérature, mais seulement étriqué en tout, médiocre, instable ; c'était une nature fouisseuse, propre à triompher dans les milieux frivoles. Wolff commençait presque toujours par repousser les choses nouvelles, par instinct et par politique : il haïs-

sait l'originalité, il craignait les créateurs qui empêchent les critiques d'écrire en rond.

Le Figaro admit dans sa maison Jules Huret, qui fit du grand reportage avec une certaine maîtrise. Ce Boulonnais brun, de haute taille, bâti en force, eût été un joli garçon sans sa lippe, un beefsteak violâtre.

Il parlait lentement et pesamment, avec un très léger défaut d'articulation, dû à cette lèvre énorme. Esprit réaliste, il écoutait bien et enregistrait les propos avec exactitude. Son premier succès date d'une série « d'interviews » littéraires, où il fit preuve de malice et d'une perspicacité relative. Il eut la chance « d'emballer l'emballé » de cette époque, Octave Mirbeau, qui lui consacra un article foudroyant et classa Huret.

Quelque temps, Huret dirigea les échos théâtraux du *Figaro :* ses ennemis affirment que c'est la cause de sa fin prématurée, pour ce qu'il crut devoir bénéficier à l'excès de la gratitude des petites femmes. Peut-être fut-il sur le point de s'enliser là, lorsqu'il trouva sa voie : il fut le premier des reporters internationaux. On a reproché des lacunes et des erreurs de perspective à ses livres sur l'Allemagne et

les deux Amériques. Je le veux bien. Je crois que c'était fatal. Mais je crois aussi qu'il a reproduit loyalement ce qu'il a vu et entendu, et c'est encore lui qui m'inspire à cet égard le plus de confiance.

J'imagine qu'il ne serait pas très difficile de discerner dans ses œuvres le vrai du faux. Le faux, ce sont certaines idées générales, certains emballements, certains dénigrements qui ressortissent à la race et au tempérament de Jules Huret. Ce sont aussi telles conclusions tirées de telles entrevues. Le vrai, c'est la multitude des petits faits. Là, je serais étonné si Huret n'avait vu, presque toujours, aussi juste que le pouvait un homme de son époque et un voyageur. Chacun a son pouvoir de déformation, « son équation personnelle », comme disent les savants. Huret ne pouvait pas strictement avoir la même vision de l'Allemagne qu'en aurait eu un Allemand observateur, ou un Anglais ou un Italien. Sa mentalité comportait des mirages nationaux. Mais celle de l'Allemand, de l'Anglais, de l'Italien en eussent comporté d'autres.

Quand il nous mène dans la rue, au restaurant, dans une usine, dans une réunion, dans un

magasin, dans un théâtre, je crois qu'il donne une vision approximative bien plus exacte que celle de presque la totalité des voyageurs ou des indigènes. Cette vision est sommaire, encore qu'elle puisse comporter beaucoup de détails, parce qu'elle n'est pas riche en nuances — mais ce qu'il voit, je le vois bien, et ce qu'il entend, je crois que c'est « conforme », ou très près de l'être.

Huret m'est toujours apparu sous l'aspect d'un bon compagnon, un peu lent, à la parole franche, avec un penchant décidé pour les choses réelles. Il avait des amitiés fidèles, parmi lesquelles Mirbeau occupait un rang privilégié. Il considérait ce dernier comme un homme excellent, — opinion qui se retrouve chez Monet ; — il gardait une gratitude vive de l'article qui avait été dans sa vie la courte échelle qui permet de franchir l'obstacle.

Cet homme de haute taille dévorait farouchement. J'ai vu filer dans sa bouche des assiettes énormes de viande, et je m'étonnais de l'étonnement où l'avait plongé l'appétit frénétique des Allemands.

Il avait, la nuit, besoin d'une solitude absolue. La présence de quelqu'un dans sa chambre à

coucher lui était, m'a-t-il dit plus d'une fois, une gêne intolérable. Et cette solitude, il l'aimait aussi le jour, mais par intermittences. Elle était la contrepartie de cette fréquentation perpétuelle des humains de tous pays qui a été en somme la caractéristique de sa vie.

VII

GIL BLAS ET JUSTICE

CHAPITRE SEPTIÈME

GIL BLAS ET JUSTICE

J'ai connu *la Justice* rue du Faubourg-Montmartre, au temps où Clemenceau n'avait pas encore passé par l'épreuve du Panama, où il était la terreur de tout ministre et surtout de tout président du Conseil. J'allais, selon l'occurrence, rendre visite à Geffroy, à Mullem, voire à Charles Martel ou à un brave homme nommé Louis, que j'aimais bien et qui a prématurément évacué la planète.

Je n'étais pas chroniqueur à *la Justice* : on y a reproduit *Nell Horn* et publié *L'Indomptée* ; j'y ai écrit un ou deux filets, dont un théâtral. Le soir, au sortir d'un dîner d'hommes de lettres, d'un dîner en ville, d'une première ou d'une répétition générale, nous nous arrêtions parfois au journal. L'asile n'était pas luxueux ;

il avait la tenue et l'allure des salles de rédaction d'antan, familier, bohème, parfois bruyant et gouailleur.

Le local comportait l'affichage d'un grand nombre de caricatures, — ils étaient deux ou trois, y compris Geffroy, qui avaient un petit violon d'Ingres dans leur plume ou leur crayon, — et l'on n'épargnait personne, pas même le patron, dont la bille tartare s'affichait un peu partout, parallèlement à Pichon, à Pelletan, à Geffroy, à Millot, à Mullem, à Martel.

La Justice vivait assez chétivement et ne donnait que de faibles pécunes à ses collaborateurs. C'était cependant un des journaux les plus littéraires de Paris. Il bénéficiait du talent réel de Pelletan, qui avait de l'esprit et du plus rutilant, des belles et fortes chroniques de Geffroy sur l'art, les lettres, la société, chroniques d'humanité profonde et d'esthétique hardie qui eussent dû donner à ce jeune homme l'autorité que les grands journaux et les grandes revues confiaient à des imbéciles ou des fripouilles ; des fantaisies humouristiques de Martel ; des études graves de Pichon...

En ce temps, Clemenceau n'était pas encore le chroniqueur multiforme qu'il est devenu par

la suite ; c'était seulement le chef aimé et redouté, l'adulte impulsif et l'enfant terrible, le condottiere, le corsaire, le meneur, homme de bataille aussi farceur que terrible, — boutades et coups de boutoir, calembours et buccins. Il ne me voyait guère, lorsque par hasard je me trouvais mêlé au groupe où il lançait pêle-mêle ses sarcasmes. Il semblait chauve de naissance : je ne puis me le figurer avec une chevelure. Pommettes saillantes, crâne court, jauni, des yeux indomptables, de diamant noir, qui tout ensemble évoquaient le corbeau, le dingo, le gibbon, c'est un homme trapu aux membres bien joints, leste, solide et précis, un peu trop mobile.

Farceur, fumiste, humouriste, il plaisante avec opiniâtreté, et il a de l'esprit, mais qu'il ne sait pas discipliner ni restreindre, et qui n'est pas toujours de la plus haute qualité. Parmi tant de bons mots, lancés au hasard, on n'en peut retenir qu'une fraction. C'est de la menuaille où, de-ci de-là, résonne un écu de cent sous, rutile un louis neuf.

Un peu brutal : je l'ai vu un soir saisir un de ses collaborateurs à l'épaule, le retourner, et lui appliquer un authentique, un solide coup de pied dans le derrière.

On raconte (est-ce vrai??) qu'une de ses fumisteries lui coûta la présidence de la Chambre. En ce temps, persistait un vieux fossile, le père D..., homme vêtu d'une forte redingote, qui se nourrissait à la buvette. Il enfournait, dans ses poches de basques, des sandwiches, des petits pains... Un jour qu'il se livrait à son travail, Clemenceau survint, qui escamotait à mesure les sandwiches. Le vieux, étonné de sentir vide la poche qui eût dû être pleine, se retourna et vit le masque tartare qui riait silencieusement...

Il ne dit rien, mais au vote du lendemain, s'il ne vota pas pour K... (à cause de ses convictions), du moins mit-il un bulletin blanc. Les deux concurrents avaient le même nombre de voix ; l'usage voulait que la présidence fût au plus âgé, qui n'était pas Clemenceau.

Dans les moments de colère, Clemenceau piétinait, marchait de long en large ; tout son visage sec s'enflammait, ses yeux prenaient une fougue extraordinaire.

Dans le tête-à-tête, il savait être grave. Lorsqu'il me demanda *l'Indomptée,* nous eûmes une entrevue assez longue. Il croquait une tablette de chocolat. Il écoutait et répondait par sac-

cades. Et je me souviens qu'à propos d'une dissection, il m'expliqua l'opération avec une clarté extrême, qui à la fois faisait image et donnait une définition générale.

On sait son extraordinaire évolution lorsque, à la suite des engueulades et des accusations panamistes, ses électeurs le renvoyèrent dans ses foyers. Jusque-là, la parole et l'action avaient empli sa vie. Il renâclait devant le travail écrit, et il n'aurait jamais écrit peut-être sans sa chute. Du jour au lendemain, avec une verve merveilleuse, l'homme se fit journaliste et écrivain. Ses articles le refirent redoutable ; il composa un roman, il fit même du théâtre.

Je le revois, dans son cabinet, l'œil en feu, avec quelque chose de méfiant, l'attitude de celui qui a été « tourné », que l'ennemi a frappé par derrière...

C'est le moment où il se proposait d'écrire un roman, — et il me posa des questions, comme s'il croyait qu'il y avait des recettes, une cuisine.

« Faites un plan, lui dis-je, et partez au trot... car il vous serait impossible d'aller au pas.

— Un plan? Quel plan? Il n'y a pas de règle?

— Elles foisonnent... et ne peuvent servir de rien... à vous moins qu'à personne.

— Et pourquoi?

— Le tempérament d'abord... l'âge aussi... — et vous ne pouvez plus vous refaire...

— Mais je me suis refait, dit-il avec un certain orgueil...

— La vie vous a fourni l'occasion de vous développer... Ce qui dormait s'est éveillé... ce qui dépérissait a refleuri... De là à subir des disciplines, et des disciplines venues d'autrui, il y a quelques gouffres.

— Alors, interrompit-il avec impatience... un plan...

— Et encore ! Si ça ne vous embête pas... Sinon, simplement votre sujet et le départ au petit bonheur... Vous avez le sujet?

Il me regardait avec défiance et goguenardise :

— Mauvais pédagogue ! dit-il. Est-ce que vous travaillez au hasard?

— Avec beaucoup de méthode au contraire... Mais la mienne... bonne seulement pour moi et peu définissable.

— Mais le plan? exclama-t-il en piétinant... le plan de *Nell Horn?*

— Des notes d'abord... des scènes de la vie prises sur le vif... des descriptions de rues... de parcs... Tout est encore vague... puis, un jour, le récit central... *Nell Horn* et sa famille.. l'arrivée de Juste... l'abandon... la misère... J'ai recommencé ce plan bien des fois... et ça ne peut vous servir à rien...

— Pourquoi?

— Parce que *Nell Horn* a vécu en moi pendant quatre ans et que votre roman va être fait en trois ou quatre mois.

— Qu'en savez-vous?

— Je vous le demande. Est-ce que vous ne vous proposiez pas de l'écrire vite?

Il se mit à rire ; il me saisit une épaule et la secoua. Jamais je ne lui ai vu une physionomie aussi cordiale.

— Fumiste ! exclama-t-il.

Je le vis une autre fois, à l'époque du Bloc, pâle et encore plus maigre que de coutume... Il me décrivit le mal dont il venait de triompher, un mal de ruine et de langueur, une descente vers les mânes :

— Je me suis cru mort, disait-il. Il y avait du renoncement dans toutes mes fibres... un dégoût amer et une chute de la volonté dans le

noir. J'ai compris que la mort pouvait être un grand dédain de soi-même. Puis, cette petite flamme qui veillait, au fond du sanctuaire, s'est remise à grandir... chaleur et lumière... j'ai repris la barre et me voilà... pour quelques années encore...

Tout de même il donnait une impression de faiblesse ; je n'avais pas la sensation du Clemenceau piaffeur et jovial ; l'homme qui se tenait là était grave, résigné, dans une atmosphère coupée. Il devait en rappeler !

Geffroy adorait Clemenceau et Mullem le détestait. Selon le premier, le patron était un être charmant et fidèle, dévoué et généreux. Selon l'autre, c'était le plus abominable des égoïstes et qui sacrifierait ses meilleurs amis à un caprice. « Il ne pense qu'à lui et n'agit que pour lui ! grognait-il. Il nous regarderait mourir de faim en savourant une poularde, et il rirait encore de nos grimaces comme Louis XIII riait des protestants qui crevaient au fond d'un fossé. »

Je remarque que Clemenceau est resté très

fidèle à ses amis, à ses vrais amis (car un tel homme a inévitablement des tribus d'amis de parade). Geffroy lui-même en est un exemple : Clemenceau l'a toujours aimé et fut toujours prêt à le servir.

Le Pelletan que j'ai croisé ne m'est pas absolument apparu comme on le dépeint d'habitude.

J'ai vu un homme peu soigné dans sa toilette, mal peigné, plus négligé que malpropre, dont la physionomie avait un caractère extrêmement original. Du défi dans l'attitude, et je ne sais quoi de panique, de hagard, de mystérieux : la brièveté des bras donnait aux gestes un air d'ébauche.

Par ses écrits comme par ses paroles, cet homme m'apparaît dépaysé dans la politique. Il est apte à l'étude, il n'est pas étranger à des vues justes ; mais ces vues s'égarent et s'enchevêtrent ; sa volonté est de l'obstination et une insouciance de bohème : c'est au fond un artiste et un érudit que le manque d'envergure ou les circonstances ont jeté dans les comices ; il

y erre, il y rôde, il y fait figure de fantaisiste et de gavroche.

Ce n'était pas plus fou d'en faire un ministre que de tant d'autres plus chaotiques encore, mais c'était fou tout de même. Il a traité les ateliers nationaux en homme de tabagie, inconscient des réalités, jetant du désordre par chacun de ses ordres. Ses vues sur les sous-marins étaient assez sages, mais folles par l'application, plus folles parce que les sous-marins qu'il eût fait pulluler n'étaient *pas au point*.

De tels esprits sont faits pour l'étude et le bavardage ; il en sort des lueurs d'absinthe et de tabac, mais on ne peut leur confier une organisation : l'incohérence accompagne chacun de leurs gestes... Pour l'esprit, il en avait à revendre, d'une qualité souvent choisie, encore qu'il pût réussir les gavroches. Pamphlétaire en herbe, il fût devenu un maître, pour peu qu'il eût choisi le pamphlet comme carrière.

VIII

LA REVUE INDÉPENDANTE

CHAPITRE HUITIÈME

LA REVUE INDÉPENDANTE

COMME un autre, j'ai connu l'illusion de la Gloire et de la Postérité. Pas longtemps. Non que je manquasse d'orgueil ni même de vanité : la nature m'a bien pourvu de ces dons naturels à l'homme de lettres. Seulement mon orgueil et ma vanité n'existent que devant les individus. Je suis modeste, même fort humble, non seulement devant la nature, mais encore devant les ensembles sociaux.

De tout temps, j'ai peu tablé sur la justice : la boiteuse m'apparaît liée aux circonstances et si imparfaitement appliquée aux individus que, le plus souvent, c'est comme si elle n'existait pas. Ce que je puis admettre, c'est qu'elle améliore, lentement, les relations générales des êtres, en leur donnant des garanties négatives :

elle les défend plus ou moins contre les retours de la vie barbare et assure de vagues sécurités, par *couches*, si l'on peut dire, mais avec d'innombrables caprices.

Les individus, enlisés tragiquement ou comiquement dans l'arbitraire, parviennent comme ils peuvent. Ce n'est pas toujours un mal. En dehors des cas les plus grossiers, comment définir le mal ou le bien *pour les hommes* : l'iniquité est un stimulant ; elle suscite des indignations et des révoltes aussi utiles parfois et davantage que le sentiment du mérite récompensé. Il suffit peut-être qu'il y ait un coefficient assez modeste de justice, — ce qu'il en faut pour que les meilleurs ne désespèrent pas. Ce coefficient existe. Si une société peut ignorer Sadi Carnot, qui découvrit peut-être la plus grandiose et la plus universelle des lois physiques, elle sait récompenser assez congrûment Arago ou Gay-Lussac ; si elle néglige terriblement Lamarck, qui lui apporte l'évangile biologique, elle comble d'honneurs Cuvier, moins prophète, mais non sans mérite ; si elle délaisse Stendhal, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, si elle connaît peu Flaubert, Vigny, les Goncourt, Leconte de l'Isle, si elle refuse à Balzac son rang souverain,

elle acclame, après résistance, Hugo, elle se montre bonne fille pour Lamartine...

En somme, toute espérance est permise, et la forte illusion mènera l'effort des hommes... Je sentais bien cela, au temps où j'écrivais mes premiers livres et je travaillais, je peux le dire, avec une entière vaillance. J'ai continué. Je n'ai jamais connu le découragement. Il y a toujours eu en moi un ferment, une volonté, presque une opiniâtreté, qui m'a tenu debout au sein des vicissitudes... A partir de vingt-sept ans, toute œuvre entreprise a été achevée. Je suis sûr que savant, industriel, philosophe, j'eusse mis le même acharnement à remplir ma tâche. Quelque chose en moi *veut* que je travaille et, quand je n'ai pas travaillé, je suis triste... au point de ne pas dormir...

Ce préambule me ramène vers mes débuts, vers la librairie Giraud, que j'ai abandonnée pour suivre une autre voie...

Dans l'automne de 1887, la librairie subit une soudaine métamorphose. Un jour que j'allais furtivement m'informer des contingences, je trouvai à la place du vieux Giraud un militaire de forte stature, plutôt gras, qui compulsait des paperasses. Cet homme m'accueillit avec une

bienveillance évidente et se déclara le véritable propriétaire de la maison Giraud et C[ie]. Giraud, ancien marchand de vins en gros, ruiné, n'était qu'un prête-nom. Le nouvel éditeur se nommait Albert Savine. C'était un lettré ; il avait traduit un poème épique de Verdaguer et publié quelques essais. Nous nous entendîmes cordialement et même Savine consentit à un petit relancement de *Nell Horn,* dont il avouait que la mise en vente avait été sabotée — outre qu'elle avait eu lieu dans le cœur de l'été...

Nell fut donc relancée, avec un insuccès égal à celui de ses débuts — mais j'avais lié avec Savine et un ami de Savine des relations qui me furent très utiles. Savine me concédait un avenir assuré, ce qui le conduisit peu à peu à me consentir une avance-pension de trois mille francs par an. Cette avance devait être retenue sur mes droits d'auteur, et je devais publier toute mon œuvre chez Savine. C'était aux pires jours de ma détresse. Les derniers liards de mon héritage s'étaient depuis longtemps volatilisés.

Comme je l'ai dit, *Nell Horn* m'avait rapporté deux cent cinquante francs : le

gouffre symbolique menaçait de m'engloutir avec toute la smala. Je ne regrette pas d'avoir connu ces jours noirs ; ils donnent à la vie une âpre poésie et une signification si intense que je me demande parfois si ceux qui ne subirent jamais la misère peuvent réellement connaître ce qu'il y a d'essentiel dans l'âme.

Tout de même, j'ai vécu des heures sinistres. Dans la multitude humaine, j'étais comme une bête solitaire dans la forêt. Ces gens qui pullulaient sur les trottoirs et dans les maisons, à quelle distance effrayante n'était-ils pas de ma détresse !

Quelle injure dans le luxe épanoui, face à face avec le dénûment !...

Je ne m'exagérais jamais ces antithèses. Au plus profond de mes épreuves, je n'ai souhaité que des égalités relatives. L'humanité réduite à l'égalité effective m'apparaît odieusement triste.

Je veux des espérances pour tous les caractères, des buts pour tous les tempéraments, des rêves pour toutes les intelligences. Un modeste bien-être, dans un logis salubre, c'est la *moyenne* équitable. Le luxe sera la proie de qui saura le

conquérir. On réformera les règles du jeu actuel, qui sont plutôt iniques, mais on réservera l'instinct d'acquérir, ferment créateur, sans quoi tout s'anémie.

❖

Il n'aurait pas fallu toutefois que ma pénurie durât trop longtemps. Si la médiocrité des ressources gêne rarement une vocation, l'indigence peut la supprimer. L'aventure Savine fut un sauvetage. Elle me donna la force pour traverser le plus aride désert, et j'en garde un souvenir attendri.

La jeune librairie portait en elle les principes et les éléments du succès. Elle avait accueilli des jeunes qui, presque tous, donnaient une promesse : Jean Lorrain, Paul Margueritte, Rameau, Oscar Méténier, René Ghil, les uns de talent sûr, les autres truqués, mais tous représentatifs. Il n'y avait qu'à persévérer. Savine pouvait cueillir les jeunes au passage et les lier par des traités solides. Il ne manquait pas de flair ; il reconnaissait le talent ou ce qui le remplace ; un ensemble eût fait de lui un Charpentier plus jeune et plus combatif. Il se perdit

par amour pour le libelle. Il crut rendre service au pays. Il fut imprudent et courageux. Le livre de Numa Gill lui valut Sainte-Pélagie, où je fus lui rendre visite. Il y vivait dans une petite chambre claire, mais inconfortable, où il se portait assez mal, faute d'exercice. Je lui recommandais la gymnastique suédoise, les haltères. Il répondait, stoïque :

— Je n'ai pas le courage de faire des exercices *à vide*... Il faut que mes mouvements servent à quelque chose...

C'était un homme singulier par un mélange de hardiesse, d'intelligence, de nonchalance et de désordre. Il se lançait témérairement dans des affaires complexes. Il y avait en lui un homme entreprenant et un autre homme, fait pour la vie de bibliothèque. Sa librairie devint assez chaotique. Il l'avait transportée rue des Pyramides, où s'accumulaient des éditions harsardeuses.

C'est la maison où j'ai rencontré les employés les plus bizarres. Le père Giraud d'abord, marchand de vins faisant fonction d'éditeur, puis un nommé Giuseppe N..., un métis bizarre, en qui le sang italien avait anéanti le sang scandinave ; puis un vieux bonhomme qui poussait des

hurlements, qui vitupérait inlassablement le Parlement et les Juifs et substituait une propagande antisémite aux devoirs de sa charge.

Giuseppe N... avait de grands yeux de pie, un teint d'iode et une faconde séduisante par le mélange d'une faible réalité à des fictions herculéennes. Il commença par me lubréfier de son admiration. Sa terminologie me plaisait par l'accent, par l'hyperbole et par je ne sais quoi de nomade qui faisait de ses phrases autant de petits chemineaux. Je savais, par un ami de Savine, que le Giuseppe défendait sincèrement mes intérêts et me vantait au patron presque aussi ardemment qu'il me vantait à moi-même.

Il m'aborda deux ou trois fois dans la rue, car il vagabondait avec délices, et me condamna à une sorte de familiarité qui n'était pas déplaisante. Assez promptement il m'emprunta de l'argent — de fort petites sommes, du reste — vingt sous, deux francs, rarement un écu de cinq livres... Parfois, le soir, très tard, il sonnait à ma porte. Et, pour obtenir une insignifiante pécune, il racontait d'effroyables histoires. Sa maîtresse se mourait, ou bien on allait vendre son mobilier (pour quarante sous !), ou

encore un créancier épouvantable était à ses trousses. De-ci de-là, un billet annonçait une visite prochaine et faisait allusion à un imminent suicide.

Je le vois encore certain soir, avec un baluchon en sautoir, une vieille casquette de voyage. Des événements inouïs le forçaient à partir pour l'Italie. Il allait prendre le train de minuit quinze, mais il lui manquait trois francs. Faute de ces trois francs, au lieu d'entrer dans un wagon, il serait préférable qu'il se jetât dessous... Une mimique réjouissante accompagnait le discours.

Giuseppe avait pris l'attitude du voyageur ; son geste parcourait l'étendue, sa voix se chargeait du trémolo des adieux ; il allait conquérir cette place qui lui était due dans le concert des hommes... Mais il fallait ces trois francs... Sans les trois francs, il était le malchanceux contre qui s'accumulent les forces méchantes du hasard et des circonstances et pour qui la terre profonde est le seul recours...

Je donnai les trois francs, quoique ma bourse fût ce soir particulièrement plate et, deux jours plus tard, je trouvai la librairie Savine en déroute.

On venait de découvrir les négligences de Giuseppe...

Quelques jours plus tard, le matin, un coup de sonnette... Je trouvai Giuseppe qui, d'avance, avait pris l'attitude du suppliant. Il y était fort bien. Le visage comme enduit de lassitude et contracté de chagrin, les yeux des victimes du sort et la lèvre amère...

— Je n'ai pas dormi... j'ai rôdé toute la nuit... je suis damné, fit-il d'une voix où le dolent et le tragique étaient relevés par l'accent.

— Vous aviez un emploi !

— J'avais un emploi... oui... un pauvre emploi... mais c'était le pain. Il a fallu une machination infâme et des circonstances inouïes... Un monstre...

— Voyons, Giuseppe... Savine n'est pas un monstre.

— Lui !... Je me laisserais cuire plutôt que de l'accuser. C'est un brave homme... Mais une dupe... la dupe d'un scélérat hideux... Jamais on n'a rien vu d'aussi lâche...

— Voyons, Giuseppe... je ne vois dans la boutique que Savine et l'emballeur...

— C'est lui ! c'est l'emballeur ! Ce vieillard infâme qui pue l'éther... qui a des vices contre

nature... Je l'ai rencontré avec un petit garçon... près des Halles, oui, près des Halles !

— Il a une bonne tête de vieux... innocente et résignée...

— C'est bien ce qui le rend si dangereux. Personne ne se méfie... L'honnête homme est roulé par le scélérat.

J'écoutais si froidement que Giuseppe comprit l'inutilité de ses harangues. Il poussa un vaste soupir, il cria d'une voix déchirante :

— Vous aussi !... vous que j'admire autant que Victor Hugo (ceci me toucha), vous qui dépassez votre génération comme un géant dépasse les pygmées... (ceci me toucha davantage encore), vous le créateur, la gloire de demain, vous doutez de moi... Eh ! bien, que mon sort s'accomplisse... que je sois diffamé et persécuté... Mais ma maîtresse meurt de faim... une femme sublime... une dernière fois, monsieur Rosny... une dernière fois, cher maître... deux francs !...

Je lui donnai quarante sous ; il emplit l'escalier de ses bénédictions... Je l'ai revu une fois encore, dans la rue, et je crois bien que je lui parlai un peu durement. Depuis, il a disparu. Je garde de lui un petit volume en italien.

Il annonçait un roman, le roman d'une jeune fille ou d'une jeune femme éperdument amoureuse du Saint-Esprit, et qui couchait avec une colombe.

Giuseppe n'était certainement pas un homme méchant ; il avait un cœur bienveillant et une âme indulgente ; pourvu d'argent, il eût fait un compagnon agréable, à qui toutefois il n'eût pas fallu confier sa femme ni sa maîtresse.

La librairie Savine eut, rue des Pyramides, une période assez éclaboussante. Elle publia un livre de Drumont, qui pouvait amorcer des succès durables ; elle racheta la *Revue Indépendante*, qui, moralement, devait former un groupe de jeunes talents, pour le plus grand bénéfice de la maison. L'incursion de Drumont donna un feu de paille ; la *Revue Indépendante* arriva trop tard.

Aux mains d'Édouard Dujardin et de Gustave Kahn, cette revue avait été le phare du Symbolisme. Édouard Dujardin est une créature protéique. Selon les circonstances, il est poète, romancier, auteur dramatique, historien, direc-

teur de revues ou de journaux, homme d'affaires. En toute chose, il est subtil. En ce temps, dans le clair de sa jeunesse, il avait la passion de la littérature, de l'occultisme et d'un certain dandysme. Il écrivait sur le mystique Kunrath, exerçait son arcade sourcilière à retenir le verre circulaire d'un monocle et mettait de la recherche dans son vêtement. Il se vantait de vices qu'il n'avait point. Il observait ses collaborateurs avec un mélange de finesse, de bonhomie et de méfiance, parfois avec enthousiasme, si le collaborateur révélait des qualités imprévues.

Il avait une lèvre épaisse qui singularisait son visage. Il écoutait bien plus volontiers qu'il ne parlait, et il écoutait avec profit. L'homme d'affaires, avisé et fin, aurait fait une grosse fortune, mais l'artiste lui attachait la patte. Au reste, il a fait fortune tout de même — en héritant, il est vrai : mais il sut grossir son héritage par des opérations heureuses... Je le revois dans sa petite boutique de la Chaussée d'Antin, vêtu d'un complet kaki, accompagné du crasseux Wyzewa ou de l'autoritaire Gustave Kahn. Il laissait dire l'un et l'autre, avec une tendance à préférer celui qui dominerait dans la discussion. Téodor de Wyzewa voyait

baisser son étoile. Il avait séduit Dujardin par une ironie dédaigneuse, par le tour ensemble classique et disloqué de ses phrases, par des pensées molluscoïdes et subtiles, sans doute aussi par un ragoût exotique. Au physique, Wyzewa jouissait d'une face assez plate et d'un regard chafouin. Il se lavait économiquement ; il craignait la force et l'attaquait ; il avait des velléités conquérantes qui se dissolvaient dans une volonté huileuse ; il était versatile.

Sa critique se rattachait à la critique romantique par un dilettantisme à la Karr et à la Janin ; elle avait aussi partie liée avec les dernières écoles. Amusante, érudite, presque spirituelle, parfois raisonneuse et plus souvent radoteuse, elle sautait sur les bâtons, et il serait injuste de lui refuser quelque verve et du talent...

Gustave Kahn arriva avec une assurance si tranquille que Wyzewa en était consterné et que Dujardin pressentit un prophète. C'est du reste en prophète que procéda ce jeune symboliste. Il voulait refaire le rythme de la langue française, ou plutôt il prétendait le découvrir. Le vers à rime et à pieds comptés n'était qu'un cas du vers en général ; une poésie plus riche,

plus nombreuse, plus fluide, plus profonde, pouvait naître du vers libre. De surcroît, le symbole. Le romantisme n'avait été qu'une ruée au hasard, dans le monde des couleurs et des formes; le naturalisme un abaissement général de la mentalité, qui livrait la littérature aux imbéciles ; le symbolisme apporterait la pensée, l'ordre, l'harmonie, la vie intérieure.

L'ancêtre était Mallarmé ; Kahn ne cachait à personne qu'il serait le seigneur à la grosse tête. Comme Moréas, il lui arrivait de dire qu'à côté de lui la plupart des autres étaient de la m... Ce qui d'ailleurs ne scandalisait personne, pour ce que ceux qui l'écoutaient se proposaient d'en dire autant de leur propre individu, un peu plus tard. Je n'étais déjà plus assez jeune pour goûter tout le charme de ces propos héroïques, dont les excès doivent, s'il s'en souvient, faire rire Kahn, lequel est un homme aussi riche d'intelligence que de talent.

Ces exercices se passaient fatalement au café ou à la brasserie — seuls lieux où l'on puisse, après tout, réunir des enthousiasmes à bon marché et sans ennui. Kahn fumait éperdument et poudrait de cendre de tabac ses mains, son visage, ses habits, jusqu'à saturation. Wyzewa

fut traîné dans la poussière et Kahn prit le pontificat. Il est juste de dire qu'il apportait aussi un peu de sang frais à la *Revue Indépendante*, je veux dire des pécunes. Il se mit à écrire furieusement, et il mêla, comme il convenait à sa jeunesse, quelque extravagance à des propos fort intéressants et toujours savoureux. L'autorité étant affaire d'attitude, il avait de l'autorité. Et tout cela était semé de poésie, de raison intermittente, d'îlots de sagesse, tout verdoyants.

La parole écrite n'empêchait pas le flux labial. Kahn, Paul Adam et moi avions des palabres, où Dujardin et Félix Fénéon l'inimitable faisaient figure d'auditeurs.

❖

Paul Adam, silhouette brève et assez trapue, le visage presque joufflu, les yeux clairs et amusants, était de beaucoup le plus élégant de la bande, encore qu'il fût pauvre. Ses costumes étaient imprévus, mais à la mode, sans excès de couleur ni de forme. Dujardin s'ébahissait d'une perfection à laquelle il s'évertuait lui-même. D'une voix plutôt grêle, Adam cultivait

si naturellement le paradoxe qu'on n'en ressentait nulle surprise et il y joignait parfois un certain didactisme fort attrayant. C'est ainsi qu'il prétendait chercher des lois du bonheur, qui auraient la même rigueur mathématique que les lois de la gravitation. Ou bien, dépassant tous ses congénères symbolistes, il voulait « enclore un dogme » dans chacune de ses phrases.

Seule la vanité suraiguë du peuple littéraire rendait parfois ces réunions acides ; pour le demeurant, elles avaient une séduction analogue à celle des révolutionnaires ; —et qui se retrouve partout où le vertébré humain cherche à s'évader de la médiocrité morale ou intellectuelle...

Félix Fénéon réalisait une structure divertissante ; sa tête s'élevait au-dessus des têtes ambiantes. Glabre, hors un petit bouc pâle, taciturne, les gestes disciplinés et avares, les yeux clairs et qui ne se livraient point, le visage long, il avait l'âme sérieuse et fumiste ; il tâtonnait à la recherche de quelque chose dont il n'avait sans doute aucune idée précise ; il écrivait dans un style sec, péremptoire et cependant fuligineux.

L'extravagance obtenait son approbation, encore qu'il cachât des admirations ferventes pour des produits littéraires normaux. Son dandysme le conduisit un jour à faire partie d'une pseudo-conspiration anarchiste, ce qui me faisait songer à Baudelaire exalté, un fusil sur l'épaule, à la révolution de 1848. Il a gardé son secret, — si c'en était un. Il y avait en lui des ingrédients qui eussent peut-être permis la confection d'une œuvre. Il y avait aussi, à coup sûr, des éléments qui le condamnaient à l'impuissance. Quelqu'un l'a-t-il connu? Je l'ai souvent rencontré, mais *en silence*, et aussi mêlé à d'autres. Assis au milieu de nous, il semblait le plus original, celui dont on eût particulièrement aimé à enlever la pelure ; il avait aussi un surcroît de dignité que ne manifestait aucun de nous, sinon Régnier.

Nous suivions nos paroles et nos gestes, nous laissions se répandre du dehors toute la foule qui encombre les galeries du monde interne, nous nous *livrions* malgré la duplicité littéraire — et c'est toujours une faiblesse. Lui gardait avec sévérité son troupeau ; il ne laissait sortir, de-ci de-là, que des créatures furtives ; il regardait, écoutait et semblait juger.

Peut-être jugeait-il en effet, et l'approbation qu'il accordait aux outrances était-elle un persiflage dont il gardait le plaisir pour soi-même.

Quelque temps, Kahn et moi combinâmes nos mutuelles antinomies. C'était méritoire à notre âge. J'étais un disputeur acharné, agaçant, péremptoire, prolixe. Kahn procédait dogmatiquement, avec une obstination répétitive. Au café ou ailleurs, nos propos étaient presque toujours contradictoires.

Cela formait vaille que vaille une camaraderie qui aurait pu devenir plus étroite, mais la *Revue*, qui nous avait réunis, nous sépara. Malgré un succès littéraire incontestable, l'habileté de Dujardin et le talent de Kahn, elle était sur le point de faire faillite. Ce fut Albert Savine qui la racheta avec le concours de François de Nion. Quel fut le rôle exact de Nion? Je l'ai toujours ignoré. Comme il vivait en ces temps dans la forêt des insolvables, il a fallu qu'il empruntât ou qu'il intéressât un tiers dans la combinaison. Toujours est-il qu'il fut le directeur et qu'il m'offrit, — avec une part de commandement — la critique littéraire. Dès que Kahn l'apprit, il me donna rendez-vous et, nécessairement, me conduisit dans un

café où nous entamâmes une discussion de moins en moins amicale. C'était vers le soir, Kahn avait la mine d'un homme qui a fraternisé avec beaucoup de petits verres. Dans son exorde, il m'apprit que nous étions, lui et moi, les figures les plus représentatives de l'heure présente. En clair, cela signifiait qu'il détenait la tiare. Il fit valoir ses travaux et ses sacrifices en faveur de la *Revue Indépendante* et me somma de lui rendre ses fonctions sacerdotales. Je lui répondis :

— Je vous cède ma place..., mais je ne la cède à aucun autre. Si Savine et Nion veulent de vous, c'est une affaire faite.

— Je veux que vous n'acceptiez la critique à l'*Indépendante* sous aucun prétexte.

— Bon ! Mais s'ils ne veulent absolument pas de vous?

— Même alors...

— Pourquoi?

— Parce que c'est ma revue... et que vous devez le comprendre !... Je vous ai accueilli... je vous ai publié...

— Gratis. A ce prix, peu de revues me sont fermées...

Au fond, je n'avais pas de raisons pour

m'effacer devant Kahn. Notre camaraderie ne comportait aucun des caractères de l'intimité ; nulle convention ne nous liait, même tacite.

— Écoutez, Rosny, reprit Kahn, vous êtes un des rares écrivains pour qui j'aie vraiment de l'estime... Vous devez me rendre ma critique.

— Je vous la rends... je plaiderai loyalement votre cause...

— Et en *aucun* cas vous ne me remplacerez !

— Ce serait idiot... Je me bornerai à refuser... Je dirai qu'il est juste que vous gardiez le poste (au fond, je ne trouvais pas que ce fût ni juste ni injuste)... et si tout de même on ne veut pas de vous, je me croirai quitte de tout scrupule...

— C'est bien, fit Kahn de sa voix à demi cassée... Je vois comment ça finira... Et je vous dis ceci : à côté de moi, tous les contemporains !.. Dans vingt ans, vous verrez ce que vous serez devenus et ce que je serai moi-même.

Je répondis par un monosyllable dénué de courtoisie et nous nous séparâmes. Je ne lui en voulais point. Je ne lui en ai jamais voulu. Je crois que, de son côté, il ne m'a pas gardé rancune, et nous avons fini par renouer des

relations fort agréables. J'avais le sentiment (je l'ai gardé) que vous n'avions tort ni l'un ni l'autre — sauf dans la forme, où nous finîmes par avoir tort tous deux. Il était trop naturel qu'il se cramponnât à une critique où il excellait, et qu'il estimait d'une extrême importance ; il était juste que je fusse prêt à m'effacer devant lui. Le lendemain, je plaidai sa cause, *sans restrictions mentales*, mais ni Savine ni Nion ne consentirent à m'entendre :

— Nous n'avons pas racheté la *Revue Indépendante* pour que ses anciens propriétaires y gardent le commandement, disait Savine. Ce serait un marché de dupes.

— Et moi, fit Nion, je ne partage pas les idées de Kahn : je serais donc contraint à laisser prêcher dans ma revue ce que je réprouve. Et je le trouve aussi trop péremptoire. Il me dérangerait dans toutes mes habitudes et bousculerait mes goûts... Enfin, je suis de l'avis de Savine : nous n'avons pas acheté cette maison pour en faire le logis gratuit de ses anciens propriétaires...

Je devins donc le critique littéraire de la *Revue Indépendante* et j'y énonçai quelques idées, dont beaucoup me paraissent encore

justes à l'heure présente. Au total, ce fut un travail assommant. Je n'avais pas et ne pouvais avoir une liberté complète. Ma situation était trop précaire. Si je n'écrivais rien qui ne fût conforme à mes tendances, je devais me restreindre, et c'est seulement aux polémiques entre jeunes que je prenais plaisir.

Toutefois, la publication de *la Légende sceptique* me donna quelque satisfaction : elle ne pouvait guère être insérée que dans *la Revue Indépendante.* Les revues régulières l'eussent péremptoirement rejetée, et les revues de combat manquaient d'étendue ou bien étaient conduites et rédigées par dès imbéciles.

A *la Revue Indépendante,* je fréquentais volontiers Nion. Il aime comme moi les bêtes ; il a la même horreur de leur massacre, de leur affreux esclavage, et ce besoin de *sauver la nature* qui est peut-être un souci parfaitement vain, mais peut-être aussi un sûr instinct.

Depuis qu'il est le maître de la planète « biologique », l'homme abuse fabuleusement de son génie et de sa puissance. Qu'il soit implacable, c'est la norme des luttes de l'être ; mais qu'il anéantisse successivement les espèces, c'est peut-être un suicide.

La barrière qui nous sépare du monde minéral va se rétrécissant. Les bêtes, dès qu'elles nous semblent inutiles ou seulement qu'elles nous déplaisent, ou encore que leur parure nous plaise trop, que leur chair, leur graisse, leur cuir, leur poil, excitent notre convoitise, les voilà condamnées. Puisque seules ont droit à la vie les bêtes réduites en esclavage et les plantes « cultivées », puisque le pouvoir de destruction et de sélection des hommes ne cesse de s'accroître, on peut imaginer que, bientôt, les peuples immenses de la savane, de la sylve, seront réduits à quelques espèces rangées dans les champs et les jardins, enfermées dans les écuries ou parquées dans les pâturages... Ce jour-là, il y aura un formidable hiatus entre l'homme et la nature. Et l'on peut entrevoir des maladies et des dégénérescences qui, anéantissant le troupeau des bêtes domestiques et rendant nocifs ou mal assimilables les végétaux asservis, condamneraient l'homme à disparaître.

Sans pousser aussi loin la conjecture, on imaginera facilement que l'entrave excessive portée à la vie libre peut nous priver de beautés sans nombre et des plus précieux ferments de développement...

Sur ces thèmes, — dont on trouvera tant de traces dans *la Légende sceptique,* — Nion et moi discourions avec une ferveur qui jouxtait le mysticisme. Et, tandis que je construisais mes fables sur *les Vies Possibles,* Nion se passionnait pour une légende qu'il n'a point écrite et qui devait se nommer *le Sauveur ou le Christ des Bêtes.*

Nion a beaucoup plus de talent que ne l'admettent tels émules. On retrouve dans tous ses livres des recoins frais comme le Jardin de Rama et vieux comme les noblesses à l'agonie. La lutte lui a interdit de choisir dans la sylve. Pressé par la Copie, il a saisi au hasard ramures, rameaux et ramuscules, arbustes, herbes et cryptogames ; il a jeté le tout, hasardeusement, sur la route et dans les venelles. La Postérité fera un choix dans son œuvre.

IX

LA CRISE BOULANGISTE

CHAPITRE NEUVIÈME

LA CRISE BOULANGISTE

MA situation demeurait chancelante, malgré l'avance mensuelle de Savine. Je menais une vie double. Au logis, la parcimonie obligatoire, la peur incessante du lendemain, — tout pouvait craquer en un moment, — un travail opiniâtre, une surabondance de rêves qu'empoisonnait le perpétuel désenchantement ; dehors, le bruit des réunions littéraires, les dîners en ville, nombreux, l'agitation politique. A celle-ci, quel homme pouvait échapper ? Ceux qui n'ont pas vécu alors peuvent difficilement imaginer les hourvaris de la bataille boulangiste. Ses causes sont multiples. L'une d'elles ressortit à la psychologie essentielle de la France, l'éternel conflit d'âmes combatives qui s'assemblent en légions et font une guerre haineuse, malicieuse,

persifleuse et, par sursauts, féroce. Ces guerres concrétisent en un moment vingt symboles, vingt emblèmes, qui prennent figure de réalité.

Une autre cause, subtilement liée à la première, tient à l'instabilité des états moraux, à un bizarre interchange des générations ; nulle part peut-être autant qu'en France le fils ne se différencie plus souvent du père et de tout le milieu. Il y a ainsi une création incessante de déséquilibre qui tend à susciter des insurrections individuelles et sociales.

Une autre cause encore est dans un principe de négligence alternant avec un principe de mécontentement. Le Français se désintéresse de certaines questions ; elles deviennent accessoires, indifférentes, parfois risibles ; puis, dans un réveil brusque, ces questions l'excitent ; il se passionne, il découvre l'abus et se fâche ; il est mûr pour le scandale.

Le boulangisme résulte de ces trois causes, et de plusieurs autres encore. Nous avions négligé l'armée, négligé le patriotisme, presque perdu de vue l'Allemagne, et tout à coup, l'armée, le patriotisme, l'Allemagne nous préoccupent énergiquement. Un incident, l'incident Schnæbelé, nous attise ; quelques actes de

Boulanger font de lui soudain le chef imaginaire, l'homme qui doit nous rendre la force passée.

Simultanément, s'éveille l'esprit cocardier, le levain impérial se fait jour, la Légende de l'Aigle palpite dans des myriades d'âmes. On s'avise aussi, sans bien savoir si c'est vrai, que nous avons été mal gouvernés, que notre argent est gaspillé, que des coquins ont pris le commandement.

Boulanger bénéficie de ce mécontentement, comme il a bénéficié du réveil patriotique. Un parti se forme autour de lui, qui, bientôt, englobe tous les mécontents de France, et un autre parti lui fait face, d'abord vague, puis précis. Élu dans divers départements à des majorités considérables, Boulanger fait figure de triomphateur, sa popularité se précise.

Tandis que les uns s'enivrent et rêvent d'épopée, les autres s'effarent et songent au 18 Brumaire, au 2 Décembre, à l'aventure ruineuse de Napoléon Ier, à la débâcle de Sedan. Dès lors, les partis sont solidifiés, la guerre commence, la rude guerre boulangiste, qui a *peut-être* mis la République en danger. En tout cas, les réactionnaires se sont précipités en masse vers le soldat.

Paris lui appartient passionnément. Au tréfonds des masses populaires, l'image du général blond devient hallucinatoire. Elle emplit les cervelles de cet espoir brumeux qui, de génération en génération, fait croire aux hommes qu'un miracle va s'accomplir. Des inconnus s'abordaient dans la rue, qui exprimaient leur foi nouvelle. Plus d'une fois, j'ai moi-même reçu ainsi des confidences. Je me souviens qu'au parc Montsouris je m'étais assis, un après-midi, devant le lac. Un ouvrier survint et, après quelques propos vagues, dit avec une confidentielle et extrême ferveur :

« Nous y pensons tous, pas, M'sieu?... Nous chantons tous dans not'cœur :

« Te souviens-tu de Champigny ?... »

Quelque temps après, on devait chanter dans les rues :

« C'est Boulange, Boulange, Boulange,
C'est Boulanger qu'il nous faut !
Oh ! oh ! oh !

Et :

Quand le Prussien nous déclar'ra la guerre,
On le réclamera, on l'acclamera,
Car nous n'voulons pour défend' not' frontière
Contre l'étranger
Que le général Boulanger.

La fièvre montait. Autour du général, Rochefort, Déroulède, Naquet, Laisant, Georges Laguerre, Mermeix, ameutaient les partisans et réclamaient l'appel au peuple. Quel appel? Il eût été bien difficile de le dire. Les griefs des partisans étaient aussi vagues que les attaques aux personnes étaient précises. Ceux-là même qui s'agitaient autour du fantôme avaient des idéals dissemblables.

La revanche qui passionnait désespérément Déroulède devait maigrement préoccuper Naquet.

Entre Laisant et Rochefort, il y avait des gouffres. Boulanger était un triste noyau pour cristalliser tant de volontés disparates.

D'ailleurs, les fortes têtes de la bande le méprisaient cordialement ; et Déroulède devait croire qu'il eût été un meilleur chef que ce Roméo muet et timide. Mais quoi ! l'âme des foules allait à lui. Il fallait le déployer comme une oriflamme.

On le déployait, les journaux de la bande étaient pleins de clameurs vengeresses. La France allait se lever, la France des fables et des épopées. Et Paris, tout ivre, enflé de

phrases, fou de grands souvenirs, était absurde, chaotique, mais si passionnant !

❧

Un instant épouvanté, rapetissé, le personnel parlementaire se levait à son tour. Il cherchait un homme et ne le trouvait point. Ce n'était pas le gras petit Floquet qui pouvait tenir la bannière. Ce n'était pas davantage l'homme de bois, l'honnête, l'excellent Sadi Carnot, ni cette loque inane de Lockroy. On se méfiait du tombeau des lutteurs, l'irascible Warwick vendéen.

Enfin, se révéla un homme de main, retors, frelaté et audacieux, qui se nommait Constans et dont le passé avait des macules. Dès qu'il entama l'affaire Boulanger, il se révéla (ce fut après le coup de tonnerre du 27 janvier 1889). Je ne sais si c'était un homme d'État, mais à coup sûr c'était un fin politique.

Il entreprit un jeu sournois, matois et énergique, plein de petites péripéties amusantes, et il fit largement subventionner les journaux républicains. La contre-attaque comportait une stratégie et une tactique précises. Le 2 Décembre, Sedan, en étaient les thèmes qui

prêtaient à des développements sans nombre.

Comme il fallait des audacieux pour contrebalancer Rochefort, on soudoya deux ou trois ferlampiers, dont le plus brillant de beaucoup fut Lissagaray, un petit communard net et aigu, qui fit à merveille le guerillero contre *l'Intransigeant*, qu'il baptisa *le Transigeant*. Il avait du trait, un violent esprit d'offensive, une bravoure aventureuse, et sa *Bataille* tint vigoureusement tête à toute la verve du vieux pamphlétaire, à toutes les attaques des journalistes connexes.

Vers la fin de 1888, le Boulangisme eut une allure formidable. Au cours de l'année, le général avait été élu dans divers départements, puis, démissionnaire, dans le Nord, la Somme, la Charente-Inférieure. Une frousse croissante anémiait les parlementaires. La situation semblait terrifiante : toutes les énergies folles s'aggloméraient aux énergies réactionnaires. Et, le 1er janvier 1889, on attendait l'élection de la Seine comme le Signe suprême.

Y a-t-il beaucoup de survivants qui évoquent nettement la soirée du 27 janvier 1889 et les jours qui précédèrent? Se souviennent-ils de ce duel de presse, de rue et de tribune? Les journaux des deux camps semblaient littéralement

se ruer les uns sur les autres. La rue bruissait formidablement, pleine d'une foule ardente, cocardière, menaçante. Les salles des meetings étaient des champs de bataille. Et visiblement les républicains de la défense jouaient partout le rôle de vaincus.

On avait opposé à Boulanger un pauvre homme, un distillateur de faubourg, qui se nommait Jacques. J'ai vu sa face molle, que relevait une nuance de finesse. Il tenait le grand premier rôle *marqué*, faute d'un grand premier rôle d'amour ou de bravoure ; on l'avait tiré de la boîte, au hasard, parce que personne d'autre n'osait... Pendant trois semaines, les deux noms, tous deux *populo*, combattirent sur les murailles de Paris.

Les journaux parlementaires vantaient le nom évocateur, surnom séculaire du peuple français, possédé par Jacques. Et les autres jouaient sur le velours, avec le nom chaud, appétissant, nourrissant de Boulanger. L'argent gouvernemental entretenait éperdument les affiches Jacques. Mais l'argent de la révolte trouvait moyen de les équilibrer par des affiches Boulanger.

Le 26 janvier, je passai plusieurs fois à

travers le faubourg. La première fois avant le dîner : les affiches de Jacques avaient pris une légère avance. La seconde fois, vers dix heures du soir : les affiches de Boulanger menaient la course. La troisième fois à minuit : Jacques n'existait plus. Les affiches de Boulanger emplissaient la ville. D'évidence, ce n'est pas l'argent seul qui avait travaillé : les afficheurs étaient boulangistes.

Le dimanche 27 janvier fut, au soir surtout, une journée révolutionnaire. Il se fût agi des destinées suprêmes de la nation que la surexcitation n'eût pas été plus violente : les premiers jours d'août 1914 furent bien moins fiévreux. Les électeurs se répandaient furieusement dans les salles de vote ; ils formaient dans les rues des groupes tumultueux ; les visages respiraient une ardeur frénétique. Peu d'hommes échappaient à la contagion. Les âmes collectives rayonnaient comme des ondes, — et je me revois moi-même, exalté, plein d'un malaise terrible, à la pensée du coup d'État que chacun jugeait possible et prochain. Il s'en fallut de bien peu : une rapide audace du général, un appel qui eût rassemblé en un éclair deux cent mille combattants...

Quand la victoire de Boulanger fut certaine, la multitude se rua vers le cœur de la ville et l'emplit d'un sang impétueux. Les boulevards, l'avenue de l'Opéra, la rue et le faubourg Montmartre, la rue Drouot, la place de la République la rue de la Paix dégorgeaient un peuple de bataille qui fut le maître souverain de la rue. On forçait les cochers à saluer au nom de Boulanger, on rossait les récalcitrants ; des acclamations et des chants immenses se répercutaient sur les façades ; devant les journaux et la permanence boulangiste, des flots mystiques, fanatiques, formidables, hurlaient interminablement... Les ministères étaient vides et éperdus ; celui de la place Beauvau, où je me rendis avec Léon Daudet et Georges Hugo, s'ouvrait à qui se présentait ; on savait parfaitement que la troupe était prête à se joindre à l'émeute ; le faible Floquet ne donnait aucun ordre. Enfin tout était prêt pour un attentat rapide et facile.

Rien n'arriva. Le mol et vague Boulanger ne se laissa pas mener à l'Élysée, comme l'y invitaient de fougueux ligueurs. Il attendit, débordé par sa fortune, et sans doute brave homme au fond, qui ne se croyait pas le droit de courir

l'aventure de Brumaire ni du 2 Décembre. Le seul résultat net de sa victoire fut la déconfiture du ministère Floquet, qui, en février, se trouva remplacé par un assez baroque ministère Tirard, où persistait toutefois le champion de savate : Constans.

Floquet disparut platement, sans même qu'on se rappelât son fameux tournoi avec Boulanger. Le petit homme gras, au cours de 1888, était entré en lice contre le général. Déjà sexagénaire et sans nulle réputation sportive, il alla gravement et bravement sur le terrain et n'eut qu'à tendre sa colichemarde : Boulanger s'enferra et, dans son parti, Floquet fit presque figure de héros.

Avec Constans, les choses marchèrent rondement ou carrément. Il montra une indifférence profonde aux sarcasmes, aux insultes et même aux calomnies. Rochefort le traîna dans la sanie et l'accusa de forfaits monstrueux. Constans se contenta de laisser la réplique à Lissagaray, qui tira bon parti des infirmités de Rochefort, en particulier d'une faiblesse rectale et aussi des attentions du pamphlétaire pour sa nièce.

Pendant ce temps, Constans tendait ses chausse-trapes, faisait rater les nouvelles ten-

tatives électorales du boulangisme et effrayait le général. L'histoire anecdotique persistera sans doute à raconter que Boulanger avait, au ministère, ses hommes qui écoutaient aux portes et raclaient les paniers. Ils trouvèrent un projet d'arrestation et avertirent le chef qui, effaré, s'enfuit à Bruxelles avec Rochefort. Quelle que soit la réalité de l'anecdote, la fuite est historique : elle perdit définitivement le Boulangisme, mais Constans, de tant de médisances, la plupart calomnieuses, garda une mauvaise odeur qui lui interdit les premiers rôles.

Ces aventures du vide, car je n'y vois aucun fond réaliste, ce déchaînement de passions et de complots, m'avaient, je crois bien, préoccupé autant que mes livres. Je fus un fervent ennemi du Boulangisme, encore que les *autres*, Lockroy, Floquet, Tirard, même l'honnête Carnot, me parussent des indigents de l'idée comme de l'acte, mais j'estimais qu'un bouleversement ne pouvait que nous entraîner dans un gouffre d'imbécillité. Ni le bon exalté Déroulède, ni le chimérique Laisant et le tourbillonnant Naquet, ni le brumeux général, ni Georges Laguerre, ni ce moulin à poivre de Rochefort, ni aucun de la horde ne me semblait enfermer une semence

féconde. Ce n'était qu'un tourbillon fuligineux. Les bandes boulangistes ne cherchaient qu'à remplacer les bandes parlementaires, les unes honnêtement, les autres pour des fins équivoques ; elles n'apportaient rien qui valût une vraie ou une pseudo-révolution.

Au reste, la France tout entière n'avait en elle aucun élément positif de réforme. La situation que lui faisaient cent ans de révolutions et de guerres était malléable au gré des vouloirs, des intelligences, des instincts justes. Les transformations ressortissaient au travail, à l'étude, au sens politique et social, à tout un ensemble qui ne comporte plus les raz de marée ni les avalanches. C'est ce que la France boulangiste ne comprenait pas, non plus que ne le comprit, plus tard, la masse syndicaliste, et que, peut-être, ne le comprendront les agitateurs d'après-guerre. La marche des peuples est incoordonnée et piteuse; la plupart des révolutions finissent par une mort prématurée.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



3213-21. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ

CORBEIL. — IMP. CRÉTÉ

